JUL 4 1960

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/essaisdemoraleco04nico

ESSAIS
DE
MORALE.

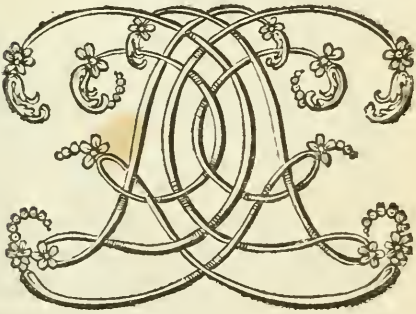
QVATRIE'ME VOLVME.

CONTENANT DEUX TRAITTEZ.

Le I. Sur les quatre dernieres fins de l'homme.

Le II. Sur la pratique de la vigilance Chrestienne.

SECONDE EDITION.



A PARIS,
Chez GUILLAUME DESPREZ, ruë S. Jacques à S. Prosper, & aux trois Vertus, au dessus des Mathurins.

M. DC. LXXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BJ
1242
.N5
1679
v.4

PREFACE.

SOIT que l'on desire de penser serieusement à son propre salut, soit que l'on veüille travailler à inspirer encore ce desir à ceux qui n'y pensent pas, il est également necessaire de sçavoir le commencement du chemin qui y conduit; ou pour y pouvoir entrer soy-mesme, ou pour y pouvoir conduire les autres.

Ce qu'il y a d'avantageux dans cette recherche, est que ceux que l'on doit consulter sur ce point ne sont nullement partagez de sentimens. Car l'Ecriture declarant nettement que le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur, *Initium sapientiæ timor Domini*, les Peres à qui on doit s'adresser pour en entendre le sens, en ont tous conclu, que pour retourner à Dieu il faut que l'esprit soit d'abord ébranlé par des mouvemens

de crainte, & que c'eſt ce qui donne entrée dans l'ame à l'amour de Dieu, qui y peut ſeul operer une ſolide converſion. *Si l'homme*, dit ſaint Auguſtin, *ne commence à ſervir Dieu par la crainte, il ne parviendra point à l'amour, parce que la crainte du Seigneur eſt le commencement de la ſageſſe.*

In pſ. 145.

In pſ. 32. *Il faut neceſſairement*, dit ſaint Baſile, *avoir recours à la crainte pour nous introduire dans la pieté, & enſuitte l'amour y ſuccede, & donne la perfection à ceux qui ont eſté formez par la crainte.*

Homil. 4. in Evang. *Il eſt impoſſible*, dit ſaint Gregoire le Grand, *de guerir l'ame des déreglemens auſquels elle s'eſt accoûtumée, qu'en la renverſant d'abord par la crainte.*

Il eſt bien vray que la ſeule crainte des peines n'a pas la force de nous ôter la volonté de pecher, parce qu'elle eſt incapable de changer par elle-meſme le fond du cœur. Et ainſi, comme dit ſaint Auguſtin, *en vain croit-on eſtre vainqueur du peché, quand il n'y a que la crainte de la peine qui nous empeſche de le commettre.*

Epiſt. 144.

Mais la crainte ne laisse pas toûjours d'estre tres-utile, lors mesme qu'elle n'est point encore jointe à l'amour. Car en empeschant les actions exterieures des pechez, elle empesche que l'habitude ne s'en contracte : elle affoiblit mesme celle que l'on pourroit avoir contractées : elle prepare le lieu à la charité. *Pellit*, dit saint Augustin, *consuetudinem, malorum operum & servat charitati locum.* *On commence*, dit-il ailleurs, *à reconnoistre que ce qu'on croyoit insupportable est facile ; on vient à gouster la douceur de la pieté, & à estre touché de la beauté de la vertu, ce qui fait passer l'ame de la servitude de la crainte à la liberté de l'amour.*

Epist. 120. l. 83. quæst. 3.

Ce n'est pas seulement à ceux qui commencent d'entrer dans la voye de Dieu, c'est aussi à ceux qui y marchent & qui s'y avancent que la crainte est necessaire, parce qu'elle nous aide à soûtenir les tentations, qu'elle rabaisse l'orgueil & qu'elle tient l'ame dans l'humilité. Et c'est pourquoy saint Augustin ne permet qu'à ceux en qui la charité est parfaite de se

De Tẽp. serm. 214. passer de la crainte. *Que le Chrêtien*, dit-il, *se soustienne par la crainte jusqu'à ce qu'elle soit bannie par la perfection de la charité. Timeat christianus, ante quam perfecta charitas foras mittat timorem :* Et le sentiment de ce Pere, qui est aussi celuy de tous les autres, est tellement confirmé par l'experience que l'on peut dire que ce qui rend tant de devotions legeres, inconstantes, phantastiques, évaporées, temeraires, presomptueuses, c'est qu'elles ne sont point établies sur le fondement d'une crainte salutaire. L'esprit de l'homme a une telle pente à l'élevation qu'il luy faut toûjours quelque contrepoids qui le rabaisse. C'est un vaisseau qu'il faut charger de sable pour le tenir droit, autrement il devient le joüet de toute sorte de vents. Et c'est ce qui fait dire à saint Bernard, qu'*heureuse est la conscience dans laquelle il y a continuellement un combat entre la crainte & l'amour, jusqu'à ce que ce qu'il y a de mortel en nous, soit absorbé par la mort. Iusqu'à ce que la crainte qui est imparfaite soit bannie, pour faire place à la joye qui est parfaite.*

Bern. ser. 3. in vig. nativit.

C'eſt donc contribuer quelque choſe à l'utilité de la pluſpart des Chrêtiens, que de leur preſenter des objets capables de faire naiſtre, ou d'entretenir en eux des ſentimens de crainte. Et comme il n'y en a point qui y ſoient plus propres que la mort, le jugement & l'enfer; ce ſont auſſi ceux que j'ay choiſis, non en tâchant d'en rehauſſer & d'en agrandir l'idée par des penſées plus éclatantes que ſolides, mais en travaillant ſeulement à leur faire voir ces objets plus diſtinctement, & à oſter de deſſus les yeux des hommes le voile qui les leur couvre.

Ainſi la matiere du premier traitté de ce volume, ſera ce qu'on appelle *les quatre dernieres fins de l'homme*. Car afin qu'il n'en manque aucune, j'ay crû que j'y devois joindre ce qui regarde le Paradis, ſans pretendre m'éloigner par là du deſſein de propoſer des objets de crainte: le Paradis n'eſtant pas ſeulement un objet de deſir, mais auſſi de terreur, puis qu'il n'y a rien qui ſoit plus à craindre que d'en eſtre exclus.

Cette crainte peut estre tres-chaste & tres-pure dans les personnes avancées en vertu, qui desirent uniquement dans la felicité, la possession de Dieu. Elle peut estre aussi impure & interessée dans ceux qui y considereroient principalement l'exemption des miseres de la vie presente. Mais quoy qu'interessée elle ne laisse pas d'avoir les mesmes utilitez que la crainte des supplices ; & ainsi il est bon de l'exciter en ceux qui entrent ou qui marchent dans la voye du salut.

Je sçay bien qu'il n'y a rien de plus commun, & pour le dire ainsi, de plus populaire que ce sujet, & qu'il n'en faut pas davantage à bien des gens pour en estre rebutez. Mais je n'ay pas crû devoir m'arrester à cette mauvaise delicatesse, qui est peut-estre l'un des plus grands maux des hommes, puis qu'elle leur rend inutile ce qu'il y a de plus capable de faire impression sur leur esprit.

Il vaut mieux sans doute leur representer que ces objets ne sont plus communs que d'autres, que parce qu'ils sont plus grands, plus impor-

tants, & plus terribles ; & qu'on ne ſçauroit avoir de plus mauvaiſe raiſon de n'y penſer point, que de ce qu'il eſt évident à tout le monde qu'il n'y a rien qui merite plus qu'on y penſe, qui eſt ce qui les rend ſi communs & ſi populaires.

Mais comme les impreſſions de terreur que ces objets produiſent quelquefois ſont ſouvent inutiles, parce qu'on en demeure là, & que l'on ſe contente d'en avoir eſté touchez paſſagerement, & de former des deſſeins vagues de converſion, qui s'évanoüiſſent auſſi-toſt, parce qu'on ne les applique à rien de particulier ; J'ay crû que le moyen de faire qu'on en tiraſt un fruit plus ſolide, eſtoit de propoſer enſuitte un exercice de pieté, qui fuſt d'une part l'effet naturel ou la vûë de ces objets nous doit porter, & qui comprit de l'autre toutes les reſolutions particulieres qu'on doit faire pour le reglement de ſes mœurs, & c'eſt ce qui ſe rencontre, ce me ſemble, dans celuy de la vîgilance Chreſtienne, qui fait le ſujet du ſecond traitté. Car

JESUS-CHRIST ne conclut guere autrement les discours, où il presente à ses disciples les idées terribles de la mort & du jugement, qu'en les portant à veiller sur eux. *Veillez*, dit-il, *en priant toûjours, afin que vous soyez trouvez dignes d'éviter tous cet maux qui arriveront, & de comparoître avec confiance devant le Fils de l'Homme.* Or quiconque veillera comme il faut, découvrira par là tout ce qu'il doit faire pour accomplir ses devoirs, pour se garantir des pieges du diable, pour se preparer à la mort & au jugement, pour éviter l'enfer, & pour arriver à cette heureuse patrie, qui doit estre l'objet de tous nos desirs.

TABLE
DES CHAPITRES.

PREMIER TRAITTÉ.

Des quatre dernieres fins de l'homme.

LIVRE PREMIER.

De la Mort.

Chap. I. QU'IL *eſt étrange que les hommes ayant toûjours la mort devant les yeux, & ayant tant d'intereſt d'y penſer, y penſent neanmois ſi peu.* page 1

II. *Artifice dont on ſe ſert pour affoiblir l'idée de la mort, qui eſt de regarder ſa vie comme longue & comme certaine.* 9

III. *De la brieveté de la vie, & de l'idée qu'on en doit avoir.* 13

IV. *De l'incertitude de la vie.* 20

V. *Combien il eſt dangereux de remettre à penſer à la mort au temps de ſa derniere maladie.* 28

VI. *Que la penſée de la mort n'eſt pas ſeulement utile pour ſortir de l'état du peché, mais que c'eſt un puiſſant remede pour nous preſerver d'y tomber.*

Qu'il eſt utile de ſe repreſenter l'état des mourans. 38

VII. *Premiere maniere de conſiderer la mort, qui eſt de la regarder comme la deſtruction du monde pour chacun des mourans.*

Effets terribles de cette deſtruction ſur l'ame. 43

VIII. *Reflexions qui naiſſent de cette maniere de conſiderer la mort.*

Que tout ce que nous avons à faire dans ce monde eſt de prevenir noſtre mort natu-

relle par une mort Evangelique. 54

IX. *Seconde maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme la fin de nostre temps, & l'entrée dans l'eternité.*

Sentimens que cette double vûë produira dans l'ame. 61

X. *Reflexions que l'on doit faire durant sa vie, sur les vûës que l'on aura alors du temps & de l'eternité.* 67

XI. *Troisiéme maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme un état où l'on commence de voir & de sentir Dieu.* 74

XII. *Quatriéme maniere de considerer la mort, comme l'entrée dans la societé des esprits.* 81

XIII. *Cinquiéme maniere de considerer la mort, qui est de concevoir qu'au moment de la mort chaque ame découvre les demons, & leur rage envers elle, & envers tous les hommes.* 86

XIV. *Sixiéme maniere de considerer la mort, comme un jour qui dissipe nos tenebres, & nous fait voir les choses telles qu'elles sont.* 92

LIVRE SECOND.

Du Jugement et de l'Enfer.

Chap. I. *Combien il est utile de penser au jugement. Pourquoy l'Eglise propose ordinairement à ses enfans le jugement universel, plutost que le particulier.* page 100

II. *De la vûë que l'on aura dans l'un & dans l'autre jugement de la multitude de ses pechez.* 110

III. *Combien l'un & l'autre jugement sont terribles par l'aneantissement qui s'y fera de toutes les œuures humaines qui flattent les hommes.* 118

IV. *Combien le jugement de Dieu est terrible par la vûë que l'on y aura de la rigueur de la ju-*

ſtice de Dieu. 125
V. *Qu'il eſt utile d'appliquer ſon eſprit à la conſideration du jugement de Dieu.* 137
DE L'ENFER.
VI. *Ce que l'Ecriture ſainte dit de l'enfer.* 144
VII. *Que les ames auront dans l'autre vie toute une autre étenduë d'intelligence qu'elles n'avoient dans celle-cy.* 149
VIII. *De la violence prodigieuſe des mouvemens de l'ame des reprouvez.* 162
IX. *Diverſes conſiderations qui peuvent ſervir à comprendre la grandeur de la peine interieure des damnez.* 167
X. *De la peine du feu.* 179
XI. *Conſequences que l'on doit tirer de la conſideration de ces peines.* 189

LIVRE TROISIE'ME.

Du Paradis.

Chap. I. *Qu'il eſt utile de traiter du Paradis aprés avoir traité de l'Enfer. Combien la connoiſſance de ces deux grands objets eſt liée avec celle de la nature de l'homme.* page 202

II. *Qu'il eſt étrange que la vraye beatitude ſoit ſi peu deſirée des hommes. Hereſie de l'eſprit, hereſie du cœur ſur ce ſujet.* 208

III. *Que c'eſt un état criminel de ne point deſirer la beatitude de l'autre vie.* 217

IV. *Que la pluſpart des Chreſtiens ſont dans cette diſpoſition criminelle.* 225

V. *Des miſeres exterieures de cette vie.* 234

VI. *Image des miſeres interieures de l'homme en cette vie.* 241

VII. *Premiere maniere de conce-*

voir la felicité du Ciel, par l'exemption des maux de la vie presente. 258
VIII. *Qu'il ne se faut point former l'idée d'une beatitude charnelle.* 266
IX. *Explication plus étenduë de la Beatitude essentielle des Saints.* 270
X. *De l'occupation eternelle des Bienheureux.* 283
XI. *De la paix de la vie du Ciel.* 288
XII. *De l'union des Bienheureux.* 298
XIII. *De la Royauté des Bienheureux.* 305
XIV. *Qu'elles impressions la meditation de la felicité du Ciel doit faire sur nous.* 309
XV. *Conclusion.* 329

SECOND TRAITTE'.

De la vigilance Chreſtienne.

Contenant divers moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu.

CHAP. I. *EN quoy conſiſte la vigilance Chreſtienne.* 335

II. *Combien il eſt utile de rappeller ſouvent dans ſon eſprit le ſouvenir de Dieu. Raiſons fondamentales de l'utilité de cette pratique.* 339

III. *Premiere maniere de ſe tenir en la preſence de Dieu, tirée de la dépendance qu'à l'eſtre des creatures de celuy de Dieu.* 347

IV. *Second moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt de conſiderer en toutes choſes ſa providence.* 353

V. *Troiſiéme moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt de conſiderer ce que toutes les creatures ont de Dieu, & ſur tout les perſonnes avec*

qui l'on traitte. 359

VI. *Quatriéme maniere de se tenir en la presence de Dieu, qui est d'estre attentif aux instructions qu'il nous donne par tout ce que nous voyons & entendons dans le monde.* 367

VII. *Cinquiéme moyen, qui est de consulter la verité eternelle sur chaque action de la journée.* 377

VIII. *Sixiéme moyen de se tenir en la presence de Dieu, qui est d'ouvrir les yeux aux tentations exterieures, ausquelles on est exposé, & d'avoir sans cesse recours à Dieu pour en estre preservé.* 401

IX. *Settiéme moyen de se tenir en la presence de Dieu, qui est de veiller sur les tentations interieures.* 414

X. *Moyens particuliers de se tenir en la presence de Dieu, par l'exercice de certaines vertus qui se peuvent joindre à la pluspart de nos actions.* 420

XI. *Autre moyen de se tenir en la presence de Dieu, qui est de se representer l'humanité de* JÉSUS-CHRIST. 426

XII. *Qu'un des grands moyens de se tenir en la presence de Dieu, est de ménager pour la priere tous les intervalles des actions.* 431

XIII. *Que la pratique de la vigilance Chrestienne enferme celle du recueillement.* 434

XIV. *Que la vigilance Chrestienne nous porte à l'exercice de toutes les vertus, & qu'elle est ainsi une excellente preparation à la priere.* 441

XV. *Reponse à une difficulté sur ces divers moyens de se tenir en la presence de Dieu.* 445.

Fin de la Table.

Approbation des Docteurs.

NOus sous-signez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions que nous avons lû un Livre qui a pour titre : *Quatriéme tome des Essais de Morale, où l'Auteur traitte des quatre dernieres fins de l'homme, & de la pratique de la vigilance Chrestienne*, dans lequel nous n'avons rien trouvé qui ne soit conforme à la Foy, dont l'Eglise Apostolique & Romaine fait profession : Nous l'avons jugé tres-propre pour faire revenir les Fidelles de l'étrange assoupissement qui les empesche de penser à leur salut. Donné à Paris le 8. jour de Février 1678.

A. LE VAILLANT.
THOMAS ROULLAND.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à saint Germain en Laye, le 31. Decembre 1678. Signé par le Roy en son Conseil; DES VIEUX, & scellé. Il est permis à GUILLAUME DESPREZ Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de l'obéïssance de Sa Majesté, un Livre intitulé; *Essais de Morale, Tome quatriéme, qui traitte des quatre fins de l'homme, & de la vigilance Chrestienne*, durant le temps & espace de vingt ans, avec défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'ils soient de l'imprimer, faire r'imprimer, vendre n'y debiter, sous quelque pretexte que ce soit, pendant ledit temps, à peine de trois mille livres d'amende, ainsi qu'il est porté plus au long par lesdites Lettres.

Regiſtré dans le Regiſtre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, le 12 *Fevrier* 1678.

Signé, E. COUTEROT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 1. de Mars 1678.

I. TRAITTE'.

I. TRAITTE'
DES QUATRE DERNIERES FINS
DE L'HOMME.

LIVRE PREMIER
DE LA MORT.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il eſt eſtrange que les hommes ayant toûjours la mort devant les yeux, & ayant tant d'intereſt d'y penſer, y penſent neanmoins ſi peu.

CE n'eſt pas ſeulement de la mort des Martyrs qu'on peut dire avec ſaint Auguſtin, *que par une grace admirable du Sauveur la peine du peché eſt devenuë l'inſtrument de la* De Civit. Dei, l. 13. c. 4.

vertu ; c'eſt de la mort de tous les hommes. Elle ſeroit pour eux un des plus puiſſans moyens de leur ſalut, & l'un des plus grands remedes de leurs maux, s'ils en ſçavoient tirer les avantages que la miſericorde divine leur veut procurer par ce chatiment que ſa juſtice exerce ſur eux.

On ne meurt que parce que l'on a peché ; & il ſuffiroit pour ne plus pecher, de bien penſer que l'on doit mourir. C'eſt l'Ecriture méme qui nous en aſſure en nous découvrant par là ce ſecret de la bonté de Dieu envers les pecheurs. *Souvenez-vous*, dit-elle, *de voſtre fin, & vous ne pecherez jamais.*

Eccleſiaſt. 7. 40.

En effet, qu'y a-t-il de plus capable de faire rentrer l'homme dans luy-même, & de plus propre à le dégoûter du monde, á reprimer ſon orgueil, à le frapper d'une crainte ſalutaire des jugemens de Dieu que la penſée de la mort ? Auſſi Dieu qui voyoit combien cette penſée nous eſtoit utile, a voulu qu'elle puſt eſtre renóuvelée dans nos eſprits par une infinité d'objets differens & de differentes actions qui nous preſentant ſans ceſſe l'idée

de la mort ne nous permettent pas de l'oublier, à moins que nous n'en détournions volontairement les yeux.

Nous ne sommes pas seulement avertis qu'il faut mourir par la mort de tant d'hommes qui disparoissent à tous momens à nos yeux ; par celle de tous les autres animaux auquels nous avons esté égalez en ce point, en punition de nostre peché ; par les maladies qui nous arrivent ; par la défaillance continuelle de nos corps que nous éprouvons sans cesse ; par une infinité d'accidens qui nous en menacent à tout moment ; nous le sommes aussi par une grande partie de nos actions, qui ayant pour but d'éviter la mort, nous en devroient continuellement remettre l'image devant les yeux.

Car qu'est-ce que la vie des hommes qu'un combat perpetuel contre la mort ? L'on ne mange que pour ne point mourir de faim. L'on ne boit qu'afin de ne point mourir de soif. L'on ne dort que pour s'empêcher de mourir par le défaut du sommeil. L'on ne travaille que pour repousser la mort que la disette nous pourroit causer.

L'on ne se repose qu'afin de ne pas mourir de lassitude. L'on est donc sans cesse aux prises avec la mort. Et estant ainsi obligez de faire de continuels efforts pour la repousser, il est bien étrange que nous puissions nous empêcher d'y penser.

Dieu n'a pas même voulu que l'impression que la mort est capable de faire sur l'esprit des hommes, pust estre diminuée par un artifice dont ils se servent à l'égard de la plupart des veritez qui les incommodent, qui est d'en obscurcir l'évidence & la certitude par des doutes affectez. Car encore qu'il n'y ait rien de plus dur à la nature que la necessité de mourir, il n'y a rien neanmoins dont on puisse moins douter. On ne se flate point sur cela par de vaines esperances : & l'experience de tant de siecles dans lesquels on a veu tous les hommes assujettis à la mort sans exception ny privilege, forme sur ce point dans tous les esprits une conviction si pleine, que ceux même qui ont voulu se tirer du rang des hommes, & se faire adorer comme Dieux, n'ont pas esté assez fous pour se promettre de ne point mourir.

Chacun eſt donc perſuadé qu'il mourra : On en reçoit de toutes parts des avertiſſemens continuels. Et la Religion chrétienne nous apprend de plus, que cette mort ſi inévitable nous doit mettre pour jamais dans un eſtat de bonheur, ou de miſere, & que ces deux éternitez ſi differentes, l'une ſi deſirable, l'autre ſi horrible, dépendent de la diſpoſition de cœur où nous trouvera ce dernier moment : qu'il ſe donnera à cet inſtant même un arreſt irrevocable qui decidera de noſtre ſort pour jamais, & que ce qui nous rendra cet arreſt ou favorable ou contraire, eſt l'uſage que nous faiſons du petit eſpace de noſtre vie, qui ne nous eſt donné que pour nous y préparer.

Qui ne penſeroit que les hommes qui font profeſſion de croire ces veritez, ſeroient occupez continuellement de ces terribles objets ? Et en effet, c'eſt ce que Dieu pretend en nous les mettant ſans ceſſe devant les yeux. C'eſt ce que la raiſon nous dicte, & c'eſt ce qu'elle nous fait faire en des rencontres bien moins importantes.

Il ne faut point avertir des criminels enfermez dans une priſon dans

l'attente d'un jugement où il y va de leur honneur, de leur bien & de leur vie, de penſer au danger où ils ſont, aux moyens de l'éviter, aux voyes de ſe rendre leurs juges favorables. Leur eſtat les en avertit aſſez, & leur penſée s'y porte naturellement ſans qu'il ſoit beſoin qu'ils faſſent effort pour s'y appliquer. Mais combien y penſeroient-ils encore davantage s'ils croyoient pouvoir avancer leurs affaires en y penſant, & qu'il n'y euſt point de meilleur moyen de gagner l'eſprit de leurs Juges, & de rendre leur cauſe bonne, que d'avoir ſans ceſſe dans l'eſprit le jour auquel ils devroient eſtre jugez ?

C'eſt là l'image de l'eſtat des hommes ; mais ce n'eſt pas l'image de leur conduite. Ils ſont priſonniers comme ces criminels dont nous parlons. Car la terre toute entiere eſt la priſon generalle de tous les hommes, & l'on n'en ſort que par le ſupplice. La mort en eſt un auquel ils ont tous eſté condamnez par la juſtice de Dieu. Perſonne ne meurt proprement de ce qu'on appelle *ſa belle mort*. Toute mort eſt l'execution d'un arreſt de Dieu qui

nous y condamne. Les uns ſont condamnez à mourir par l'épée, les autres par le feu, les autres par le naufrage, les autres par le poiſon, les autres par la peſte, par la fiévre, & par les autres maladies ; & la mort de ces derniers quoy qu'accompagnée de circonſtances moins effroyables aux ſens, eſt ſouvent plus dure & plus penible que celle des autres.

Ils ſont dans l'attente non ſeulement de l'execution de l'arreſt de mort qui eſt déja donné contre eux, mais de celle d'un autre arreſt beaucoup plus terrible qui n'eſt pas encore prononcé, & qui les doit rendre bienheureux ou malheureux pour jamais. Ils ſçavent qu'il leur peut beaucoup ſervir d'avoir l'eſprit plein de ces penſées, & de ſe repreſenter ſouvent ce dernier moment qui finira leur vie & commencera leur éternité. Tout ce qui les environne les en avertit. Et cependant la verité eſt qu'il y en a tres-peu qui y penſent, & beaucoup moins qui y penſent ſerieuſement. La pluſpart des hommes mettent au contraire tout leur ſoin & toute leur eſtude à bannir ces objets de leur eſprit ; à ne voir la

mort que le moins qu'ils peuvent, à éloigner d'eux tout ce qui la repreſente un peu vivement, & ils y reuſſiſſent ſi bien qu'ils arrivent preſque tous à la mort, ſans y avoir jamais bien penſé.

Cet aveuglement que les hommes ſe procurent eſt ſans doute un de leurs plus grands maux; & le Demon n'a point de plus grand moyen pour les perdre que de les y entretenir, & de les conduire ainſi brutalement à la mort ſans reflexion & ſans prévoyance. Ce qui doit porter ceux à qui Dieu ouvre quelquefois les yeux pour voir la miſere & le danger de cet eſtat, de faire tout ce qu'ils peuvent pour diſſiper les tenebres volontaires qui nous cachent ces objets, auſquels il nous eſt ſi utile de penſer. Et ſans doute un des meilleurs moyens d'y reüſſir eſt de bien remarquer les addreſſes dont on ſe ſert, ou pour bannir entierement de l'eſprit le ſouvenir de la mort, ou pour n'y penſer que d'une maniere ſi foible qu'elle ne faſſe aucune impreſſion ſur le cœur, & n'arreſte en rien le cours de ſes paſſions.

CHAPITRE II.

Artifice dont on se sert pour affoiblir l'idée de la mort, qui est de regarder sa vie comme longue & comme certaine.

IL n'y a gueres de gens qui púſſent entendre ſans émotion le commandement que le Prophete Iſaye fit de la part de Dieu au Roy Ezechias de mettre ordre à ſes affaires, & de ſe préparer à mourir. *Diſpone domui tuæ.* *Iſay. c. 38. 1.* L'image de la mort, quand elle eſt & proche & certaine, ébranle les plus intrepides & les plus fermes. Et quand on annonce à quelqu'un qu'il n'a plus que fort peu de temps à vivre, on eſt bien plus en peine de moderer la crainte qu'il en conçoit, que de le porter à y penſer.

Chacun s'agite dans ces occaſions, & ſe preſſe non ſeulement de mettre ordre aux affaires de ſa maiſon, mais auſſi à celles de ſa conſcience. Les plus impies en ſont émus, & n'oſant prendre le hazard de mourir comme ils

ont vécu, ils trouvent plus de seureté à faire du mieux qu'ils peuvent les actions de Religion qu'ils avoient negligées durant leur vie.

Ce n'est donc pas par une fermeté d'ame que les hommes sont si peu touchez durant leur santé de la crainte de la mort. Ce n'est point qu'ils en puissent soûtenir la vuë sans effroy, ni qu'ils puissent s'empêcher d'y penser quand elle se presente à eux avec tout ce qu'elle a de terrible. C'est qu'ils ne se la represent durant leur vie que par une idée si sombre & si confuse qu'elle n'est pas capable de les émouvoir.

Pour affoiblir & pour obscurcir ainsi l'idée de la mort, ils se servent de diverses adresses, qu'il est utile de découvrir. L'une des principales est que se figurant leur vie comme fort longue, ils regardent la mort qui la doit terminer dans un éloignement qui diminuë infiniment l'impression qu'elle pourroit faire sur leur esprit.

Car quelque terrible que soit un objet, on en est d'ordinaire peu touché dés qu'on le regarde comme éloigné, parce que l'esprit s'appliquant à ce

long intervalle qui nous en ſepare, ſent beaucoup plus le bien d'eſtre exempt de ce mal durant tout ce temps, que le mal qu'il a ſujet d'aprehender aprés avoir joüi de ce bien. On s'imagine de plus à l'égard de ces maux éloignez qu'il ſera aſſez temps d'y penſer quand ils ſeront plus proches; que cependant il n'y a qu'à joüir du repos que le temps permet. Et c'eſt là proprement ce qu'on fait à l'égard de la mort. Perſonne ne voudroit mourir ſans y avoir bien penſé. Mais on ſuppoſe qu'on y penſera quelque jour, & qu'on en aura le temps. Et ſur cette fauſſe aſſurance on prend toute ſa vie le parti de n'y penſer point.

Le diable ne dit plus aux hommes comme il fit à nos premiers parens: *Vous ne mourrez point.* Cette tentation ſeroit trop groſſiere, & elle ne tromperoit perſonne. Mais il leur dit: Vous ne mourrez pas ſi-toſt. Vous avez encore bien du temps à vivre. Et par là il trompe preſque tout le monde, parce qu'il trouve dans le cœur des hommes une inclination à ſe laiſſer flater par ces vaines eſperances dans le deſir qu'ils ont de joüir plus tranquile-

ment des choſes ſenſibles auſquelles ils ſont attachez.

Cette illuſion en comprend deux. L'une, que nous concevons l'eſpace que nous nous promettons de vivre comme quelque choſe de fort long. L'autre, que nous nous aſſurons ſans raiſon que cet eſpace ne ſera point abregé par aucun de tant d'accidens qui menacent la vie des hommes, & qui en font mourir la pluſpart beaucoup pluſtoſt qu'ils ne penſent. Ainſi pour la diſſiper il n'y a qu'à conſiderer ſi nous avons lieu de regarder noſtre vie comme longue ou comme certaine. Et il eſt difficile qu'on examine ces deux poins de bonne foy ſans demeurer étonné de l'aveuglement des hommes.

CHAPITRE III.

De la brieveté de la vie, & de l'idée qu'on en doit avoir.

IL ne s'agit pas ici de convaincre les hommes de la brieveté de leur vie. Ils ne sçauroient souvent resister à l'évidence qui les en persuade, & ils en font même quelquefois des plaintes, lorsqu'ils la trouvent trop courte pour l'execution de leurs desseins, ou qu'elle ne leur permet pas de joüir autant qu'ils voudroient des objets de leurs passions.

Il s'agit de leur persuader qu'elle est courte par raport à la fin pour laquelle elle nous est donnée, qui est de nous préparer à la mort & à l'éternité : Qu'en quelque âge que nous soyons touchez de cette pensée, il n'est jamais trop-tost de s'y appliquer quand nous ne ferions autre chose tout le reste de nostre vie : Que nous devons nous hâster de le faire ; & que c'est une folie de remettre cette pensée à un autre temps. Et comme le diable pour nous

en détourner, nous flatte d'ordinaire par l'idée d'une longue vie, il s'agit de corriger cette idée, & de voir au juſte ce que nous avons droit de nous en promettre.

Il devroit pour cela ſuffire de dire aux hommes que s'agiſſant d'entrer dans un eſtat eternel, nul temps qui nous eſt donné pour nous y préparer ne nous doit paroiſtre long. Il n'y a point de temps fini qui ait de proportion avec l'eternité qui eſt infinie. Un mois, un jour, une heure, une minute, ont quelque proportion avec des millions d'années, parce que ces millions d'années ne comprennent qu'un certain nombre de mois, de jours, d'heures & de minutes, mais les millions d'années n'en ont point avec l'eternité, parce que quelque multiplication qu'on en faſſe, ils n'en deviendront jamais la meſure.

Quand Dieu nous auroit donc obligez de penſer pluſieurs millions d'années á la mort, & d'accompagner cette penſée de toutes les auſteritez imaginables, & d'un renoncement general à toutes les ſatisfactions humaines, ce ſeroit encore beaucoup moins,

que d'obliger des gens qui doivent entrer dans quelque charge importante à y penser, & à s'y préparer une heure.

Il n'y a qu'une préparation eternelle qui puſt avoir quelque raport à un eſtat eternel ; & Dieu ſeroit en droit de l'exiger, ſelon ſaint Auguſtin, s'il vouloit agir envers nous avec une exacte juſtice. Soit que l'on conſidere les biens que Dieu a préparez dans le Ciel à ſes Eleus, ſoit que l'on conſidere les maux dont il punira les méchans, & qu'il veut que nous évitions par l'uſage que nous ferons de la vie, tout temps eſt court pour meriter les uns & pour nous garantir des autres. *In Pſ. 51.*

Mais s'il ſe falloit préparer eternellement pour obtenir les biens du Ciel, dit ce S. Docteur, quand viendroit le temps d'en joüir ? Il faut donc par neceſſité que cette préparation ſoit bornée à un certain temps limité, afin que ce temps eſtant paſſé, on obtienne ce bonheur qui ne finira jamais. Mais quoy-que bornée elle pourroit eſtre longue ; & Dieu nous auroit pu obliger à de longues miſeres & à de longs travaux, pour meriter d'eſtre eter- *Ibid.*

nellement heureux. Quand ces travaux & ces miseres seroient donc de mille années, mettez ces mille années en balance avec l'eternité, & vous trouverez qu'elles ne sont qu'un neant. Cependant il s'en faut bien que cette préparation que Dieu nous demande ne soit si longue. Elle ne s'estend pour chacun de ceux qui commencent à y penser qu'à ce qu'il leur reste de vie. Or qu'est-ce que la vie d'un homme ? Je ne parle pas de ceux que leur âge, ou leur mauvaise santé avertit à tout moment d'une mort prochaine. Je parle de ceux qui ont une santé vigoureuse, & à qui l'âge permet de se promettre de leur vie tout ce que les hommes s'en peuvent raisonnablement promettre. A combien croit-on que cela se doive estimer ?

Ceux qui font des traittez dont le gain ou la perte dépend de la durée de la vie des hommes, les établissent sur cette regle confirmée par l'experience, qu'il est plus rare que quelque homme que ce soit, consideré en quelque partie de sa vie que lon voudra, vive encore vingt années au de-là de l'âge où il est, que non pas qu'il meure

avant ce terme. C'eſt à dire qu'en prénant un certain nombre d'hommes à quelque âge qu'on voudra, il y en aura plus de morts à vingt ans de là, qu'il n'en reſtera de vivans. De ſorte que chacun de ces hommes feroit prudemment de renoncer à l'eſperance d'une plus longue vie, pourvû qu'on l'aſſuraſt de vivre vingt ans.

Mais comme ces conventions ne ſont point en noſtre puiſſance, chacun au moins doit eſtre perſuadé, qu'il eſt plus probable qu'il ne ſera plus au monde dans vingt ans, à conter du temps qu'il aura cette penſée, que non pas qu'il y ſoit. Et c'eſt par là qu'il doit juger s'il a ſujet de croire que la vie ſoit longue, & s'il a lieu de differer à ſe préparer à la mort.

Car eſt-il poſſible que les hommes croyent que ce ſoit trop de ſe préparer vingt ans à l'eternité, & qu'ils puiſſent regarder cet eſpace de temps comme trop long pour cela. Combien y a-t-il d'emplois dans le monde qui demandent d'auſſi longues préparations? Y a-t-il perſonne qui refuſaſt de mener une vie penible & laborieuſe durant vingt ans pour devenir Prin-

ce ; & le monde n'eſt-il pas plein de gens qui vivent tres-long-temps d'une maniere fort dure, pour de tres-legeres recompenſes ? N'y aura-t-il donc que le Ciel pour lequel on trouvera tout inſuportable ?

Si l'on veut ſçavoir ce que c'eſt que la durée de vingt année, que l'on faſſe reflexion ſur celles que nous avons déja paſſées, & que l'on conſidere avec quelle rapidité elles ſe ſont écoulées. Il n'y a preſque qu'un jour, dit *In Pſ. 36.* ſaint Auguſtin, qu'Adam a eſté chaſſé du Paradis terreſtre. Pluſieurs ſiecles ſe ſont paſſez depuis ce temps-là. Il eſt vray. Mais que ſont-il devenus ? Si vous aviez vécu depuis le jour du banniſſement d'Adam juſqu'à ce temps icy, vous verriez que voſtre vie auroit eſté courte. Qu'eſt-ce donc que vingt années nous doivent paroiſtre. Je ſçay bien que nous regardons autrement celles qui ſont à venir que celles qui ſont paſſées. Mais c'eſt une illuſion de noſtre imagination. Elles paſſeront avec la même viteſſe. Le torrent *Gregor. Nazianz. or. 17.* du monde les emportera, & en moins de rien nous ſerons tout étonnez que nous nous trouverons arrivez au terme.

L'Evangile pour nous exprimer cette brieveté nous represente tout le cours des siecles sous la figure d'un jour, & ne conte le temps de la loy de grace que comme le soir & une heure de ce jour, *novissima hora.* Quelle partie occupent donc vingt années dans ce soir, & dans cette derniere heure?

Qui n'est éloigné de la mort que de vingt années en est bien proche; & au lieu de conclure qu'il n'est pas encore temps de penser à la mort, il doit conclure qu'il n'est plus temps de penser au monde, & que ce qu'il a à vivre n'en vaut pas la peine. Car qu'est-ce que d'estre vingt ans, plus ou moins, un peu plus riche, ou un peu plus pauvre; un peu plus commodément, ou un peu plus incommodément, un peu plus haut ou un peu plus bas; puisque ce temps fini nous devons entrer dans un état eternel, où toutes ces differences seront détruites, & où Dieu fera d'autres differences entre les hommes, qui seront stables & eternelles? Voila ce qui merite que nous y pensions, je ne dis pas vingt ans, mais un milion d'années, puisqu'en y

penſant on peut beaucoup contribuer à aſſurer & à augmenter ſon bonheur; & qu'en differant d'y penſer on ſe met au moins en danger d'eſtre eternellement malheureux, & l'on en ſera certainement moins heureux.

CHAPITRE IV.

De l'Incertitude de la Vie.

DIeu n'a pas ſeulement voulu que le temps qu'il donne aux hommes pour ſe preparer à la mort fuſt court, mais il a voulu meſme qu'il fuſt incertain; & que la mort pouvant les ſurprendre à tous momens, ils euſſent toûjours ſujet de la craindre. Son deſſein par là a eſté de nous la rendre toûjours preſente, & de nous exciter ainſi à une vigilance continuelle. C'eſt luy-meſme qui nous en a bien voulu avertir, en nous diſant dans ſon Evangile : Veillez, parce que vous ne ſçavez ny le jour ny l'heure : *Vigilate quia neſcitis diem neque horam.*

Matth. 25. 42.

Les Peres en ſuivant cette lumiere ont tiré la meſme conſequence de l'in-

certitude de la vie. Puiſque la vie eſt incertaine, diſent-ils, il ne faut pas differer à ſe convertir ; parce que Dieu qui promet le pardon à ceux qui reviennent ſincerement à luy, ne promet le lendemain à perſonne.

C'eſt une grande miſericorde de Dieu, dit ſaint Auguſtin, *de ce qu'en nous avertiſſant de bien vivre, il nous a caché le jour de noſtre mort, afin que nous ne nous puiſſions rien promettre de l'avenir. De peur*, dit-il encore dans un autre endroit, *que les hommes par deſeſpoir ne ſe precipitaſſent encore plus dans le deſordre, il leur a promis le port de la penitence. Et de peur que l'eſperance du pardon ne leur ſoit une occaſion de mal vivre, il a rendu incertain le jour de leur mort.* *In Pſ. 34. Item in Pſ. 101. & 144.* *In Ioan. tr. 33.*

Mais les hommes enchantez par l'amour des choſes du monde trouvent moyen d'éluder ce conſeil de la miſericorde de Dieu ſur eux. Comme ils craignent ſouvent, lorſqu'il n'y a point ſujet de craindre, ils conçoivent des aſſurances, lorſqu'il n'y a aucun lieu de s'aſſurer. Quelques exemples qu'ils apprennent tous les jours de

gens qui ont eſté ſurpris par la mort, ou ils ne veulent pas faire reflexion qui leur en peut arriver autant, ou ils ſuppoſent ſans raiſon qu'ils ne ſeront pas du nombre de ces malheureux ; & ſe formant ainſi un nuage qui les empeſche de voir le danger qui les menace à tous momens, ils continuent de ſuivre leurs paſſions ſans en eſtre détournez par la crainte de la mort.

Mais comme ce n'eſt point en voyant clairement ces dangers qu'ils les mépriſent, & que c'eſt aucontraire en faiſant en ſorte de ne les point voir; pour ſe délivrer de cette illuſion, il n'y a qu'à ſe forcer à ouvrir les yeux, & à conſiderer ſerieuſement que la vie n'eſt pas moins incertaine pour nous que pour tous les autres.

Il n'eſt pas beſoin de preuves pour s'en convaincre. Il n'eſt beſoin que d'un peu de reflexion ſur les choſes qu'on ne ſçauroit ignorer. Rien n'eſt plus commun que la mort ; & rien n'eſt ſi rare que de n'en eſtre pas ſurpris. Il y en a beaucoup qui ſont accablez tout d'un coup par des morts que l'on appelle proprement ſubites. D'autres tombent dans des maladies

qui leur ôtant d'abord la raiſon, quoy qu'elles ne leur ôtent pas ſi-toſt la vie, font le meſme effet que les morts ſubites en ce qui eſt de les empeſcher de ſe preparer à la mort, *ſubitum eſt homini quod ante cogitare non potuit.* *Gregor. mor. l. 25 c. 2.*

Mais ſans avoir égard à ces accidens qui ſont plus rares, on peut dire en un ſens, que preſque toutes les morts ſont ſubites & impreveuës, parce qu'il y en a peu qu'on ait eu lieu de prévoir quelque-temps auparavant.

L'état de ſanté, & celuy des maladies qui donnent la mort, ſe ſuivent d'ordinaire immediatement, & ne ſont ſeparez par aucun intervalle ſenſible: de ſorte qu'un meſme jour nous voit ſouvent & ſains en apparence, & mortellement malades.

L'on peut prévoir ordinairement la chute des bâtimens, parce que l'on en voit preſque toutes les parties, & il y a des voyes certaines de s'en aſſurer quand on en doute. Mais le corps humain eſt un édifice qu'on ne ſçauroit viſiter. C'eſt une machine, dont les reſſorts ſont cachez, & qui peut eſtre

toute preſte à ſe briſer & à tomber en ruine ſans que perſonne s'en apperçoive. Tel croit eſtre bien éloigné de la mort, qui la porte dans le ſein. Et tel en eſt effectivement fort éloigné à ce moment icy, qui en ſera tout proche un moment aprés.

La machine du corps eſt compoſée de tant de parties, de tant de vaiſſeaux & de reſſorts qu'il ne faut preſque rien pour la déregler, & pour en empeſcher les mouvemens, & ceux qui en connoiſſent plus exactement la ſtructure, bien loin d'eſtre ſurpris que les hommes meurent ſi toſt, & ſi frequemment, ne ſont étonnez que de ce qu'ils peuvent durer quelque-temps.

Que ſi nous joignons à la conſideration de la foibleſſe de nos corps, & de cette infinité d'accidens & de maladies à quoy ils ſont ſujets, la veuë de la providence de Dieu qui diſpoſe ſouverainement de noſtre vie & de noſtre mort, & dont les arreſts nous ſont inconnus, nous verrons encore plus clairement combien il y a d'illuſion à s'aſſurer de la durée de ſa vie, & à remettre à penſer à la mort à un autre temps que celuy que Dieu nous donne preſente-

preſentement. Car ce ne ſont point proprement les maladies qui nous font mourir. C'eſt le decret de la volonté de Dieu. Nous ſommes morts devant luy dés le moment que nous ſommes nez, parce qu'il nous fait naiſtre en un moment précis, pour nous faire mourir préciſement à un autre.

Tous les hommes, comme nous avons dit, ſont condamnez à la mort par la juſtice de Dieu, & leur mort eſt aſſignée à certaines heures & à certains momens. Cet arreſt s'execute chaque jour ſur un tres-grand nombre de perſonnes, dans toute l'étenduë du monde. Qui peut donc s'aſſûrer d'aucun jour que ce ne ſera pas ſon dernier? On ne ſent dit-on, aucuns ſignes ni aucuns préſages de mort. Il eſt vray. Mais entre ceux qui doivent mourir ce jour-là même, il y en a toûjours quantité qui ſont deſtinez à mourir ſans ces préſages & ſans ces ſignes. Et ainſi la confiance que l'on peut avoir de n'eſtre pas de ce nombre, eſt temeraire & ſans fondement.

Ce qui eſt eſtrange eſt que l'on ne ſe flatte de cette ſorte que lorſqu'il s'agit de donner ordre aux affaires de ſon

ſalut. Car quand il s'agit d'intereſts humains, on ne manque gueres de ſe ſouvenir de l'incertitude de la vie, & l'on s'en ſouvient dautant plus que les intereſts ſont plus grands. On ſe reſout, par exemple à hazarder quelque peu de choſe ſur la vie d'un autre. Mais on ſe garde bien de le faire, quand il s'agit de quelque ſomme conſiderable. On veut avoir alors ſes aſſurances, parce qu'on ne ſçait, dit-on, ce qui peut arriver. On prévient dans les contrats les inconveniens qui peuvent naiſtre de la mort des hommes, par milles clauſes, & milles précautions. Enfin on ſouffre ſouvént des pertes certaines pour ne pas riſquer de grandes ſommes ſur la vie d'un autre, ou même ſur la ſienne. Tant l'on eſt perſuadé qu'il n'y a rien de plus incertain que la vie, ni rien de plus ordinaire que d'eſtre ſurpris par la mort. Cependant par un renvérſement d'eſprit incomprehenſible, quand il s'agit de l'eternité, on étouffe toutes ces craintes: on ſe tient en repos: on ne ſonge point à l'incertitude de ſa vie, & l'on vit comme ſi elle n'eſtoit expoſée à aucuns accidens, & que l'on

fuſt pleinement aſſuré qu'elle duſt durer tout le temps qu'on s'eſt promis.

Il n'eſt pas poſſible de ne pas condamner l'imprudence de cette conduite. Mais il n'en faut pas demeurer là. La raiſon doit corriger les fauſſes idées, dont noſtre imagination eſt remplie. Et pour nous empêcher de regarder la mort dans cet éloignement trompeur qui luy oſte ce qu'elle a de plus terrible, ou avec cette fauſſe aſſurance de n'en eſtre pas ſurpris, ſur laquelle on ſe repoſe, elle nous doit faire reconnoiſtre au contraire qu'elle eſt en effet tout prez de nous : qu'elle nous preſſe & nous aſſiege de toutes parts : que nous avons ſujet de craindre à tous momens & en tous lieux d'entendre retentir aux oreilles de noſtre cœur cette voix épouventable : Il faut mourir, il faut paroiſtre devant Dieu, & recevoir voſtre arreſt pour l'Eternité. Il n'y a plus de delay pour vous. Et de lá il eſt aiſé de conclure que nous ne ſçaurions trop nous haſter d'y penſer ſerieuſement : que nous n'avons point de temps à perdre, & que noſtre peine doit eſtre de n'y avoir pas toûjours penſé.

CHAPITRE V.

Combien il eſt dangereux de remettre à penſer à la mort au temps de ſa derniere maladie.

JE ne pretends point parler icy de quelques perſonnes reglées qui ayant l'imagination trop vive ſont trop frappées de la penſée de la mort : Car on avouë que ces perſonnes font bien d'épargner leur foibleſſe & de nourrir leur pieté par d'autres objets.

Mais cette diſpoſition n'eſt point à beaucoup prés ſi ordinaire que celle qui fait éviter de penſer à la mort, parce que cette idéée trouble les plaiſirs, & incommode les paſſions. La pluſpart des gens remettent à penſer à la mort, comme ils remettent á ſe convertir. Et ils different l'un & l'autre pour leur derniere maladie, parce qu'ils ne peuvent differer plus loin.

En vain tache-t-on de leur repreſenter la brieveté & l'incertitude de la vie. Car comme les morts ſubites qui oſtent abſolument le moyen d'y penſer, ſont

moins ordinaires que celles qui donnent quelque-temps pour s'y préparer, l'attache qu'ils ont aux choſes du monde eſtant toûjours plus forte que la crainte d'un accident qu'ils regardent comme rare, ne leur permet jamais de penſer à la mort, juſques à ce qu'une maladie violente leur oſte le moyen de differer davantage.

Mais pour concevoir la juſte horreur que l'on doit avoir de cet eſtat on peut ſe ſervir des conſiderations ſuivantes.

Premierement cette diſpoſition enferme la reſolution de courir le hazard d'eſtre damné, ſi l'on vient à eſtre ſurpris par une mort impreveuë, puiſque l'on ne prend aucune précaution contre les morts qui accablent tout d'un coup. Or cette reſolution eſt en ellemême ſi inſenſée, que les hommes n'en font jamais de pareilles à l'égard des choſes du monde. A-t-on veu par exemple, un Prince aſſez fou pour joüer ſon Royaume contre une paille, ou pour vouloir bien mettre ſa vie & ſon honneur en danger afin d'acquerir un faux diamant. Cependant ce ſeroient des folies infiniment moindres

que celle de s'exposer au hazard de perdre un bien infini, & de se rendre eternellement malheureux, pour quelque chose temporelle telle qu'elle soit. C'est neanmoins ce que font tous ceux qui attendent à penser à eux qu'ils soient dangereusement malades.

Ce n'est pas seulement une folie, c'est une folie criminelle, qui irrite Dieu par le mépris qu'elle fait de sa justice; qui viole le commandement qu'il nous fait de nous convertir : qui abuse de sa patience & de sa misericorde : qui merite qu'il refuse à la mort les graces qu'on a negligées durant sa vie.

Cette folie est de plus fondée sur diverses erreurs que chacun pourroit facilement découvrir s'il le vouloit. Il est vray que les morts subites sont plus rares que les autres. Mais combien y en a-t-il de celles que l'on n'appelle pas subites aufquelles on ne sçauroit se préparer par la reception des Sacremens? Combien y en a-t-il qui accablent tellement l'esprit par la violence de la maladie qu'il n'est plus capable de penser serieusement à rien, ni de pratiquer les actions de religion que d'une maniere toute animale.

Croit-on qu'il ſoit fort aiſé à une ame, dont preſque toute l'attention eſt occupée par le ſentiment des maux de ſon corps, de penſer à des objets qui ne luy ſont pont familiers, de repaſſer avec amertume toutes les années de ſa vie, de reconnoiſtre & de condamner tous ſes égaremens paſſez ? N'eſt-il pas clair au contraire par l'experience & par la raiſon, que preſque tous les hommes ne ſont jamais moins en état de penſer à la mort, que lorſqu'ils en ſont plus proches, & que la pluſpart des actions exterieures de pieté qu'ils font en cet état, peuvent eſtre à la verité dans les gens de bien des marques de la diſpoſition où la maladie les a trouvez, mais ne ſont dans les autres que les effets de la coûtume, que tous ceux qui font profeſſion de quelque religion que ce ſoit, ont de mourir avec les ceremonies de leur religion, & ſouvent même de la foibleſſe qui rend les malades incapables de reſiſter à ceux qui les y portent.

Mais quoy-que l'on euſt en cet état toute la liberté d'eſprit que l'on pourroit deſirer ; s'imagine-t-on qu'on doive avoir grande confiance dans ces té-

moignages de conversion, qui ne précedent la mort que de peu de temps. Ce n'est pas là le jugement que l'Eglise en a toûjours fait. Elle les a au contraire toûjours traittez de suspects, & elle a tâché de porter tous ses enfans à s'en défier. Elle a remis à la penitence ceux qu'elle avoit reconciliez en cet état, comme s'ils n'avoient pas receu l'absolution, ne contant presque pour rien tout ce qu'ils avoient fait dans leur maladie. On en peut apporter diverses raisons ; mais je me contenteray d'en alleguer icy une dont on s'est déja servi dans un autre traitté.

C'est que dans la voye commune, le cœur de l'homme ne change point tout d'un coup d'objet & de fin. On peut bien changer en un moment d'actions exterieures. Mais l'amour qui tient la principale place dans le cœur ne change gueres en un moment. Il faut pour l'ordinaire qu'il s'affoiblisse peu à peu, & qu'il y en ait un autre qui prenne sa place par divers progrez. C'est ainsi que les passions humaines se changent; & Dieu qui veut que les operations de sa grace ne se distinguent pas sensiblement de celles de la nature, suit ordi-

nairement le même ordre. Il commence à ébranler le cœur par la crainte avant que de le toucher par son amour ; & il le touche souvent long-temps par des commencemens d'amour, avant que de s'en rendre maistre par un amour dominant, qui tourne le cœur vers luy comme vers sa derniere fin, & qui le delivre de la servitude de l'amour des creatures. Ainsi comme la conversion des pecheurs mourans ne sçauroit passer par ces degrez, il faudroit qu'elle fust miraculeuse pour estre vraye. L'Eglise ne desespere pas de ce miracle ; & c'est ce qui la porte à accorder les Sacremens aux mourans : mais elle craint aussi beaucoup que les sentimens qui paroissent dans les pecheurs en cet état, ne soient que de legers commencemens ou de crainte, ou d'amour de Dieu, qui ne suffisent pas pour une veritable conversion. C'est ce qui oblige les pecheurs non seulement à travailler, mais à se hafter même de travailler serieusement à leur salut, afin que leur amour ait le temps de croistre, & de parvenir à un état où l'on puisse dire qu'ils sont convertis.

Li 2. sect. 25e

Le Pere S. Jure Jesuite dans son Livre, de la connoissance & de l'amour de JESUS CHRIST, allegue une autre raison contre ceux qui different à la mort à se convertir, qui a du rapport à celle-cy, & qu'il exprime en
» ces termes: Je dis pour seconde rai-
» son que tu ne devrois point differer ta
» penitence, pour ce que tu sçais que
» pour la faire, quelque-temps que tu
» choisisses à cela, il faut necessairement
» que Dieu te donne une grace efficace.
» Et qui ta dit qu'il te la donnera pour
» lors? As-tu parole de sa part qu'elle
» ne te manquera point? Attendu mê-
» mement que temporisant à quitter ton
» peché, & ce peché t'enclinant de son
» propre poids, & te portant par une
» certaine necessité morale à en com-
» mettre d'autres, & ainsi entassant pe-
» chez sur pechez, & crimes sur crimes,
» tu fais que Dieu sera beaucoup moins
» disposé à te donner cette grace, &
» comme dit saint Paul: *secundum du-*
» *ritiam tuam & cor impœnitens the-*
» *saurisas tibi iram in die iræ*, tu l'o-
» blige conformement à la dureté & à
» l'obstination de ton cœur, à te la re-
» fuser au jour que tu en auras precise-

ment besoin pour ton salut. "

Aussi tant s'en faut que Dieu ait promis aux pecheurs de leur donner à la fin de leur vie ces sortes de graces, quelques necessaires qu'elles leur soient pour se convertir, qu'il a promis au contraire en quelque sorte de ne les leur pas donner, puisqu'il declare dans le livre des Proverbes, qu'il se rira de ces pecheurs au temps de leur mort; *Ego quoque in interitu vestro ridebo*; qu'il se moquera d'eux; *& subsannabo*, & qu'il ne les exaucera pas quand ils l'invoqueront: *Tunc invocabunt me & non exaudiam:* ce qui marque en même-temps & que ces pecheurs inveterez ne laissent pas de pratiquer les actions exterieures de la religion, & qu'ils n'obtiennent point misericorde de Dieu par ces actions. *Proverb. 1. 26.*

Enfin cette liberté d'esprit que quelques-uns ont dans leur derniere maladie, & que ceux dont nous parlons regardent comme un moyen assuré de leur salut, bien loin d'estre un grand secours pour reparer tous les desordres de la vie passée, donne souvent lieu à la plus dangereuse tentation dont on

puisse estre attaqué dans cet état, qui est celle d'un excez de terreur qui jette l'ame dans le decouragement & le desespoir. Et il n'y a point de gens qui y soient plus exposez que ceux qui n'ont jamais voulu penser à la mort durant leur santé.

C'est une étrange chose que de se voir environné des douleurs de la mort, d'ouvrir tout d'un coup les yeux à ces terribles objets, dont on les avoit toûjours détournez, & de ne trouver dans sa conscience que des crimes. Ceux qui se sont le plus occupez des pensées de la mort avoüent qu'il y a une difference infinie entre la voir de loin, & la voir de prez. Les plus fermes sont ébranlez quand ils sont en cet état. Quelles peuvent donc estre les convulsions d'une ame malheureuse qui s'estant volontairement aveuglée durant sa vie pour ne penser qu'à ce qui la pouvoit divertir, vient à découvrir tout d'un coup la mort, les demons, le jugement & l'enfer.

Ainsi il n'y a qu'abîmes & que precipices de tous costez pour ceux qui different à penser à la mort, jusqu'à ce qu'ils en soient si proches. Tout

leur eſt également dangereux. La ſtupidité & la liberté de l'eſprit ; l'oubli & le ſouvenir de la mort.

Bien loin donc qu'on puiſſe regarder cet état comme favorable pour recouvrer la grace qu'on auroit perduë, il eſt viſible au contraire qu'il nous met en grand danger de la perdre. Bien loin qu'on doive ſe diſpenſer de ſe preparer à la mort durant ſa ſanté, en remettant à s'y preparer quand on y ſera contraint par la maladie ; il faut au contraire y penſer continuellement durant ſa ſanté, afin de n'eſtre plus obligé d'y penſer eſtant malade. Et bien loin enfin qu'il faille attendre à reparer par les actions de pieté qu'on peut faire dans cette extremité, les dereglemens dans leſquels on aura paſſé toute ſa vie, il faut tâcher au contraire d'obtenir de Dieu par de longs exercices de pieté, la grace de ne pas ſuccomber à ces dernieres tentations, & de pratiquer avec pieté ces derniers actions de religion.

CHAPITRE VI.

Que la penſée de la mort n'eſt pas ſeulement utile pour ſortir de l'état du peché, mais que c'eſt un puiſſant remede pour nous preſerver d'y tomber.

Qu'il eſt utile de ſe repreſenter l'état des Mourans.

LE dernier inconvenient qui arrive à ceux qui banniſſent de leur eſprit les penſées de la mort, & les remettent à leur derniere maladie, c'eſt qu'en ne penſant point à la mort, ils ſe privent d'un des plus grands ſecours & d'un des moyens les plus efficaces que Dieu nous ait donnez, pour nous d'étacher de l'amour des choſes periſſables; pour nous faire eſtimer celles qui ſont eternelles; pour bien juger du monde & de tout ce qui eſt dans le monde, pour moderer nos paſſions, & enfin pour éviter le peché.

Il eſt vray qu'on peut dire cela de tous les objets de crainte que la Reli-

gion nous propose, qui sont tous utiles pour soûtenir l'ame contre les tentations. Mais il est certain qu'entre ces objets celuy de la mort à une force particuliere pour reprimer les passions, par une impression de terreur. Car non seulement il comprend les idées du jugement de Dieu, & de l'enfer, c'est à dire, de ce qu'il y a de plus terrible; mais il se peint mesme dans l'imagination par des images plus vives & plus sensibles que ces autres objets, parce qu'il y entre par nos sens, & qu'estant souvent spectateurs de la mort des hommes, nous sommes aussi souvent témoins de l'état où se trouvent les mourans.

Or comme ceux qui ont fait les loix humaines, ayant voulu détourner les hommes des crimes par la crainte des supplices, ont eu soin qu'ils fussent accompagnez de certaines pompes funestes & tragiques, dont la veuë pust causer de la terreur aux spectateurs; Dieu qui avoit dessein de mesme que la mort, à laquelle il a condamné tous les hommes, servist à les retenir dans leur devoir, a voulu que le spectacle en fust affreux; pour les faire

par là rentrer en eux-mesmes & penser à ce qu'ils sont. Il est utile pour cette raison d'assister à la mort des hommes, & mesme de se la representer, & de frapper son imagination par les circonstances qui l'accompagnent.

Il y en a de diverses sortes. Mais nous ne parlerons icy que de celles qui se rencontrent dans les morts que l'on appelle heureuses, afin de ne rien dire qui ne se voye dans tous les morts. Il semble qu'il n'y en ait point de plus souhaittable que celle où l'on se voit mourir dans un lit, au milieu de ses enfans, de ses parens, & de ses amis. Cependant il y auroit bien des choses dans ce spectacle qui seroient capables de nous effrayer, si par une malheureuse addresse nous ne le regardions presque toûjours dans la personne des autres, sans songer qu'il nous faudra nous-mesmes bien-tost passer par ce mesme état.

Il est plus terrible qu'on ne pense de se voir étendu dans un lit, une Croix à la main, attendant le coup de la mort, & l'execution de la sentence donnée contre tous les hommes; de

voir que non ſeulement ceux qui nous environnent, mais que toutes les creatures enſemble, ſont dans l'impuiſſance de nous ſecourir; de ſentir la mort qui s'empare peu à peu de noſtre corps, d'éprouver le renverſement qui la precede, & enfin de ſe voir perir & anéantir à l'égard du monde.

Il eſt bon de conſiderer que nous nous verrons tous avant que de mourir dans le dernier rang des hommes, c'eſt à dire dans un état auquel on prefereroit les plus viles d'entre les conditions des hommes. Il n'y a point par exemple de Roy mourant qui ne vouluſt eſtre le dernier de ſes ſujets. Et il n'y a point de ſi miſerable eſclave, qui vouluſt changer ſa fortune avec celle de ce Roy qui n'auroit plus qu'un quart d'heure à vivre.

Ainſi toutes les grandeurs & tous les plaiſirs ont pour terme dés cette vie meſme, le dernier degré de la baſſeſſe & de la miſere. C'eſt-là la fin qui attend la plus éclatante vie du monde. Un Prince mourant peut dire que dés ce temps, qui commence dés ſa vie juſqu'à l'éternité, il n'y a plus de grandeurs humaines ny de plai-

firs humains pour luy. Non seulement il n'en avoit plus pour l'avenir, mais il n'en avoit plus mesme dans le passé. Ces objets changent pour luy de nature, & ils ne luy paroissent que comme de vains phantosmes qui disparoissent de devant ses yeux ; & s'il a quelques sentimens de Religion ils sont de plus pour luy un poids qui l'accable par la crainte du comte qu'il est sur le point de rendre à Dieu.

Ce ne sont encore là que les dehors de la mort ; & je n'ay dessein par là, que d'ébranler un peu les sens par l'image de l'exterieur de cet état. Mais l'interieur en est bien plus affreux & bien plus terrible. Et c'est ce qu'il faut tâcher de developer, afin que l'idée de la mort ait plus de force pour arrester nos passions.

CHAPITRE VII.

I. Maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme la destruction du monde pour chacun des mourans. Effets terribles de cette destruction sur l'ame.

OUtre l'adresse qu'ont les hommes de ne considerer jamais la mort que comme fort éloignée, ou de n'en regarder l'appareil que dans la personne des autres, sans se mettre que le moins qu'ils peuvent en l'état des mourans, ils en ont encore une autre qui s'étend fort loin, qui est de s'en former une idée si grossiere & si confuse, qu'elle leur cache tout ce qu'elle a de plus terrible.

Car ils ne conçoivent gueres cet état, que comme une privation de sentiment, & comme une separation du commerce de la vie; de sorte que quand ils disent qu'un homme est mort, ils n'entendent autre chose sinon qu'on ne le voit plus, & qu'il n'a plus de part aux affaires de ce monde. En un

mot, ils ne forment l'idée de la mort, que sur ce que l'on cesse de faire en mourant, & non sur ce que l'on commence de faire & de sentir dans le moment de la mort. Cependant il s'en faut bien que cette idée ne nous represente ce qu'il y a de plus terrible dans la mort.

Il est bien vray que la mort est une privation de la vie & des actions humaines, mais c'est une privation qui se sent, & qui produit dans l'ame d'étranges effets.

Pour les comprendre, il faut considerer que pendant que l'ame est unie au corps, son attention est partagée par diverses sortes de sentimens, de connoissances, & de passions. Elle sent les objets qui agissent sur son corps, selon les diverses manieres qu'ils y agissent; & ces differentes manieres de les appercevoir, s'appellent sentimens ou actions des sens. Elle se forme sur cela des idées de toutes ces choses. Elle s'y attache par ses passions, & elle est toûjours occupée de plusieurs de ces objets.

Non seulement elle s'en occupe, mais elle s'y appuye & s'y repose lors-

qu'elle n'eſt pas uniquement attachée à Dieu. Car n'eſtant pas faite pour ſe pouvoir ſoûtenir elle-meſme, il faut neceſſairement qu'elle cherche l'appuy hors de ſoy. Elle eſt née pour connoiſtre & pour aimer, & elle ne trouve pas en ſoy aſſez dequoy ſatisfaire ces inclinations. Il faut donc qu'elle rempliſſe de quelque autre choſe le vuide qu'elle ſent en ſoy.

Quelques-uns de ces objets font d'agreables impreſſions ſur ſes ſens; d'autres contentent ſa curioſité & ſa vanité; d'autres la ſoulagent en la détournant de ceux qui luy ſont penibles; d'autres nourriſſent ſes eſperances; d'autres la raſſurent contre ſes craintes. L'ame ſe porte donc vers tous ſes objets: elle s'y appuye, elle s'y lie, en ſorte qu'elle ne peut plus s'en ſeparer ſans convulſion & ſans douleur.

Souvent elle ne s'apperçoit pas de ces attaches; mais elle commence de les ſentir quand elle vient à eſtre ſeparée de ce qu'elle aime; parce que la privation luy en eſt ſenſible à proportion de l'attache qu'elle y avoit, ſelon cette maxime de ſaint Auguſtin, que

l'on ne perd sans douleur que ce que l'on possedoit sans passion : *hoc sine amore aderat, quod sine dolore discedit.*

De Vera. Relig. c. 47.

Il y a peu de personnes qui n'ayent une infinité de ces attaches. Et quoy qu'elles ne se connoissent bien que par la separation actuelle des objets, on peut neanmoins en concevoir quelque chose, en s'en separant par la pensée, & en s'imaginant que l'on en est privé par quelque accident.

Si l'on croit par exemple ne mettre point son repos dans les objets de la veuë, & qu'ils ne contribuent rien à la tranquilité de nostre ame, qu'on s'imagine en quel état on seroit, si on en estoit privé en devenant aveugle, & l'on verra que l'on y estoit effectivement attaché, puisqu'on regarde cet état comme un des plus grands maux qui nous puissent arriver.

La seule veuë des hommes nous console, parce que nous voyons toûjours en eux un certain fond de compassion capable de nous donner quelque secours dans nos necessitez, ce qui nourrit au moins nostre esperance. Or l'esperance cause une espece de joye, se-

lon l'Apoſtre : *Spe gaudentes.*

Les choſes meſmes qui ſont penibles à l'ame d'un certain côté, & qui luy cauſent des mouvemens de crainte, d'averſion, de dépit, d'envie, ne laiſſent pas de la ſoûtenir d'un autre, parce que ces paſſions ne ſont pas tout à fait reduites à demeurer ſans action, & que l'imagination leur fournit toûjours quelque moyen ou quelque eſperance de ſe ſatisfaire. Or la recherche de ces moyens, ou l'eſperance de venir à bout de ce qu'on deſire, en occupant l'ame, la divertiſſent & la conſolent.

C'eſt quelque choſe pour elle que d'agir & de tendre à un but, puiſqu'elle ne peut tendre qu'à ce qu'elle regarde comme un bien, & que pendant qu'elle y tend, elle l'eſpere.

Tous ces objets auſquels l'ame ſe porte par ſes ſens, par ſon imagination, par ſon entendement, & par ſes paſſions, ſont ſes biens & ſes richeſſes; Ce qui fait voir que ceux qu'on appelle pauvres, ne laiſſent pas encore d'eſtre bien riches de ces ſortes de biens. S'ils n'ont pas des palais, & s'ils manquent meſme de maiſons, ils

ont le Ciel, le Soleil, les étoiles, dont le spectacle est si magnifique, qu'il a fait dire à saint Augustin, que c'est un plus grand bien à un pauvre de voir le Ciel, & les astres, qu'à un riche de voir des lambris dorez.

In Ps. 118.

On se console ainsi dans la vie de la privation de certains biens, par le moyen d'autres biens, vrais ou faux, que l'on a, ou que l'on espere. Et comme le corps trouve toûjours quelque chose qui le porte, puisqu'en tombant mesme par terre de lassitude, il y trouve de l'appuy; de mesme l'ame foible & malade se fait toûjours quelque soutien dans cette vie, & quand elle n'en a pas de reels, elle s'en forme d'imaginaires, qui tous vains qu'ils sont, ne laissent pas de la porter.

Ce besoin d'appuis humains n'est pas particulier aux méchans. Il convient aussi aux bons en quelque degré. Car il n'y a gueres de personnes si parfaites qu'elles n'ayent encore quelque attache. Les justes ne laissent pas d'estre foibles. Or les foibles, dit, saint Augustin, tâchent toûjours de se reposer sur quelque chose de terrestre, parce qu'une attention perpetuelle à Dieu les

In Ps. 40.

les fatigue trop. Ils cherchent donc des appuis humains pour s'y délaſſer comme à diverſes repriſes. Ils ſe repoſent dans leur maiſon, dans leur famille, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur petit bien, dans leurs petites terres, dans un champ qu'ils ont eux-meſmes planté, dans un petit bâtiment qu'ils auront fait.

Voila l'état des hommes dans cette vie, & cet état nous peut ſervir à comprendre ce que c'eſt que la mort, & les effets qu'elles produit. Car il ne faut que concevoir que ce n'eſt autre choſe que la rupture de tout ce qui attachoit l'ame aux creatures, c'eſt à dire, que c'eſt une ſeparation generale de tous les objets des ſens, de tous les plaiſirs qu'on y trouvoit, de toutes les liaiſons humaines, & enfin que c'eſt une privation totale de tout ce que l'on aimoit dans le monde. Un homme qui meurt ne perd pas ſeulement ce qu'on appelle les richeſſes. Il perd le Ciel, le Soleil, les aſtres, l'air, la terre, & tout le reſte de la nature. Il perd ſon corps & tous ſes ſentimens dans leſquels l'ame ſe

plaisoit. Il perd ses parens & ses amis. Il perd tous les hommes. Il perd tout support & tout appuy, & generalement tous les objets de ses passions & de ses desirs.

A la verité, si l'ame qui est encore attachée à ces objets, se trouve en mesme-temps liée à Dieu par un saint amour, quoy-que la rupture de tous ces liens luy cause quelques secousses, & qu'elle sente la privation des creatures avec douleur, parce qu'à-cause des attaches qui luy restent, elle ne peut pas encore réünir en Dieu toute la puissance qu'elle à d'aimer; elle ne tombe pas neanmoins dans le desespoir. Cette attache divine la soutient; & son amour pour Dieu devenant plus fort & plus agissant, la console par l'esperance de s'y réünir bien-tost, & de se plonger dans cet abisme de bonté qui peut seul satisfaire toute la capacité qu'elle a d'aimer.

Mais qui peut concevoir l'état où se trouve une ame malheureuse, qui vient à estre arrachée par la mort à tous les objets de ses attaches, & à tout ce qui la soûtenoit durant la vie, & qui ne trouve rien en elle surquoy

s'appuyer ? L'inclination qu'elle a à aimer & à joüir de ce qu'elle aime, devient sans comparaison plus vive & plus ardente, & cependant tout ce qu'elle avoit aimé luy échape, & s'enfuit de devant elle d'une fuitte eternelle, sans qu'il luy reste aucune esperance de le posseder jamais. Elle pert tout, & elle ne trouve rien. Tout fond sous elle, tout disparoist, tout s'évanoüit.

Il n'est pas possible dans ce monde de comprendre parfaitement un si malheureux état. Tout ce qu'on en peut dire, pour en donner quelque idée, est que c'est une chute terrible de l'ame par la soustraction de tous ses appuis; que c'est une faim horrible par la privation de toute sa nourriture, que c'est un vuide infini par l'aneantissement de tout ce qui la rempliſſoit; que c'est un excez de pauvreté par la perte entiere qu'elle fait de tous ses biens; que c'est une solitude affreuse par la separation où elle se trouve de toute union & de toute societé; que c'est une desolation effroyable par le défaut de toutes consolation; que c'est un déchirement cruel par la rup-

ture douloureuse de toutes ses attaches.

Il ne faut donc pas se figurer la mort dans la plupart des hommes comme une privation de toutes les choses du monde qui soit insensible a l'ame. Au contraire quand elle est attachée au monde, comme presque tous les hommes le sont, elle en sent alors la privation d'une maniere si vive, que toutes les douleurs qu'on éprouve en cette vie ne sont rien en comparaison de celle-là. Car au lieu que lorsque l'ame est dans le corps, & qu'elle agit dépendemment de ses organes, une multitude d'objets tristes ne font gueres plus d'impression sur elle qu'un seul objet ; parce que n'étant pas capable de concevoir tant de choses à la fois, il faut qu'elle partage son attention entre ces divers objets, ou qu'elle se forme une certaine idée confuse, qui ne tient lieu que d'un seul : L'ame au contraire ayant acquis par la mort une activité tout autre que celle qu'elle avoit dans le corps, sent toutes ses pertes distinctement & separément. Le sentiment de l'une n'étouffe point celuy de l'autre,

Elle s'applique à toutes. Chaque attache produit son vuide & sa douleur, qui n'est point diminuée par le vuide & la douleur qu'une autre attache produit.

Ces douleurs & ces amertumes de la mort que les attaches produisent, commencent dans quelques-uns en quelque degré dés cette vie mesme, lorsqu'ils se voyent sur le point d'estre separez des objets de leurs passions. Et c'est ce qui fait dire à l'Ecriture : *O mort, que ton souvenir est amer à un homme qui se repose en paix dans l'abondance de ses richesses !* Mais il y en a, en qui elle ne produisent point cet effet durant la vie, & qui meurent assez tranquillement en apparence. Et c'est ce qu'on voit dans les pauvres qui meurent presque tous sans avoir aucun regret à la vie, parce qu'estant pressez par le sentiment de leurs maux, ils s'imaginent trouver quelque soulagement dans la mort. Il arrive aussi à plusieurs autres de ne point sentir la plusspart de leurs attaches, parce qu'ils en ont d'autres plus fortes dont ils sont occupez. Mais il n'en sera pas de mesme aprés la

Eccli. 41. v. 1.

mort. Toutes les attaches se réveilleront. Elles se feront toutes sentir & d'une maniere proportionnée à l'activité de l'ame, & à la rigueur de la justice de Dieu, ce qui fera en eux cette mort continuelle que saint Augustin a voulu marquer quand il a dit, qu'on ne pourra dire d'eux ni qu'ils sont vivans, ni qu'ils sont morts, mais qu'ils meurent toûjours. *Numquam viventes, numquam mortui, sed sine fine morientes.*

De Civit. Dei. l. 13. c. 11.

CHAPITRE VIII.

Reflexions qui naissent de cette maniere de considerer la mort.

Que tout ce que nous avons à faire dans ce monde est de prevenir nôtre mort naturelle par une mort evangelique.

LA vûë de cet état si funeste & si terrible ne doit pas produire dans nos esprits un étonnement sterile. Il faut tâcher de se la rendre utile par les reflexions qu'on en peut tirer pour

regler sa vie, & pour juger sainement de tout ce qui se passe dans le monde.

Premierement cette vûë nous fait penetrer le sens de cette parole de saint Paul : *Prudentia carnis mors est.* C'est à dire, que l'amour des choses de la chair est la mort de l'ame. Car cela ne veut pas dire seulement que cet amour merite la mort de l'ame, comme un châtiment & un supplice; de mesme qu'il est dit dans le mesme Apostre ; *Stipendium peccati mors*, que la mort est la solde du peché. Cela veut dire, que cet amour est la mort ou le supplice mesme de l'ame. Car son objet venant à luy estre ravi par la mort du corps, il ne faut rien autre chose pour le changer en tourment & en douleur, puisque la douleur n'est autre chose que le sentiment de la privation de ce qu'on aime. Ainsi les attaches que la mort trouve dans les ames, font par elles-mesmes des tourmens pour elle, & des tourmens eternels si elles durent toûjours comme elles font dans les méchans. *Rom. 8. 6.*

Cette vûë fait comprendre aussi ce qui est dit dans la Sagesse ; *que les impies appellent la mort par leurs œu-* *Sap. 1. v. 16.*

vres, & par leurs paroles, qu'ils la croyent leur amie, qu'ils font alliance avec elle. Car que fait-on autre chose dans le monde que de s'attacher de plus en plus aux creatures. Et qu'est-ce que cela sinon chercher à mourir de plus en plus?

Ce que saint Paul dit que l'avarice est la racine de tous les maux, & que quelques-uns en s'y abandonnant se sont engagez dans beaucoup de douleurs, *inserverunt se doloribus multis*, a encore le mesme sens. Ils s'engagent dans beaucoup de douleurs, parce qu'ils s'engagent dans beaucoup d'affections; qu'ils se lient étroittement aux creatures, & que ces attaches sont des sources de douleurs, souvent dés ce monde, & toûjours dans l'autre.

1. *Ad Tim. c. 6. v. 10.*

Quel aveuglement est-ce donc de regarder comme un bonheur la possession & la joüissance des creatures, l'abondance des richesses, l'élevation des grandeurs humaines, les grands emplois, les grandes affaires, la pompe, l'éclat, la reputation du monde, & tout ce qui flatte les sens, & la vanité des hommes? Helas est-on

heureux d'avaler des poiſons, dont on doit bien-toſt avoir les entrailles déchirées? Eſt-on heureux de ſe lier à la rouë ſur laquelle on doit ſouffrir un cruel ſupplice? Que peuvent produire dans l'ame tous ces objets de cupidité, que de fortes attaches, que des nœuds étroits? Et que produiront ces attaches & ces nœuds quand la mort viendra à nous ſeparer de ces objets, que de terribles douleurs? On aime ce lit des conſolations humaines, où nôtre infirmité ſe repoſe. Et cependant ce lit deviendra tout de feu pour ceux qui n'en ſeront point ſortis avant la mort. On n'aime point impunément le monde. L'amour du monde devient neceſſairement un ſupplice; parce que le monde nous échape neceſſairement, & qu'il eſt impoſſible de n'être pas affligé de n'avoir plus ce qu'on aime.

Il eſt aiſé aprés cela d'entendre pourquoy il eſt dit dans l'Evangile, que le Royaume de Dieu appartient aux pauvres d'eſprit: *Beati pauperes ſpiritu, quoniam ipſorum eſt regnum Cœlorum.* Car ces pauvres eſtant ceux qui n'ont point d'attache au monde,

& qui n'en desirent rien, il est clair que non seulement ils ont droit au Royaume des Cieux, comme tous les autres Justes, mais qu'ils sont en état de le posseder, & que rien ne leur en retardera la joüissance. Ils n'auront point le cœur déchiré par la privation des creatures où la mort les reduira, puisqu'ils ny seront point attachez, & l'amour qu'ils ont pour Dieu ne trouvant rien à détruire en eux, possedera tout d'un coup toute leur ame, & les rendra ainsi pleinement heureux. Il n'en est pas de mesme de ceux qui se trouveront riches à la mort, c'est à dire qui auront encore des attaches aux creatures. Quoy qu'avec ces attaches ils ayent le Saint Esprit dans le cœur ; neanmoins le Royaume de Dieu n'est point encore pour eux, tant qu'ils sont en cet état. S'ils en ont le droit, la possession leur en est interdite, jusqu'à ce que ces attaches soient détruites.

Que les hommes fassent ce qu'ils voudront, il faut pour entrer dans le Royaume de Dieu, qu'ils soient reduits à cette pauvreté, ou en ce monde ou en l'autre, puisque ce Royaume

n'appartient qu'aux pauvres, & que nulle cupidité n'y aura entrée. Mais il y a cette difference entre la pauvreté que l'on peut acquerir en cette vie, & celle où les juſtes ſeront reduits dans l'autre par la deſtruction de leurs attaches, que la premiere coute infiniment moins. Si elle eſt accompagnée de quelque douleur, c'eſt une douleur proportionnée à l'état de cette vie, qui eſt un temps de miſericorde, & à la condition de l'ame encore unie au corps, qui n'a que des ſentimens foibles & languiſſans. Mais les douleurs qui purifiront l'ame aprés la mort, eſtant proportionnées à l'activité d'une ame ſeparée du corps, & au temps de l'autre vie qui eſt un temps de rigueur, ſeront tout autrement vives & tout autrement ſenſibles.

Il ne faut donc pas croire que la mort ſoit également dure aux pauvres d'eſprit & aux riches d'eſprit. Car les douleurs de la mort naiſſant comme j'ay dit de la ſeparation des creatures, cette ſeparation n'afflige que ceux qui les aiment, & non ceux qui ne les aiment pas. Elle n'eſt douloureuſe qu'à ceux qui ont quelque attache à ces-

pre, & non à ceux qui les ont déja rompuës. Ceux qui ſont morts au monde durant leur vie, ne meurent plus en mourant. La mort n'eſt pour eux qu'une ſource de vie. Mais ceux que la mort trouve encore tout vivans au monde, ſentent par neceſſité les douleurs de la mort, puiſque cet amour meſme qui vit en eux eſtant privé de ſon objet, devient un tourment, & une mort.

C'eſt ſur ces veritez ſi claires, qu'eſt fondée la priere que ſaint Paulin faiſoit à ſaint Auguſtin, de luy apprendre à mourir avant ſa mort d'une mort evangelique, & à prevenir par une ſeparation volontaire de la vie du ſiecle, la ſeparation naturelle qui ſe fera du corps & de l'ame par la mort : *Doceas me mortem iſtam Evangelicam prius emori, quâ carnalem reſolutionem voluntario præveniamus exceſſu.*

Epiſt. 249.

C'eſt en effet tout ce que nous avons à faire en ce monde. Car puiſqu'il y faut neceſſairement mourir, & qu'il eſt ſi dangereux de differer à le faire en l'autre, noſtre intereſt meſme ne nous porte-t'il pas à nous dégager autant qu'il nous eſt poſſibe de toutes les attaches qui nous lient aux

creatures, & à éviter d'en contracter de nouvelles, afin de ne nous pas exposer en mourant à ces terribles douleurs?

CHAPITRE IX.

II. *Maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme la fin de nostre temps, & l'entrée dans l'étetnité.*

Sentimens que cete double vûë produira dans l'ame.

UNe des plus étonnantes visions de l'Apocalypse est celle de cet Ange qui jura, comme dit saint Jean, par celuy qui vit dans les siecles des siecles, *qu'il n'y auroit plus de temps*; QUIA TEMPUS NON ERIT AMPLIUS. Or si Dieu ne fait pas entendre cet arrest par un Ange à toute ame qui quitte le corps, il le luy fait entendre par une vive impression de sa lumiere, qui luy fait connoistre que son temps est fini; qu'il n'y en aura plus pour elle; que le terme où il a borné ses misericordes est arrivé; & que son *Apoc. 10. v. 7.*

état eſt arreſté pour l'éternité.

Cette lumiere luy faiſant faire dans ce moment une juſte comparaiſon du temps & de l'eternité, luy fait voir clairement que toutes les idées qu'elle en avoit euës juſqu'alors, eſtoient infiniment éloignées de la verité : que ſon imagination avoit donné au temps & aux choſes temporelles une longueur, & une grandeur phantaſtique, & qu'elle avoit comme aneanti l'eternité & les biens eternels, par la foibleſſe & l'obſcurité des idées qu'elle s'en eſtoit formée. L'ame condamne donc toutes ces penſées ; elle s'étonne de ſon aveuglement, & elle change entierement de vuës & de jugemens.

Rien de temporel ne luy peut paroiſtre grand ; rien d'eternel ne luy peut paroiſtre petit ; & elle entre par un vif ſentiment dans la verité de ce que dit ſaint Auguſtin, que tout eſpace fini comparé á l'eternité qui n'a point de fin, non ſeulement doit eſtre conté pour peu de choſe, mais pour rien du tout.

De Civ. l. 12. c. 12.

Cette comparaiſon de l'eternité avec le temps que l'ame fait au moment de

ſa ſeparation d'avec ſon corps, aneantit donc à ſes yeux la realité du monde preſent, avec tous ſes biens & tous ſes maux, & elle n'y laiſſe plus ſubſiſter comme réel & ſolide, que les biens & les maux immuables & eternels.

Ce ne ſeront pas ſeulement les Juſtes & les élûs qui jugeront ainſi de l'eternité & du temps. Ce ſeront auſſi les méchans & les réprouvez. Il auront en quelque ſorte une même lumiere dans l'eſprit, mais il n'y aura rien de plus different que la diſpoſition de leur cœur.

Ceux qui ſeront parfaitement juſtes ne ſe ſoucieront point du tout de voir diſparoiſtre à leurs yeux les biens temporels, parce qu'ils ne les aimeront point, & ils ſeront comblez de joye de la grandeur ineffable des biens eternels, dont ils joüiront ſans retardement.

Ceux qui auront encore quelque reſte d'attaches pour le monde, ſouffriront de tres-grandes peines, par la privation de ces biens, par le retardement de leur beatitude, & par les autres moyens dont il plaira à Dieu de ſe ſervir pour les purifier. Mais parmi tou-

tes ces peines, l'amour qu'ils auront pour Dieu les maintiendra dans une parfaite paix, en sorte que comme ils souffriroient volontiers tous les maux de cette vie pour avancer d'un moment leur felicité, ils ne voudroient pas pour la felicité même, sortir contre l'ordre de la justice de Dieu, de l'état où elle les aura mis.

Ce seront là les sentimens des élûs à l'égard du temps & de l'eternité; mais ces deux objets en exciteront bien d'autres dans les reprouvez.

Ils connoîtront à la verité le neant de toutes les choses temporelles qu'ils ont aimées, mais ils ne cesseront pas pour cela de les aimer. Et c'est ce qui produira cette faim terrible dont nous avons parlé.

Ils connoîtront la grandeur & la solidité des biens du Ciel, & ils se verront dans l'impuissance de les aimer, quoy qu'ils sçachent qu'ils ne peuvent estre possedez que par ceux qui les aiment.

Liv. 10. de l'amour de Dieu. chap. 1.

Car, comme remarque saint François de Sales, l'un des plus grands supplices que Dieu fera souffrir aux réprouvez, sera de leurs faire connoî-

tre en partie les infinies perfections de ſon eſſence divine, en laiſſant leur volonté criminelle dans l'impuiſſance de les aimer.

Cet amour ardent pour les choſes temporelles ne ſera donc que dans les méchans, & l'amour des choſes eternelles ne ſera que dans les bons : mais la vûë du neant de tout ce qui eſt temporel, & de la realité de tout ce qui eſt eternel, ſera commune & aux bons & aux méchans. Et c'eſt une diſpoſition generale dans laquelle toutes les ames entrent en ſortant du corps.

C'eſt ainſi qu'elles jugeront du temps & de tout ce qu'il comprend en le regardant en luy-meſme : mais cette meſme vûë en produira une autre bien differente, qui leur découvrira le prix du temps par raport à l'eternité.

Bien loin que le temps leur paroiſſe par cette vûë vil & mépriſable, il leur paroiſtra au contraire la choſe du monde la plus grande & la plus importante, puiſqu'elle renferme le Paradis & l'Enfer, & tous les effets de la miſericorde & de la juſtice de Dieu.

Ils verront que tout cela leur a esté mis entre les mains par le moyen du temps ; n'y ayant que dans le temps où l'on puisse meriter par ses bonnes actions les biens que la misericorde de Dieu a promis à ses amis, ou attirer par ses crimes les supplices que sa justice prepare à ses ennemis.

A quel prix croit-on qu'une ame penetrée de cette lumiere, & mesurant le temps sur cette double eternité de biens & de maux, en mettra la moindre partie ? Et de combien de millions d'années de la plus rigoureuse penitence en voudroit-elle racheter quelques heures & quelques momens.

Qui peut donc concevoir l'état où tombe une ame mal-heureuse, lors qu'ayant cette idée de la grandeur & de l'importance du temps, elle voit tout ensemble & le bon usage qu'elle en pouvoit faire, & le mauvais qu'elle en a fait, & qu'elle connoist par une vive impression de la lumiere de Dieu, que son temps est fini, qu'elle n'en a plus à esperer ; que la porte de sa misericorde luy est fermée pour jamais ; qu'il faut estre jugé sur son

état preſent ſans eſperance de changement. Helas ſi les Juſtes meſmes qui n'auront pas fait tout l'uſage qu'ils devoient du temps que Dieu leur avoit donné, & qui auront contracté des taches qui retarderont leur bonheur, ſentiront une douleur infiniment plus grande que toutes celles qu'on peut éprouver en cette vie, quoy-qu'elle ſoit ſoulagée par l'aſſurance que Dieu leur donnera qu'ils ſeront purifiez de ces taches ; que peut-on dire de celle des méchans qui verront qu'il n'y aura plus de remede aux maux effroyables qu'ils ſe ſeront attirez par le mauvais uſage du temps ? Quel repentir pour eux ? Quel déchirement de cœur ? Quel abîme de deſeſpoir ?

CHAPITRE X.

Reflexions que l'on doit faire durant ſa vie, ſur les vuës que l'on aura alors du temps & de l'eternité.

CE ne ſont point là de vaines ſpeculations. Nous paſſerons tous par quelqu'un de ces eſtats. Nous au-

rons tous ces penſées de la grandeur infinie du temps par rapport à l'eternité, du neant du temps par rapport aux biens & aux maux du monde. Nous entendrons tous cet arreſt qui ſera prononcé à chacun de nous à l'heure de noſtre mort ; *Il n'y a plus de temps pour vous:* & la mort meſme n'eſt que l'execution de cet arreſt. Car mourir, c'eſt achever le temps qui nous a eſté donné, & que l'on ne nous redonnera jamais. N'attendons donc pas à connoiſtre le prix du temps, qu'il nous ſoit inutile de le connoiſtre. Ne mépriſons pas ce temps, pendant que nous l'avons pour le regretter eternellement, lorſque nous ne l'aurons plus. Prevenons les penſées & les ſentimens que nous aurons neceſſairement alors. Ces penſées ne ſont pas moins vrayes à preſent, qu'elles le ſeront quelque jour, & nous ne les aurons un jour que parce qu'elles ont toûjours eſté vrayes.

Quelles ſeront nos penſées quand nous n'aurons plus qu'une ou deux heures à vivre, & qu'il nous viendra dans l'eſprit, dans deux heures il n'y aura plus de temps pour moy, la por-

te de la misericorde de Dieu me sera fermée. Helas pourquoy ces pensées ne font-elles pas dés à present la même impression sur nous ? Car n'est-il pas roûjours vray que peut-estre dans une heure nostre temps sera fini, peut-estre dans un an, dans deux ans, & assurément dans un certain nombre d'années ? Faut-il que ce peut-estre, & ce petit espace de temps fasse une si grande difference dans nostre disposition ? Les disproportions ne sont qu'entre les grandeurs finies. Mais la difference du fini à l'infini est toûjours la mesme. C'est quelque chose d'infini que de n'avoir plus de temps. Il faut donc toûjours regarder ce moment avec la mesme frayeur, soit qu'on en soit éloigné d'une heure, d'un jour, d'une année, ou de plusieurs années.

Mais ne nous contentons pas d'une frayeur sterile & qui n'ait point de suites. Pensons à ce que nous voudrions alors avoir fait, au plan de vie que nous ferions si nous avions à revivre, aux exercices de pieté que nous nous prescririons, s'il estoit en nostre choix de disposer encore une fois de nostre temps, aux jugemens que nous

porterons alors de noſtre vie paſſée ; & diſpoſons au moins ce qui nous en reſte ſelon les vuës que nous aurons en ce temps-là.

Apprenons de la fin du temps à juger du prix du temps ; & apprenons du prix du temps à juger de la vie du monde & de la noſtre. Car à quoy l'employe-t-on , & à quoy l'avons-nous nous-meſmes employé juſqu'icy ? Que fait-on de ce temps ſi precieux ? Les uns le paſſent en des deſordres groſſiers ; les autres en vains amuſemens ; les autres en des deſſeins chimeriques & en des travaux inutiles ; les autres ne ſçavent qu'en faire , & ne cherchent qu'à le perdre. On le donne au premier venu. On ſe le laiſſe ravir ſans s'en plaindre. C'eſt la ſeule choſe dont on eſt liberal. On eſtime ſages ceux qui le prodiguent tout entier , en hazardant leur vie pour un vain établiſſement , & genereux ceux qui le perdent pour un vain honneur. La vie des hommes eſt à tout prix , & on la donne ſouvent pour rien , c'eſt à dire , qu'on donne tout pour un neant.

La conduite des hommes du monde

eſt toute établie ſur ce commerce inſenſé. Le diable couvert de toutes les creatures viſibles, leur offre je ne ſçay quels plaiſirs, je ne ſçay quels phantômes d'honneurs & de dignitez; & pour ce je ne ſçay quoy, ils luy donnent leur temps, c'eſt à dire leur eternité, & leur tout. Si nous l'avons fait par le paſſé, ceſſons au moins de le faire à l'avenir, & tenons-nous heureux d'avoir découvert cette illuſion, lorſqu'il eſt encore temps d'y remedier. Mais comme elle conſiſte à nous faire oublier le prix de noſtre vie, remedions à cet oubli en penſant ſouvent à la mort, c'eſt à dire à la fin de ce temps qui en fait connoiſtre la valeur.

Si l'on s'accoûtumoit à la regarder par cette vuë, elle feroit toute une autre impreſſion ſur noſtre eſprit. Car d'où vient cette indifference, & cette froideur avec laquelle on parle & on entend parler de la mort des hommes, ſinon de ce que l'on ne conçoit preſque rien par le terme de mort? Si l'on dit par exemple qu'il eſt mort dix milles hommes dans une bataille, on n'a preſque point d'autre idée dans l'eſprit, ſinon que l'on ne verra plus tous

ces gens-là, & qu'ils ſont devenus incapables de nous nuire ou de nous ſervir. Mais on en ſeroit ſans doute autrement touché, ſi on concevoit qu'on leur a oſté ce temps favorable où la miſericorde de Dieu leur eſtoit ouverte, & qu'à l'égard de la pluſpart d'entre eux, le meſme coup qui leur a donné la mort, leur a fermé la porte de cette miſericorde. Si l'on eſtoit dis-je plein de ces penſées, on auroit une autre idée des guerres que l'on n'en a, & l'on trouveroit de grands ſujets de gemiſſemens & de douleur, dans les plus neceſſaires, les plus juſtes, & les plus heureuſes.

C'eſt auſſi par cette maniere de regarder la mort que nous devons tâcher de nous détromper de la grandeur imaginaire que l'on donne aux biens temporels, & de rehauſſer l'idée que nous avons des biens eternels. Et afin d'eſtre moins touchez des uns, & d'être plus touchez des autres, il faut appliquer ſouvent aux uns & aux autres la regle de l'eternité qui en fait comprendre la difference.

Il faut prendre plaiſir à contempler ce torrent rapide qui emporte dans le

neant

neant toutes les choſes ſujettes au temps : *Momentis tranſvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit.* In Pſ. 38. Ou nous paſſons par elles, ſi elles ont un peu plus de ſolidité que nous ; ou elles paſſent par nous, ſi nous ſommes plus durables qu'elles. *Neceſſe eſt tranſeat, aut ipſe per res ſuas ; aut res ipſius per illum.* In Pſ. 122. Mais enfin tout eſt emporté, & rien de temporel ne ſubſiſte.

Diſons donc pendant que nous le pouvons faire utilement, toutes choſes paſſent, afin de ne dire pas un jour inutilement, toutes choſes ſont paſſées. *Modò fructuosè dicamus tranſeunt, ne tunc dicamus infructuosè tranſierunt.* Aug. in Pſ. 32. Diſons-le à tout ce qui nous plaiſt, & nous flatte dans le monde, afin de le mépriſer. Diſons-le à tout ce qui y paroiſt de dur & de terrible, afin de ne le pas craindre.

Que tout ce qui diſparoiſt à nos yeux, que tous les renverſemens dont nous ſommes témoins ; que tous les âges par où nous paſſons, que toutes les parties de noſtre vie qui s'écoulent continuellement, renouvellent en nous ſans ceſſe la penſée que tout finit, qu'il

n'y a de vrais biens & de vrais maux qu'en l'éternité, & que nous en sommes si proche que nous ne devons conter pour rien le petit intervalle qui nous en separe.

CHAPITRE XI.

III. Maniere de considerer la mort, qui est de la regarder comme un état où l'on commence de voir & de sentir Dieu.

QUoy-que ce que nous partageons icy en diverses vûës, soit réuni en une seule dans une ame qui quitte son corps, & que la mesme impression de lumiere qui luy fait voir que le monde est perdu pour elle, que son temps est fini, qu'elle entre dans l'éternité, luy découvre encore une infinité d'autres objets, qui la rempliſſent d'étonnement & qui produisent en elle divers sentimens selon la disposition où elle se trouve; il est pourtant bon de distinguer en diverses vûës ce grand objet qu'elle comprend tout à la fois, parce qu'il est si vaste & si étendu, qu'il

ne peut estre connu dans ce monde qu'estant ainsi partagé.

La plus grande & la plus considerable partie de ce spectacle, est sans doute qu'au moment que l'ame est separée du corps, elle commence à connoistre Dieu d'une maniere toute autre qu'elle ne le connoissoit en cette vie.

Car c'est une chose étrange combien la connoissance que nous en avons presentement est foible & obscure. Dieu fait tout dans le monde. Il est par tout. Les creatures n'ont d'estre, de vie, ny de mouvement, que par luy. Il les conduit & les gouverne selon ses desseins. Elles ne sçauroient s'écarter tant soit peu de l'ordre de sa providence. Cependant on ne voit rien de tout cela. Dieu se cache toûjours dans ce monde sous le voile de quelques creatures qu'il presente à nos sens, & ne nous donne aucun signe évident de sa presence. Ainsi estant tout occupez des creatures, nous n'avons jamais que de foibles idées de la puissance invisible qui les remuë.

Mais il n'en sera pas de mesme dans l'autre vie. Dés le moment que l'ame sera délivrée de la prison de son

corps, elle commencera à sentir la dépendance intime & essentielle qu'elle a de Dieu, & pour estre, & pour agir, & pour estre heureuse ou malheureuse. Elle connoistra la puissance de Dieu & sa propre foiblesse. Elle verra qu'elle ne se peut soustraire à son pouvoir, & qu'il faut qu'elle demeure eternellement dans l'état où sa justice la reduira.

Ce sera alors que s'accomplira à l'égard de chacun de nous, cette parole d'Isaye. *Il n'y aura que le Seigneur de grand & d'élevé en ce jour:* EXALTABITUR *Dominus solus in die illa.* Il est rabaissé presentement à nos yeux, parce que nous le connoissons peu; mais il sera élevé au jour de la mort, parce que nous y reconnoistrons l'infinité de sa puissance, & que nous sentirons nostre bassesse & nostre neant. *Isaiæ. 2, 11.*

Ce jour auquel Dieu sera élevé, selon le Prophete, commence bien à nostre mort. Mais il dure toute l'éternité, car depuis le moment de la mort jusqu'à l'éternité, tous les hommes auront une vûë continuelle de la grandeur infinie de Dieu & du neant de toutes les creatures. Ils ne pourront

plus oublier Dieu ni se méconnoistre; & cette double ignorance dans laquelle le monde present est enseveli, sera absolument bannie de l'autre.

Il est vray que ce sentiment sera bien different dans les élûs & dans les reprouvez. Car il sera la joye eternelle des uns, & le desespoir eternel des autres. Les élus mettront leur bonheur à voir la grandeur & la puissance de Dieu, parce qu'ils verront en mesme-temps son essence, sa misericorde & son amour qui les combleront de joye. Mais les réprouvez ne voyant de Dieu que l'inflexibilité de sa justice, & de sa haine pour eux, & le pouvoir infini qu'il a de les punir, trouveront une grande partie de leur supplice dans cette vûë.

Non seulement ils verront cette justice inéxorable & toute puissante, armée pour les punir, mais ils la verront eternellement sans la pouvoir perdre de vûë. Ils verront Dieu, dit saint Gregoire de Nazianze, comme feu, parce qu'ils ne l'ont pas voulu voir comme lumiere. Ils se verront entre ses mains, comme entre celles d'un ennemi impitoyable qui les tiendra abbatus *Gregor. Naz. Or. 21.*

sous ses pieds, sans esperance de pouvoir s'en délivrer. Ainsi leur rage & leur desespoir se tournera contre Dieu, comme auteur de leur misere. Ils considereront peu toutes les creatures, & ne seront presque occupez que de Dieu en cette malheureuse & détestable maniere.

Voilà quel sera l'état des hommes, & élus, & réprouvez dans toute l'eternité. Et cet état nous apprend ce que nous devrions faire dans le temps. Car puisque nous ne sçaurions estre heureux que par la vûë & l'amour de Dieu : puisque c'est la fin à laquelle nous devons tendre, & que ce sera nostre unique employ & nostre unique occupation dans toute l'eternité; que devons-nous faire dans cette vie, qui n'est qu'une preparation à l'eternelle, que de nous exercer à connoître & à aimer Dieu ? *Exercez-vous à posseder Dieu*, dit saint Augustin. *Aug. in Ps. 83.* *Desirez long-temps ce que vous devez avoir toûjours* : Ad *capiendum Deum exercere. Quod semper habiturus es, diu desidera.*

Nous ne joüirons de luy dans l'éternité qu'à proportion que nous nous

ſerons exercez à en joüir dans le temps, c'eſt à dire à le connoiſtre & à l'aimer. Nous ne le poſſederons qu'à proportion que nous l'aurons deſiré. Car il ne faut pas s'imaginer qu'aprés l'avoir toûjours éloigné de nos penſées & de noſtre cœur en cette vie, il ſe découvre à nous dans l'autre de cette maniere qui fera le bonheur des Saints. Per- «
ſonne, dit encore ſaint Auguſtin, n'eſt « Pſ. 148.
en état d'entrer dans cette vie bien- «
heureuſe, s'il ne s'y eſt exercé pen- «
dant celle-cy. *Nemo poteſt idoneus* «
fieri futuræ vitæ, qui ſe ad illam mo- «
dò non exercuerit. «

Cependant que font les hommes dans ce monde, & à quoy s'occupent-ils ? Quelle place Dieu tient-il dans leurs penſées, dans leurs deſſeins, dans leurs entretiens, dans leur conduite ? La pluſpart ne paſſent-ils pas leur vie dans l'oubli de Dieu, & ne mettent-ils pas meſme leur bonheur dans cet oubli ? La vûë de Dieu n'eſt preſque le principe d'aucunes de leurs actions, & n'entre en rien dans la conduite de leur vie.

Ce n'eſt point ainſi qu'ils agiſſent dans les affaires qui regardent le temps

preſent. S'ils prévoient qu'ils ſeront obligez de paſſer une partie de leur vie avec quelqu'un, & que leur fortune ou leur repos dépendent de luy, ils tâchent de le gagner, de le ménager, de s'inſinuer dans ſon eſprit, & de s'accommoder à ſes humeurs. Ils craignent de le bleſſer & de l'aigrir. Et cependant quoy-qu'ils ſçachent qu'ils ſeront eternellement entre les mains de Dieu, ils ne veulent pas ſeulement penſer à luy, ny prendre aucun ſoin d'acquerir ſon amitié.

Ayons horreur de cette inconcevable folie, & pour nous en éloigner dans nos actions; tâchons d'imprimer vivement ces veritez dans noſtre eſprit; que nous ne pouvons avoir avec les creatures que des liaiſons paſſageres qui ſe rompent toutes par la mort, & qu'aprés la mort nous en ſerons eternellement ſeparez & indépendans, mais que rien ne nous peut ſeparer de Dieu; Que la mort ne fera que nous faire ſentir davantage la dépendance que nous en avons; Que l'homme eſt tellement fait pour luy, & ſe rapporte tellement à luy, qu'il faut que Dieu faſſe ou ſon bonheur par ſon amour, ou ſon mal-

heur par sa haine ; Qu'en l'une & en l'autre maniere Dieu luy sera eternellement present, & qu'ainsi le seul moyen de ne le voir pas eternellement comme ennemi, est de faire son principal soin de se le rendre favorable & ami pendant cette vie.

CHAPITRE XII.

IV. Maniere de considerer la mort comme l'entrée dans la societé des esprits.

TOut ce que découvre l'ame au moment de la mort, est peu de chose en comparaison de Dieu qui se manifeste à elle en la maniere que nous avons representée. Mais comme l'ame n'est pas toûjours touchée dans cette vie à proportion de la grandeur des objets, mais par rapport à l'impression qu'ils font sur l'imagination, il n'est pas inutile de considerer encore les autres parties de ce grand spectacle qui se presente à l'ame au sortir du corps.

Ce qui en fait apparemment la plus considerable partie aprés celle que nous

avons marquée, est cette grande troupe d'Esprits, avec lesquels elle se trouve tout d'un coup mélée ; ces demons horribles qu'elle commence à voir à découvert ; ce nombre prodigieux d'ames réprouvées, & ces Esprits bienheureux dont Dieu luy donne quelque connoissance en quelque état qu'elle soit ; puisque le Livre de la Sagesse fait voir que les reprouvez connoissent quelque chose du bonheur & de la gloire des Saints, ce qui leur fait dire avec rage & desespoir : *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum & in similitudinem improperij.* L'ame découvre donc en un moment ce nombre effroyable de creatures, & elle y apperçoit un renversement total du monde qu'elle a quitté. Elle voit que la plus-part de ceux qui ont paru dans celuy-là avec le plus d'éclat & de pompe, sont reduits dans celuy-cy au dernier rabaissement, & à la derniere misere ; Que ces Princes & ces Roys, qui ont fait trembler la terre, ny sont plus distinguez des autres hommes qu'en ce qu'ils sont souvent les plus miserables de tous : Qu'il n'est plus question en cette societé de morts, de ri-

Sap. 5. 3.

cheſſes, de nobleſſe, de qualitez de corps ni d'eſprit, ni de tous ces autres vains avantages par leſquels les hommes tachent de ſe relever icy les uns au deſſus des autres, mais que tout y eſt reglé ſelon les loix d'une juſtice ſouveraine & invariable qui place chacun dans le rang de miſere ou de bonheur où il doit eſtre, ſans qu'il ſoit poſſible à aucun de ſortir de la place & du rang qui luy eſt aſſigné.

Mais la principale difference qu'elle remarque entre ces deux mondes, eſt que celuy des vivans eſt compoſé de diverſes ſocietez & comme de diverſes ligues, par leſquelles les hommes s'uniſſent enſemble, ou pour ſe ſecourir dans leurs beſoins; ou pour reſiſter à leurs ennemis, ou pour entreprendre ſur les autres. Mais dans le monde des eſprits il n'y a plus de ſocietez ni de ligues; parce qu'ils n'ont point de beſoin, ni de dépendance les uns des autres. Tout y a un rapport immediat à Dieu. C'eſt luy qui y regle tout, & chaque eſprit voit clairement qu'il eſt lié par ſon ordre, & qu'il n'eſt au pouvoir d'aucune creature de l'en ſouſtraire.

Ainſi dans quelques nombre que ſoient les Eſprits, ils ſont dans une entiere ſeparation les uns des autres. Les Bien-heureux s'entr'aiment à la verité d'un amour parfait; & le bonheur de chacun contribuë à celuy des autres par la joye qu'ils en reſſentent; ce qui forme la plus ſainte & la plus heureuſe de toutes les ſocietez; Mais ce n'eſt point une ſocieté de dépendance ny de ſecours mutuels. Ils puiſent tous toute leur felicité dans la meſme ſource. Ils y trouvent tous tout ce qu'ils deſirent. Et ainſi leur ſocieté n'intetrompt, ny ne trouble point leur ſolitude.

Les méchans ſont au contraire dans une ſolitude qui n'a rien que d'affreux & d'épouvantable. Ils ſe haïſſent tous les uns les autres. Ils n'eſperent ny ſecours ny ſuport, ny conſolation d'aucune creature. Ils ne voyent en aucune, ny pouvoir, ny deſir de leur faire aucun bien. Ainſi la vûë de cette foule d'Eſprits n'eſt pour eux qu'un ſurcroiſt de déſolation, & elle ne fait qu'augmenter leur deſeſpoir, en leur donnant une plus vive idée de leur impuiſſance & de leur abandonnement.

On ne peut douter que la vûë de ce ſpectacle ſi different des idées que l'ame retient de ce qu'elle a vû dans le monde dont elle vient de ſortir ne luy cauſe une terrible ſurpriſe, qu'elle ne conçoive un extréme mépris pour tout ce qu'elle y a le plus eſtimé, qu'elle ne ſoit percée de douleur d'avoir mis ſon affection en tant de choſes vaines, & d'avoir fait ſi peu d'eſtat de ce qui eſtoit vrayment durable & vrayment ſolide.

Mais autant que cette vûë, cette ſurpriſe & ces regrets ſont inutiles aux ames des morts, parce que leur ſort eſt tout d'un coup fixé par l'arreſt de Dieu qui leur aſſigne leur place; autant nous ſeroit-il utile d'avoir ces ſentimens dans cette vie, de nous occuper de ce ſpectacle, de nous méler en eſprit avec cette foule de morts, d'y conſiderer ces places eternelles, & ces diſtinctions ſtables, & immobiles, cette ſolitude ou heureuſe ou miſerable, afin de concevoir un profond mépris pour toutes les grandeurs, tous les établiſſemens, & toutes les diſtinctions humaimaines, & de ne faire plus d'état que de ces differences ſecrettes que Dieu

met dés ce monde icy entre les ames par les dons de sa grace ; & qui auront de si grands effets en l'autre.

CHAPITRE XIII.

V. Maniere de considerer la mort: qui est de concevoir qu'au moment de la mort chaque ame découvre les demons & leur rage envers elle, & envers tous les hommes.

QUoy que les demons fassent partie des esprits, dont nous avons parlé dans le Chapitre precedent, il est bon neanmoins de faire quelques reflexions particulieres sur les sentimens que l'ame conçoit en les apercevant clairement au moment qu'elle quitte le corps. Nous sçavons en general par la foy qu'ils rodent autour de nous comme des lions rugissans, qui ne cherchent qu'a nous devorer, & qu'ils employent toutes sortes d'artifices pour nous perdre ; mais nous ne sçavons point quels sont ces artifices. Nous n'avons qu'une idée confuse de leur malice & de leur rage contre

les hommes, & souvent mesme nous discernons peu leur voix de celle de Dieu.

Tous ces nuages seront dissipez par la mort. Nous verrons dans ce moment une multitude innombrable de ces malheureux esprits répandus sur la terre, possedant & remuant la pluspart des hommes, & tâchant de surprendre ceux qu'ils ne possedent pas encore. Nous verrons de quelle sorte ils les trompent, en leur presentant des objets qui attirent ou irritent leurs passions, en leur procurant des succez qui les entretiennent dans l'illusion, en les tenant toûjours hors d'eux-mesmes, & en éloignant d'eux tout ce qui leur pourroit faire connoistre le miserable état où ils sont. Nous verrons qu'ils les lient, qu'ils les enchaînent, qu'ils les empriſonnent, qu'ils leur font milles playes mortelles, & qu'ils préparent en eux la matiere de leur damnation & de leur enfer.

Quand on feroit difficulté de donner aux ames separées du corps une connoissance si étenduë, on ne sçauroit au moins nier que chacune ne connoisse dans le moment qu'elle est sepa-

rée du corps tous les pieges que le demon luy a dressez, toutes les chûtes où il l'a poussée, toutes les illusions dont il la amusée.

Que si Dieu nonobstant toutes ces surprises luy a fait la grace de surmonter le demon dans les choses essentielles; si elle a évité ses plus dangereux pieges, elle entre dans ces transports de joye que le Prophete décrit, lorsqu'il fait dire à l'ame dans la vûë de ce nombre effroyable de pieges qu'elle a
Ps. 126. v. 6. » évitez: Beni soit le Seigneur qui ne
» nous a pas livrez en proye pour estre
» déchirez de leurs dents. Nostre ame
» s'est sauvée comme un oiseau se sauve
» du filet des oiseleurs.

Mais qui peut concevoir l'état d'une ame qui vient à reconnoistre que le demon a reussi à son égard dans ses malheureux desseins; qu'elle luy a même servi d'instrument contre elle-même; qu'elle a secondé ses desirs, qu'elle s'est livrée à son bourreau, qu'elle n'a travaillé qu'à établir son Empire sur elle-mesme? Qui peut comprendre quel est son desespoir, lorsqu'il vient luy-mesme avec toute sa rage prendre possession de sa conqueste,

lorſqu'il luy inſulte & luy met devant les yeux de quelle maniere il la ſeduite pour la rendre compagne de ſon malheur ?

Ce ſont ces moqueries & ces inſultes que le Prophete craignoit lorſqu'il diſoit à Dieu : *Que mes ennemis ne ſe moquent point de moy ; qu'ils ne diſent point dans leur cœur : Nos ſouhaits ſont accomplis ; qu'ils ne diſent point : nous l'avons devoré ;* *Pſ. 34. v 24.*

C'eſt par la crainte de ces objets ſi terribles que ſaint Bernard s'excitoit luy-meſme : Quelle ſera, diſoit-il, ta frayeur, ô mon ame, lorſqu'eſtant ſeparée par la mort de tous les objets, dont la vûë t'eſt ſi agreable, & la familiarité ſi douce, tu entreras ſeule dans une region inconnuë, & que ces monſtres horribles te viendront à la rencontre ? Qui te ſervira d'appuy dans une ſi extrême neceſſité ? Qui te deffendra de ces beſtes furieuſes preſtes à te devorer ? Qui te conſolera ? Qui te conduira. *De diverſ Ser. 26. n. 6.*

Tous ces ſentimens viennent de ce regard de la mort dont nous parlons, qui nous fait prévoir l'état effroyable d'une ame malheureuſe qui vient au

moment de la mort à découvrir ces horribles creatures, & qui leur eſt livrée par la juſtice de Dieu comme une proye ſur laquelle ils aſſouviront eternellement leur rage.

Le ſaint Eſprit qui a ſi ſouvent inſpiré cette vûë aux Saints, nous fait voir que nous la devons avoir continuellement dans l'eſprit.

En effet, qu'y a-t-il de plus capable de reveiller en nous cette vigilance, qui nous eſt ſi recommandée par JESUS-CHRIST & par ſes Apoſtres, que la crainte de tomber ſous la puiſſance de ce cruel ennemi? Qu'y a-t-il de plus propre à nous empêcher de ſuivre nos paſſions, que de penſer qu'en les ſuivant, nous ſuivons les deſirs du diable, nous travaillons à établir ſon empire, nous le rendons maiſtre de nous-meſmes, nous luy ſervons d'inſtrument & de miniſtres contre nous?

Car il ne s'y faut pas tromper. Il faut que Dieu, ou le diable regne en nous. Il n'y a point de milieu. Quiconque ne travaille point à établir en ſoy le regne de Dieu, travaille à y établir le regne du diable. Dieu y regne quand ſon Eſprit y regne, quand c'eſt

par son Esprit que nous agissons, quand nous avons Dieu en vûë, c'est à dire la justice, la verité & la charité. Le diable y regne quand nous nous laissons conduire à nos passions, quand nous ne recherchons que nostre gloire & nostre propre satisfaction, en un mot quand ce n'est que la cupidité qui agit en nous.

Ainsi comme les hommes ne font presque autre chose dans toute leur vie que de suivre leurs passions, il s'ensuit qu'ils ne font autre chose que de travailler pour le diable, & de seconder ses desseins. Horrible employ, détestable ministere, mais qui comprend neanmoins presque tout ce qui se fait dans le monde par ceux qui s'imaginent y estre les plus grands & les plus heureux?

Le meilleur moyen d'en concevoir de l'horreur, est d'en considerer la fin & d'avoir devant les yeux la rage de ces monstres, lorsqu'ils se montreront à découvert à une ame aprés l'avoir malheureusement trompée. Il faut souvent se les representer en cet état durant sa vie, pour s'animer à leur resister & à ne pas suivre leurs desirs & leurs desseins: Et comme il n'y a point de

tentation où l'on ne puisse se servir de ce moyen, on peut dire que cette maniere de regarder la mort, est un remede general contre toutes les tentations.

CHAPITRE XIV.

VII. Maniere de considerer la mort, comme un jour qui dissipe nos tenebres, & nous fait voir les choses telles qu'elles sont.

ON dit assez souvent de la mort qu'elle levera un grand rideau, & nous fera voir une infinité de choses que nous ignorons, & c'est ce qu'on a pû voir déja par toutes les diverses manieres de la regarder que nous avons proposées. Mais ce que je pretends expliquer icy, est de quelle sorte on se peut servir de la meditation de la mort pour corriger la fausseté des jugemens que l'on forme sur toutes les choses du monde, & principalement sur soymesme, sur ses actions, & sur sa propre conduite.

Nous naissons dans le monde envi-

tonnez de tenebres si épaisses, que nous ne connoissons ny les vrais biens, ny les vrais maux, ny les regles par lesquelles on en doit juger. Nos desirs, nos craintes, & nos autres passions, qui naissent du fond de nostre corruption nous font concevoir une infinité de fausses idées de ce qui leur sert d'objet; & comme nous jugeons sur ces idées, la pluspart de nos jugemens sont faux. Et ainsi nostre memoire devient un magazin de toutes sortes de faussetez.

Ce qu'il y a de pis, est que ces faux jugemens n'infectent pas seulement l'esprit, ils corrompent le cœur, ils fortifient les passions dont ils naissent, & ils produisent tous les pechez dont les hommes se rendent coupables. Car il n'y a point de peché sans quelque fausse pensée, puisque, comme dit saint Augustin, on ne sçauroit pecher quand on n'en a que de bonnes. *Non potest fieri ut habeat mala facta, qui habet cogitationes bonas.* *In Ps. 145.*

Comme nostre plus grand interest est donc d'éviter le peché, qui est la cause de tous nos maux, nous devons travailler avec tout le soin qui nous est possible, à détruire les faux jugemens

qui en ſont la ſource, & à remplir nôtre eſprit de ces penſées veritables d'où naiſſent les bonnes actions.

Il eſt vray que c'eſt de la lumiere de la foy qu'il les faut attendre, puiſque, comme dit ſaint Paul, nous ne ſommes pas capables de nous-meſmes d'avoir une ſeule bonne penſée. Mais cette dépendance n'exclut pas l'application à certains objets qui nous aident à trouver la verité, ni la pratique de certains moyens qui éloignent de nous ce qui empeſche de la diſcerner.

6. Degré. C'eſt le fondement d'un avis que ſaint Jean Climaque attribuë à un ſaint Pere, & dont les perſonnes les plus éclairées & les plus avancées dans la ſainteté recommandent extrêmement la pratique, c'eſt de regarder chaque jour comme le dernier de ſa vie, & d'entrer à l'égard de toutes les affaires auſquelles on eſt obligé de prendre part, dans la diſpoſition où l'on voudroit eſtre ſi l'on avoit à en rendre compte à Dieu dans cinq ou ſix heures.

La raiſon de cet avis eſt que rien n'eſt plus capable d'éloigner de noſtre eſprit les fauſſes idées que la cupidité produit, que la penſée de la mort, &

de ce qui la doit ſuivre. Il ſemble que les paſſions n'oſent ſe produire devant cet objet, & qu'il réveille tout ce qu'il y a en nous de raiſon, de lumiere, & de force. On voit plus nettement ce qu'il faut faire, & l'on l'execute avec plus de fermeté & avec des intentions plus pures & plus dégagées de vûës humaines.

Mais pour tirer plus d'avantage de cette pratique, il eſt bon de ne juger pas ſimplement de toutes choſes comme ſi on devoit bien-toſt mourir, mais d'entrer autant qu'il eſt poſſible dans les vûës & les ſentimens que l'on aura au moment que l'ame quittera le corps.

Il eſt certain qu'eſtant jugée de Dieu en ce moment-là, Dieu luy mettra devant les yeux toutes les actions de ſa vie; qu'elle connoiſtra ce qu'il en juge, & qu'elle formera ainſi des jugemens de tout ce qui a paſſé par ſon eſprit pendant qu'elle eſtoit dans le corps. C'eſt à dire qu'elle jugera de tous ſes jugemens & de toutes ſes penſées, & qu'elle condamnera tout ce qu'il y aura eu de faux & d'injuſte.

Ce ne ſeront pas ſeulement les ames des Elûs qui reconnoiſtront clairement

alors toutes leurs erreurs ; ce seront aussi celles des reprouvez. Car quand l'Ecriture leur fait dire qu'ils se sont égarez de la voye de la verité, & que le Soleil de justice n'a point luy pour eux[1], elle fait voir qu'ils seront convaincus de leur égarement, & de la fausseté des lumieres par lesquelles ils se sont conduits.

S'ils ne condamnent donc pas les jugemens qu'ils ont faits pendant leur vie par l'amour de la justice, il les condamneront par l'amour d'eux-mêmes. Ils seront forcez d'avoüer qu'ils estoient pleins de folie. Ils s'appelleront eux-mesmes insensez : *Nos insensati*. Or ils ne le sçauroient faire sans juger que la sagesse vouloit qu'ils fissent tout le contraire de ce qu'ils ont fait.

Non seulement les jugemens que les ames portent de leurs actions dans ce moment là sont veritables, mais ils sont de plus eternels, & ce qu'elles en jugent alors, elles le jugeront à jamais, parce qu'il n'y aura plus en elles de varieté de pensées.

Or comme tout ce qui sera vray dans toute l'eternité, l'est aussi dés le temps de nostre vie, tout nostre soin devroit

estre

estre de ne nous conduire jamais par ces jugemens passagers, qui ne paroissent vrais que quand les passions sont émeuës : mais de juger & d'agir selon ces vûës stables, invariables & eternelles, que nous aurons aprés la mort.

Ainsi quelque objet qui se presente à nos sens, ou qui frappe nostre imagination & nostre esprit, au lieu de consulter nos passions & nos petits interests, il faut pour en juger sainement, considerer serieusement ce que nous en jugerons aprés la mort ; ce que nous voudrions avoir fait lorsqu'il s'agira d'estre jugez de JESUS-CHRIST ; ce que nous croyons pouvoir estre approuvé de ce juste Juge : enfin ce que nous approuverons nous-mesmes dans toute l'eternité. Que de cas de conscience se decideroient sans peine à la faveur de cette lumiere ! Que de fausses subtilitez s'évanoüiroient ! Que d'illusions disparoistroient.

Heureux ceux qui se rendent ainsi disciples de la mort, qui se servent de sa lumiere pour dissiper les tenebres de leur cœur ; & qui pensent dans le temps ce qu'ils penseront dans l'Eternité ! C'est veritablement estre mort au mon-

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

de que de vivre de la sorte, puisque ce n'est plus penser ny agir selon la lumiere de cette vie, qui est celle du monde, mais selon les lumieres de l'autre vie qui sont celles de l'Eternité.

On ne doit donc pas s'étonner aprés tous les avantages que nous avons fait voir qu'on peut tirer de la pensée de la mort, que saint Jean Climaque ait dit, 6. Degré, *que comme de tous les alimens, le pain est le plus necessaire, aussi de toutes les pratiques spirituelles la meditation de la mort est la plus utile; qu'elle fait embrasser aux Religieux qui vivent en Communauté les travaux & les exercices de la penitence, & leur fait trouver le plus grand plaisir dans les humiliations & les mépris; & que quand aux Solitaires qui sont éloignez de tout le tumulte & de tous les troubles du monde, elle produit en eux un entier abandonnement de tous les soins de la terre, une priere continuelle, & une vigilance exacte sur leurs pensées.*

On peut dire en un mot de ce saint exercice que c'est une source de lumieres pour connoistre nos devoirs, un remede universel à toutes nos passions

& à tous nos vices, un secours puissant contre les tentations, une échole de toutes les vertus, un adoucissement de tous les maux de la vie.

Et pour finir par où nous avons commencé, c'est selon le Sage, un moyen efficace pour éviter tous les pechez. Or comme celuy qui ne peche point est juste dans ce monde & sera heureux dans l'autre, il s'ensuit que la meditation de la mort est la voye de la saintété & de la beatitude.

I. TRAITTE' DES QUATRE DERNIERES FIN'S.

LIVRE SECOND.

Du Iugement: & de l'Enfer.

CHAPITRE PREMIER.

Combien il eſt utile de penſer au Iugement. Pourquoy l'Egliſe propoſe ordinairement à ſes enfans le Iugement univerſel pluſtoſt que le particulier.

In Pſ. 147. CE que ſaint Auguſtin dit à ſon peuple, dans un des Sermons ſur les Pſeaumes; *qu'il devroit ſans ceſſe leur parler du jugement*; fait voir que nous devrions y penſer toûjours, puiſque

les Pasteurs ne nous en doivent parler, qu'afin que nous y pensions.

On y est d'autant plus obligé qu'il n'y aura plus de moyen de le faire aprés cette vie. *Car*, comme dit ce saint Docteur, *le dernier jour du monde nous trouvera dans l'état où le dernier jour de nostre vie nous aura trouvez. Et tels que nous serons en mourans, tels nous serons quand nous serons jugez en ce jour terrible.* Ainsi il est vray, comme il dit encore, que le jour de la mort tient lieu pour chacun du jour du jugement universel, parce que la mort fixe l'état dans lequel on y sera jugé. *Epist. 70.*

Il s'ensuit de-là, que comme tout chrestien est obligé d'estre sur ses gardes, pour n'estre pas surpris par le jour du jugement, selon que JESUS-CHRIST nous le commande dans son Evangile, il ne doit pas veiller avec moins de soin pour n'estre pas surpris par celuy de sa mort. C'est ce que l'on peut conclure aussi de la creance où est l'Eglise que la damnation des méchans, & la recompense des bons ne sont pas differées jusques au jour du jugement, comme l'ont cru quelques anciens; mais que les ames qui n'ont

plus rien à expier, entrent dés l'instant qui suit la mort en possession de la gloire, & celles dont les pechez meritent l'enfer, commencent d'en souffrir les tourmens en sortant du corps. Car il s'ensuit de là clairement, que comme Dieu ne punira point les unes, & ne couronnera point les autres, sans qu'elles ayent esté jugées, & jugées par JESUS-CHRIST à qui tout jugement a esté donné, il faut croire que JESUS-CHRIST jugera en particulier chaque ame au moment qu'elle se separera de son corps.

Puisque nous n'avons donc que l'espace si court & si incertain de cette vie pour nous préparer à nostre état eternel, qui sera decidé par l'arrest que JESUS-CHRIST en prononcera au jour de nostre mort, & que cet arrest sera le mesme que celuy qu'il prononcera au dernier jour, n'est-ce pas la plus grande de toutes les imprudences & de toutes les folies que de se remplir l'esprit de toute autre chose, & de ne penser presque point à celle-là?

Il ne faut qu'un peu de raison pour consentir à cette verité; mais il faut autre chose que de la raison pour la

pratiquer. On eſt ſouvent convaincu qu'il faut craindre, ſans craindre effectivement, & qu'il ne faut penſer qu'à une choſe, ſans y penſer en effet. Noſtre cœur ne ſuit pas noſtre raiſon, & il demeure ſouvent froid & ſans mouvement, lorſque l'eſprit eſt le plus perſuadé qu'il devroit eſtre vivement touché.

Il n'y a ſans doute que la grace qui puiſſe remedier à cette froideur, & amollir cette dureté. Mais comme Dieu veut qu'on ait recours en meſme-temps aux moyens exterieurs qui y peuvent contribuer eſtant aidez de ſa grace, il eſt utile d'approcher autant que l'on peut ces objets de noſtre imagination, & de la forcer à s'y appliquer ſouvent, bien loin de les en bannir & de les en éloigner quand ils s'y preſentent comme font la pluſpart des gens.

C'eſt la raiſon que l'Egliſe a de nous faire ſouvenir du Jugement dernier en divers Evangiles. Elle commence par là la préparation à la venuë de JESUS-CHRIST, où elle pretend faire entrer les Chreſtiens dans le temps de l'Avent. C'eſt un des premiers objets qu'elle preſente à ſes

enfans pour les disposer à la penitence du Carême. C'est par où elle finit l'année Ecclesiastique, l'Evangile du Dimanche qui precede l'Avent estant encore du Jugement; pour nous faire voir par là que nous devons commencer & finir toutes nos œuvres & toute nostre vie dans la vûë du jugement de Dieu, & que comme nostre penitence doit estre continuelle, cet objet doit estre continuellement devant nos yeux.

Mais comme l'utilité de cette meditation consiste principalement à exciter dans nos cœurs des sentimens d'une crainte salutaire qui produit la veritable seureté, selon S. Augustin: *Terror ille securitatem parit; territi enim præcavemus, præcaventes securi erimus:* L'Eglise jugeant que les circonstances du jugement general sont plus capables de nous effrayer que celles du jugement particulier, nous le propose ordinairement; & c'est en suivant son Esprit que les Saints Peres, & sur tout les Chrestiens des premiers siecles en paroissent si occupez.

Aug in Ps. 146.

C'est ce qui fait dire à saint Gregoire de Nazianze, que la crainte du

Orat. 9. p. 174.

jugement futur ne luy permettoit pas de respirer, ὑκ ἐζ ἀναπνεῖν.

Et à saint Ephrem, qu'il ne pouvoit penser au jugement dernier sans sentir un tremblement dans tous ses membres, & une défaillance universelle. 4. Ephr. Ser. de iis quæ post crucem revelanda sunt.

Les autres Saints en ont eu les mêmes sentimens: & les premiers Chrétiens les avoient si vifs qu'ils prenoient mesme les guerres, les famines, & les autres calamitez qui arrivoient de leur temps, pour ces signes effroyables qui doivent estre les avancoureurs du Jugement universel.

Et en effet, qu'y a-t-il de plus capable de faire impression sur nostre esprit que la meditation de JESUS-CHRIST descendant du Ciel accompagné de tous ses Anges, pour prononcer à tous les hommes reünis ensemble au milieu des airs le jugement qui decidera de leur état pour toute l'eternité?

Qui ne seroit effrayé en pensant au renversement de toute la nature qui accompagnera ce jugement, dont saint Pierre dit, *que dans le bruit d'une effroyable tempeste, les Cieux passe-* 2. Petr. c. 3. v. 10.

ront, les elemens embrazez se dissoudront, la terre avec tout ce qu'elle contient, sera consumée par le feu.

Si la vûë d'un seul Ange reduisit Daniel à un tel affoiblissement, qu'il luy fit dire à cet Ange : *In visione tua dissolutæ sunt compages meæ :* Quel sera l'état d'un malheureux reprouvé en qui la crainte & l'horreur, & les autres passions ne pourront estre affoiblies par la défaillance de son corps, & dont l'ame n'aura plus de force pour soûtenir les impressions de cet effroyable spectacle, que pour les sentir plus vivement ?

Les Peres n'ont point fait consister leur spiritualité à éloigner ces objets de leur esprit, pour s'entretenir de meditations douces & consolantes. Ils ont cru qu'ils estoient du nombre de ceux qui avoient besoin d'en estre effrayez, & ils s'en sont utilement servis & pour eux-mesmes & pour les autres.

Gregor. Nazianz. 15. Je suis épouvanté, dit saint Gregoire de Nazianze, de la parole du » Prophete qui s'écrie : *Que ferons-* » *nous au jour où Dieu entrera avec* » *nous en compte & en jugement*, lors-

qu'il nous convaincra de tous nos cri- «
mes, qu'il nous presentera en face «
tous nos pechez comme de cruels ac- «
cusateurs, & qu'il opposera aux ini- «
quitez dont nous nous serons rendus «
coupables les bienfaits que nous au- «
rons receus de luy; lorsqu'il nous de- «
mandera compte de la majesté de son «
image qu'il avoit imprimée en nous, «
& que nous avons toute troublée & «
toute defigurée par nos dereglemens; «
lorsqu'il nous fera condamner par «
nous-mesmes & nous reduira à ne «
pouvoir pas mesme dire, que nous «
souffrirons injustement. Qui nous ser- «
vira d'avocat devant ce Juge? Par quels «
pretextes, par quelles fausses excuses, «
par quelles couleurs artificieuses, par «
quelles inventions subtiles pourrons- «
nous deguiser la verité devant ce sou- «
verain tribunal, & éluder la rectitude «
invariable de ce jugement? On y met- «
tra dans la balance nos actions, nos «
paroles, nos pensées. On y pezera les «
bonnes & les mauvaises, afin qu'aprés «
avoir veu celles qui l'emportent, on «
forme un arrest aprés lequel il n'y au- «
ra plus d'appel, plus de Juge supe- «
rieur à qui on puisse recourir, plus de «

» moyen de détruire ſes mauvaiſes actions
» par des actions contraires, plus d'hui-
» le à achetter des Vierges ſages ou de
» ceux qui en vendent pour rallumer les
» lampes éteintes ? Tout ſe terminera
» par ce dernier, unique & épouvanta-
» ble arreſt, plus juſte encore qu'il n'eſt
» terrible, & d'autant plus terrible qu'il
» eſt plus juſte. Ce ſera lorſque les
» Thrônes ſeront placez ; que celuy que
» l'Ecriture appelle ; l'ancien des jours
» ſera aſſis dans le premier : Que les
» livres ſeront ouverts : qu'on verra rou-
» ler un fleuve de feu ; que la lumiere ſe-
» ra d'un coſté, & de l'autre les tenebres
» preſtes à recevoir ceux qui y ſeront
» précipitez.

Il ſeroit trop long de rapporter les deſcriptions que les autres Peres, & ſur tout ſaint Ephrem, font de ce jugement, & il ſuffit de propoſer ce qu'en dit ſaint Bernard, qui comprend en peu de paroles ce que les autres en diſent. *Ber. Ser. 16. in Cant.*

» Je crains, dit-il, le viſage
» de ce Juge capable de faire trembler
» les Anges meſmes. Je crains la colere
» de ce Dieu puiſſant. Je crains les
» marques de ſa fureur. Je crains ce fra-
» cas du monde bouleverſé ; cet em-

brazement des elemens ; cette tempeſte épouvantable, cette voix de l'Archange ; cette parole dure & terrible. Je tremble en penſant aux dents de ce monſtre infernal ; au gouffre de l'enfer ; à ces lions affamez, & tous preſts à dévorer leur proye. Je ſuis ſaiſi d'horreur par l'image de ce ver qui rongera les méchans, de ce feu qui les brûlera ; de cette fumée & de cette vapeur de ſouffre ; de ces vents impetueux, & de ces tenebres exterieures. Qui mettra dans ma teſte une ſource d'eau, & qui donnera une fontaine de larmes à mes yeux, pour prevenir par mes pleurs ces pleurs eternelles, & ces horribles grincemens de dents, ces cruels liens & le poids de ces chaiſnes, qui accableront, qui ſerreront, qui bruleront les reprouvez ſans les conſumer ?

Mais quoy que ces circonſtances ſoient bien terribles, elles le ſont neanmoins beaucoup moins en effet que l'impreſſion que Dieu fera ſur les ames par la connoiſſance qu'il leur donnera de leurs pechez, de ſa juſtice, & de toutes les autres choſes ſur leſquelles l'arreſt eternel qu'il prononcera ſur

chacune d'elles sera fondé. Et comme cette impression se rencontre aussi dans le jugement particulier, par lequel Dieu fait connoistre à l'ame le lieu qui luy convient, & par quelles actions elle le merite ; c'est mediter en mesme-temps l'un & l'autre jugement, que de tâcher de comprendre autant qu'on le peut en cette vie, ce que cette lumiere de Dieu découvre à l'ame quand il la juge : c'est à quoy nous nous attacherons particulierement dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE II.

De la vûë que l'on aura dans l'un & dans l'autre jugement de la multitude de ses pechez.

TOus les Chestiens croyent que Dieu fera connoistre à l'ame tous ses pechez, soit dans le jugement particulier qu'il en fera lorsqu'elle sortira du corps, soit dans le jugement public qu'il prononcera à la fin du monde à la vûë de tous les hommes. Toutes les chaires retentissent de cette mena-

re, qu'il n'y a rien de si caché dans nos actions, dans nos pensées, dans les mouvemens de nôtre cœur qui ne soit découvert: qu'il nous mettra tout cela devant les yeux, & qu'il en fera un rigoureux examen. Cependant, presque personne n'est touché de cette verité si terrible. Il semble qu'elle ne nous regarde pas, & que ce soient d'autres que nous qui doivent passer par cet examen.

Il nous arrive à l'égard de cette verité ce qui arrive à l'égard de toutes les autres. On en est d'abord un peu effrayé, mais ensuite on s'y accoutume, & l'on prend l'habitude de les écouter sans émotion. Ce n'est pas ny que ces veritez changent, ny que nôtre esprit se fortifie par l'accoutumance. Ce qui est terrible le seroit toûjours, si nous le concevions toujours de la mesme sorte. Mais l'effet de l'accoutumance est de changer nos idées, de les rendre plus superficielles & plus confuses, & de faire que l'esprit s'y applique plus legerement. Pour remedier donc à ce mauvais effet, il est bon de concevoir quelquefois ces veritez si terribles en elles-mesmes par

quelques images qui les rende plus sensibles, & peut-estre que celle dont nous nous servirons icy, y pourra contribuer quelque chose.

Qu'on s'imagine donc une chambre vaste, mais obscure, & qu'un homme travaille toute sa vie à la remplir de viperes & de serpens: qu'il y en apporte tous les jours grande quantité, & qu'il employe mesme diverses personnes pour l'aider à en faire amas: mais que si-tost que ces serpens sont dans cette chambre, ils s'y assoupissent en s'entassant les uns sur les autres, en sorte qu'ils permettent mesme à cet homme de se coucher sur eux sans le piquer & sans luy faire aucun mal: que cet état dure assez long-temps, pour que cet homme y soit tout accoutumé, & n'apprehende rien de cet amas de serpens. Mais que lorsqu'il y pense le moins, les fenestres de cette chambre venant à s'ouvrir tout d'un coup, & à laisser entrer un grand jour, tous ces serpens se réveillent tout d'un coup, & se jettent tous sur ce miserable, qu'ils le déchirent par leurs morsures, & qu'il n'y en ait aucun qui ne luy fasse sentir son venin.

Quelque terrible que soit cette image, ce n'est qu'un foible crayon de ce que font ordinairement les hommes, & de ce qui leur arrive au jour de leur mort.

L'homme vit icy plongé dans des tenebres si épaisses, qu'à peine s'aperçoit-il des plus grossieres de ses fautes, & encore les oublie-t'il ordinairement à mesure qu'il les commet. Sa conscience est ce lieu obscur où il les entasse, & il ne fait presque rien qui n'en augmente le nombre, parce qu'il fait tout pour soy & rien pour Dieu.

Souvent mesme il se sert pour cela du ministere des autres, comme s'il avoit dessein d'en faire un plus grand amas. Car il y en a beaucoup qui outre leurs propres pechez, se chargent encore de ceux d'autruy, & qui ont sous eux une infinité de gens qui pechent pour ainsi dire sur leur compte, parce que les pechez qu'ils font leur sont imputez par la justice de Dieu.

Tous ces pechez demeurent comme assoupis pendant cette vie, parce qu'ils ne se font point sentir. On les souffre sans peine. On y prend son repos. On n'en apprehende rien. On n'a point

de soin de s'en délivrer, & on ne fait au contraire qu'en augmenter tous les jours l'amas.

La mort trouve donc la plûpart des hommes dans ce malheureux exercice. C'est elle qui fait entrer ce jour qui réveille tous ces pechez. La lumiere que Dieu donne à l'ame au moment de la mort la tire de son assoupissement, & dans ce réveil elle vient tout d'un coup à découvrir tous ces monstres qu'elle enfermoit dans son sein. Elle ne les découvre pas seulement, elle en sent les piqueures mortelles. Elle en est cruellement déchirée, n'y ayant aucun de ses pechez qui ne se fasse sentir à elle.

Qui en pourroit comprendre la multitude ? Tous ceux que les hommes ont connus en les commettant, & qu'ils ont esté ensuite bien-aises d'oublier ; tous ceux qu'ils se sont dissimulez à eux-mesmes ; toutes les vaines pensées ausquelles ils se sont arrestez ; tous les mauvais mouvemens ausquels ils ont consenti, toutes leurs mauvaises actions, toutes leurs omissions, & toutes leurs negligences dans leurs devoirs, tous les scandales qu'ils ont don-

nez, & toutes les mauvaises suites de ces scandales, tout cela se presente distinctement à leurs yeux, & se fait voir malgré qu'ils en ayent. C'est à dire, qu'ils voyent pour la pluspart, qu'ils n'ont fait toute leur vie que se remplir de poizons, que s'accabler de nouveaux poids, & que se preparer de nouveaux supplices.

Tout pecheur doit trembler dans la crainte de cet horrible spectacle, que la justice de Dieu luy découvrira à l'heure de la mort. Mais il n'y en a point qui en doivent estre plus épouventez que ceux qui sont dans les places éminentes, & qui ont à répondre à Dieu non seulement de leurs pechez, mais aussi de ceux des peuples qui leur sont commis.

Quelle foule de crimes se presente au moment de la mort à l'ame d'un Evesque mal entré dans sa Charge, & qui a continué toute sa vie à abuser de son ministere ? Et qui peut concevoir dans quel excés de desespoir il entre, lorsqu'il se voit chargé au jugement de Dieu d'autant de sacrileges qu'il a offert de sacrifices, qu'il a administré de Sacremens, & qu'il a fait de fonctions

Epiſcopales ; & qu'il reconnoiſt de plus que la juſtice de Dieu luy impute tous les ſacrileges des Preſtres qu'il a ordonnez témerairement, toutes les abſolutions precipitées qu'ils ont données, tous les ſcandales qu'ils ont cauſez, & enfin qu'elle le juge coupable d'autant d'homicides ſpirituels, non ſeulement qu'il y a d'ames à qui il a donné la mort par le ſcandale de ſa propre vie, ou par celuy de la vie des Miniſtres qu'il a choiſis, ou qu'il a ſoufferts par negligence, mais auſſi qu'il y en a que ces mauvais exemples ont pû perdre, quoy-que la grace de Dieu les ait ſoutenus : parce qu'autant qu'il a eſté en luy, il les a tuez, comme dit ſaint Auguſtin : *Non ſibi ergo blandiatur quia ille non eſt mortuus, & ille vivit, & iſte homicida eſt* : de ſorte qu'un méchant Eveſque ſera traitté de Dieu comme meurtrier preſques de toutes les ames de ſon Dioceſe.

Aug. de Paſtor. c. 4.

Mais il n'eſt pas neceſſaire d'avoir recours à ces exemples, pour eſtre effrayé de cette multitude de pechez que l'ame découvre en paroiſſant devant Dieu. Ceux qui ont mené la vie la

plus retirée, & la plus ſeparée du commerce & de la corruption du monde, n'ont que trop de ſujets de la craindre, & il leur doit ſuffire pour en concevoir le juſte effroy qu'on en doit avoir, de ſçavoir qu'ils auront à rendre compte de l'uſage qu'ils ont fait de toutes les graces qu'ils ont receuës, de toutes les veritez qu'ils ont entenduës, de tous les Sacremens auſquels ils ont participé, de tous les bons exemples qu'ils ont veus, de toutes les bonnes œuvres qu'ils ont dû faire, & enfin de l'uſage qu'ils ont fait de leur temps, de leur ame & de leur corps.

Quelque ſoin, dit ſaint Gregoire le Grand, que les plus gens de bien ayent eu d'éviter tous les pechez qu'ils ont pû reconnoiſtre, quand ils ſongent neanmoins qu'ils ont à paroiſtre devant ce Juge ſevere, ils ſont ſaiſis de frayeur, & principalement à cauſe des pechez dont ils peuvent eſtre coupables ſans le ſçavoir. Car qui peut comprendre le nombre des fautes que l'on commet par les penſées vagabondes & inconſtantes auſquelles on s'arreſte. On peut aſſez éviter les actions de peché; mais il n'y a rien de plus difficile « *Mor. in lob. l. 24. c. 7.*

„ que de garantir son cœur des pensées
„ mauvaises & illicites. Et cependant il
„ est écrit : Malheur à vous, qui vous
„ entretenez de pensées inutiles. Voila le sujet de la crainte des plus justes. Et à combien plus forte raison ceux qui menent une vie plus relâchée ont-ils sujet d'estre dans la frayeur & le tremblement.

CHAPITRE III.

Combien l'un & l'autre jugement sont terribles par l'aneantissement qui s'y fera de toutes les œuvres humaines qui flattent les hommes.

SI le jugement de Dieu est si terrible par ce qui nous y paroist, il ne l'est gueres moins par ce qui y disparoist, & qui y est détruit & aneanti. Je ne parle pas des grandeurs, des titres, des pompes, des loüanges, & de tous les autres choses dont les hommes se verront entierement dépoüillez en l'autre monde. Je parle de toutes les bonnes œuvres apparentes qui font une partie considerable de leur appuy,

de leur confiance, & de leur repos.

Car chacun voulant estre en paix avec soy-mesme, est naturellement porté à se former une espece de conscience, & à ramasser tout ce qu'il y a de meilleur dans sa vie pour avoir lieu d'en porter un jugement favorable. Mais comme on ne fait pas cet examen dans le dessein de plaire à Dieu, mais de se procurer une paix humaine, on n'y apporte pas une grande exactitude. On juge d'ordinaire de soy par l'exterieur, & par le corps de ses actions; par l'estime & par l'approbation des autres hommes; par l'exemple de quelques gens de bien qui ont fait les mesmes choses que nous; par l'exemption de certaines vûës mauvaises, que l'on n'a pas remarquées en soy; par les crimes que l'on a en horreur, & que l'on n'a point commis; par la comparaison que l'on fait de soy-mesme avec d'autres que l'on croit plus méchans que soy, & qui font ce qu'on ne voudroit pas faire; & sur tout cela on se bâtit un certain édifice de sa vie, dont on se contente & que l'on s'imagine pouvoir subsister au jugement de Dieu, & en meriter mesme des re-

compences. Car il y entre en effet diverſes bonnes œuvres ; des prieres, des receptions de Sacremens, des œuvres exterieures de charité. Ceux qui ſont dans le Miniſtere Eccleſiaſtique y ajoûtent des predications, des directions, des inſtructions, qui leur font eſperer le prix que Dieu a promis à ceux qui ont fait & enſeigné.

Mais qui pourroit exprimer combien il y aura de ces édifices ruinez, lorſqu'ils viendront à paſſer par le feu du jugement de Dieu, qui conſumera, comme dit ſaint Paul, toute la paille, tout le foin, & tout le bois qui s'y trouvera ; & quel ſera l'étonnement d'une ame trompée, qui y ayant mis ſa confiance reconnoiſtra clairement par la lumiere de Dieu, la vanité & le neant de toutes ſes œuvres ?

De Diverſ. Ser. 26. n. 6.

Ce ſera-là, dit ſaint Bernard, *que ce que nous prenons pour de l'or ſe changera en écume ; que l'impureté de toutes nos œuvres ſera découverte, & que le temps de la verité eſtant venu, aprés que celuy que Dieu nous avoit donné ſera paſſé, elle jugera nos juſtices. Ce ſera-là que toutes ces juſtices qui nous flattent, nous paroiſtront*

roiſtront un objet d'horreur ; que tout ce que nous regardons comme peu de choſe, tout ce que nous negligeons par une mauvaiſe diſſimulation, ſera conſumé par ces flammes vengereſſes.

Il ſuffit de dire pour nous faire concevoir ce que nous avons à craindre, qu'il n'y aura que ce que nous avons fait par le mouvement de l'Eſprit de Dieu, qui ſubſiſtera au jugement de Dieu, & que l'Eſprit de Dieu ne fait en nous que ce qui a Dieu pour fin, & qui eſt reglé par la lumiere de ſa ſageſſe : Qu'ainſi tout ce que nous ne faiſons que pour noſtre ſatisfaction ; pour noſtre honneur ; pour noſtre repos ; pour noſtre propre intereſt ; & par un autre motif que par celuy du vray amour de Dieu, ne tient lieu que de foin, de bois, & de paille.

Ce qui eſt de plus terrible eſt que les œuvres dont la ſource eſt corrompuë, ne ſeront détruites que dans la fauſſe apparence de bonnes œuvres, & ſubſiſteront comme pechez. Toutes ces fauſſes vertus eſtant donc demaſquées paroiſtront dans leur naturelle difformité. Ainſi au lieu d'eſtre le ſoutien & l'appuy de l'ame dans ce jugement, el-

Bern. ſer. 55. incant. n. 3.

les ne serviront qu'à l'abattre & à l'accabler.

Combien de gens qui se croyent riches en bonnes œuvres, se trouveront reduits alors à une honteuse pauvreté, parce que toutes celles dans lesquelles ils avoient mis leur confiance, n'avoient pour principe que l'interest, la vanité, & la recherche de la reputation des hommes, & que ce qu'ils croyoient estre une inspiration de Dieu, estoit une suggestion du demon, qui ne tâchoit qu'à les ébloüir par le faux éclat de leurs actions, pour les empescher de songer serieusement à eux.

Heureux ceux qui dans ce feu qui détruira toutes les œuvres humaines, se trouveront avoir le fondement solide de l'amour de JESUS CHRIST, qui ne peut estre détruit; & quelque peu de cet or & de ces pierres precieuses qui y subsisteront, & n'en deviendront que plus éclatantes.

Mais malheureux ceux qui n'auront ny cet or, ny ces pierres precieuses, ny ce fondement solide, & dont tout l'ouvrage sera consumé par le feu devorant de la justice de Dieu.

Il eſt certain que ce malheur ſi épouventable arrivera à un tres-grand nombre de perſonnes, qui auront ſuivi ces voyes dont parle le Sage, qui paroiſſant droittes à ceux qui y marchent, ne laiſſent pas de les conduire à la mort: & qu'il y en aura beaucoup qui trouveront dans l'examen qui ſe fera de leurs actions, que toute leur vie a eſté une illuſion continuelle, & que ces œuvres qui leur attiroient l'eſtime des hommes, n'avoient pour principe que l'amour d'eux-meſmes. Et il eſt certain de plus, que perſonne ne ſçauroit ſçavoir avec certitude, s'il n'eſt point de ce nombre malheureux; ſi ſes œuvres ne ſont point de celles qui n'ont que l'apparence de pieté, ſans en avoir la verité & l'eſſence; s'il n'y a point en luy quelque venin caché qui les gâte & les empoizonne dans leur racine: Et s'il n'en verra point la ruine & l'embrazement au jour du Jugement.

Nous connoiſſons certainement que nous ſommes pleins de pechez, mais nous ne ſçavons qu'imparfaitement ſi nous avons quelques œuvres vrayment bonnes. Nous ſçavons que nous avons

des alimens de ce feu de l'autre vie ; & nous ne sçavons point avec certitude si nous avons rien de ce qui peut y subsister.

In Cant. Ser. 55. n. 3. C'est aussi cette vûë qui a tenu les Saints dans un tremblement continuel, & qui leur a donné une sainte défiance de toutes leurs œuvres. Je prendray » garde, dit saint Bernard, de ne pas » prendre l'yvroye pour le bon grain, & » la paille pour le froment. J'examineray toutes mes voyes, afin que celuy » qui viendra examiner non la Babilone » du monde qui est déja jugée, mais Jerusalem mesme, & qui la jugera à la » lumiere de ses lampes, ne trouve rien » en moy qui n'ait esté examiné. Qui » me fera la grace, de découvrir & de » penetrer maintenant de telle sorte ce » grand nombre de dettes dont je suis » redevable, que je n'aye plus sujet de » craindre les yeux si perçans de Dieu ? » Mais helas il me voit, & moy je ne le » vois pas, & je ne me vois pas moy-» mesme. Cet œil qui voit tout ne se » fait pas voir. C'est donc ce Juge secret » de ce qu'il y a de plus secret dans nos » ames que je dois craindre. C'est ce » Juge qui dit luy-mesme, qu'il jugera

les justices, & qui voit dés maintenant ce nombre infini de dettes, que je ne connois pas. «

Combien avons nous plus de sujet que saint Bernard d'estre dans des sentimens de nous défier de nos œuvres, & d'apprehender le jugement que Dieu en fera ? Cependant, au lieu d'estre toûjours abbatus sous la Majesté de nostre Juge, nous vivons dans un repos stupide, & nous agissons comme si nous estions entierement assurez de nostre salut.

CHAPITRE IV.

Combien le jugement de Dieu est terrible par la vûë que l'on y aura de la rigueur de la justice de Dieu.

SI la forme de nos yeux qui nous fait voir maintenant les corps dans une certaine grandeur, venoit tout d'un coup à estre changée en celle d'un Microscope assez parfait pour representer des fourmis comme des elephans, & des elephans comme des montagnes, sans doute que ce nou-

veau spectacle nous causeroit une extrême surprise, & encore plus si nous avions lieu de prendre cette nouvelle maniere de voir ces objets pour la veritable, & de regarder celles dont nous les voyions auparavant, comme une illusion de nos sens.

Le monde seroit pour nous tout nouveau. Nous n'y reconnoistrions plus rien, & à peine pourrions-nous comprendre comment il s'estoit pu faire, que nous eussions tellement racourci de si grands corps, que d'en former de si petites images.

Or ce qui n'arrive jamais à l'égard des yeux du corps, arrive à l'égard de ceux de l'ame d'une maniere bien plus terrible. Car il y auroit toûjours quelque proportion entre ces differentes manieres de voir les mesmes corps. Mais il n'y en a point entre l'idée que nous avons du peché durant cette vie, & celle que nous en aurons dans l'autre.

Il faut donc supposer que la lumiere que Dieu donne à une ame lorsqu'il la met devant ses yeux, ne luy découvre pas seulement en elle une multitude innombrable de pechez ausquels elle ne

penſoit point, mais qu'elle luy découvre les moindres de ces pechez dans une grandeur ſi monſtrueuſe qu'elle ſurpaſſe toutes nos penſées.

La cauſe du peu d'idée que nous en avons dans cette vie, eſt le peu de connoiſſance que nous y avons de la juſtice de Dieu; & la cauſe au contraire de cette grandeur prodigieuſe où nous les verrons dans l'autre, eſt la veuë claire que Dieu nous donnera de cette juſtice. Nous verrons juſqu'à quel point le peché eſt haï de Dieu, la difformité effroyable qu'il cauſe dans l'ame, le déreglement horrible qu'il enferme, l'oppoſition qu'il a avec la ſainteté & la juſtice de Dieu. Nous ſerons tous convaincus de la rigueur & de l'inflexibilité de cette juſtice. Et cette vûë ſera ſi terrible pour les méchans, qu'elle leur fera ſouhaitter l'enfer pour s'y cacher. Ils s'y reduiront ſelon la penſée d'une ame ſainte, comme au lieu qui leur convient le plus, & où ils ſeront le moins penetrez par les rayons brûlans de cette lumiere qui les chaſſera de tout autre lieu, & ne leur permettra que cet abîme. *Ste Catherine de Genes.*

Qui peut donc déplorer aſſez l'excés

de l'aveuglement des hommes qui reçoivent dans leur cœur ces monſtres, non ſeulement ſans peine, mais avec joye : qui leur en ouvrent toutes les portes, & qui en font meſme ſouvent vanité ?

C'eſt obliger un homme que de luy dire qu'il perd ſa fortune, ou qu'il ruine ſa ſanté par quelque action. Mais c'eſt l'offenſer mortellement que de luy dire, qu'il perd ſon ame, ſon eternité, ſon Dieu, & ſon tout. On employe tout ce qu'on a de puiſſance à empeſcher ces diſcours, & on fait conſiſter ſa grandeur à en eſtre plus à couvert qu'un autre, & à ſe damner avec moins de contradiction. Voila le privilege où le monde aſpire, & dont il tâche de ſe mettre en poſſeſſion par toutes ſortes de voyes.

Mais pour concevoir encore plus vivement comment la veuë de la juſtice de Dieu ſera pour les reprouvez un tourment ſi terrible, qu'afin de ſe ſouſtraire à ſa lumiere, ils ſe precipiteront d'eux-meſmes dans l'enfer, il faut conſiderer qu'ils ne verrons rien en Dieu ni hors de Dieu, dont elle ne ſe ſerve pour les convaincre de l'énormité de

leurs crimes, & qu'elle n'arme en quelque sorte contre eux par les justes reproches qu'elle en tirera.

Elle armera contre eux la puissance de Dieu en leur faisant voir que plus Dieu a de force pour punir les pecheurs, plus il y a eu d'insolence à eux d'avoir refusé de luy obeïr. *Car qui pourroit exprimer*, dit saint Augustin, *la grandeur du crime que commet une creature, lorsqu'elle n'obéit pas à une si grande puissance, & qu'elle n'est pas arrestée par la crainte des supplices si terribles dont Dieu la menace?* Quis *enim satis explicet verbis quantum sit mali non obedire tantæ potestatis imperio, & tanto terrenti supplicio?*

Elle en fera de mesme de sa science, de son eternité, de son immensité, de sa saintеté, des titres de Createur, de conservateur des hommes, de souverain bien & de derniere fin. Mais elle se servira sur tout de sa bonté & de sa misericorde pour les confondre.

Car plus ils en auront ressenti d'effets, plus ils se jugeront coupables dans l'abus qu'ils en ont fait. Ainsi tous ces effets de la bonté de Dieu s'é-

leveront en jugement contre eux. Ce ſont autant de témoins que la juſtice de Dieu prepare contre les méchans, ſelon ces paroles de Job : INSTAURAT *adverſum me teſtes ſuos.* Et comme tous ces témoins les convaincront de la grandeur de leurs crimes, ils ſeront un ſurcroiſt terrible de leur miſere & de leur ſupplice.

C'eſt en cette maniere que s'accomplira cette menace de l'Ecriture que tout l'univers combattra contre les inſenſez : *Et pugnabit orbis terrarum contra inſenſatos.* Sap. c. 5. v. 21.

Car les creatures n'ayant eſté données aux hommes, que pour les porter à glorifier, à aimer, & à craindre Dieu, ils ſe rendent coupables d'injuſtice en s'en ſervant pour une autre fin : De ſorte que toutes ces creatures devenant des marques & des preuves de leurs crimes, ſerviront par là d'inſtrument à la juſtice de Dieu pour les punir.

L'Ecriture n'en excepte aucune, en diſant *que tout l'Vnivers combattra contre eux*, parce qu'ils ſeront convaincus d'avoir abuſé de toutes les creatures en ne s'en ſervant pas pour

glorifier Dieu. Ils verront clairement qu'ils n'ont pas seulement abusé du Ciel, de la terre, & de tous les elemens ; mais qu'ils ont generalement fait un mauvais usage de tout ce qu'il y a de doux & de consolant dans le monde, & de tout ce qu'il y a d'amer & de dur : qu'ils ont abusé des bienfaits & des chatimens de Dieu ; de ses menaces, & de ses promesses ; de leurs amis & de leurs ennemis ; des bons & des méchans ; des Anges & des demons ; du Paradis & de l'enfer ; & enfin qu'ils ont abusé de leur ame, de leur corps, de leur vie, & de tout leur estre. Car il n'y a rien en tout cela dont ils n'eussent pû se servir pour s'exciter à loüer Dieu, à l'admirer, à le craindre, à luy obeïr.

Que si les bienfaits mesme communs, couvriront les reprouvez de tant de confusion ; que sera-ce de ceux qu'ils ont receus de JESUS-CHRIST en qualité de Redempteur, & quel usage la justice de Dieu ne fera-t'elle point contre eux de toute sa vie, de toutes ses actions, de toutes ses souffrances, de tout son sang, de tous ses Mysteres, de tous ses Sacremens, de toutes ses graces qui leur

ont esté offertes ou données, & auſquelles leur ſeule malice les a empeſchez de participer?

Aug. de Symb. l. 2. Cath. l. 2. c. 8. & ſerm. 179 de Temp.

C'eſt la raiſon pour laquelle ſaint Auguſtin croit, qu'il eſt probable que JESUS CHRIST conſervera dans ſon jugement les marques de ſes playes, & les fera voir aux reprouvez, ſelon qu'il eſt dit dans l'Ecriture: *Ils ont veu celuy qu'ils ont percé.* VIDERUNT *in quem transfixerunt. Voila*, leur dira-t'il, *les playes que vous m'avez faites: voila le coſté que vous avez percé. C'eſt pour vous & par vous qu'il a eſté ouvert, & cependant vous n'y avez pas voulu entrer.* VIDETIS *vulnera quæ inflixiſtis. Agnoſcitis latus quod pupugiſtis, quoniam & per vos, & propter vos apertum eſt, nec tamen intrare voluiſtis.*

Ce ne feront pas ſeulement les Juifs; ce ſeront tous les méchans, qui verront alors qu'ils ont tous fait mourir JESUS CHRIST, qu'ils ſont coupables de l'inutilité de ſa mort pour eux. Cette mort & ces playes qui ont cauſé le ſalut des autres, ſe font à jamais l'objet de leur deſeſpoir. JESUS-CHRIST les leur reprochera en leur faiſant

connoiſtre l'énormité du crime par lequel ils ont rejetté ſes graces. C'eſt là cette terrible colere de l'Agneau dont parle l'Apocalypſe, qui fera dire aux Princes & aux Puiſſans du monde: *Montagnes tombez ſur nous, & cachez-nous à la vûë de celuy qui eſt aſsis ſur le Trône, & à la colere de l'agneau.* Apoc. 6. v. 16.

Cette colere de l'Agneau ſera de ſe montrer à eux, d'expoſer à leurs yeux toutes ſes miſericordes, de leur faire connoiſtre par là l'excez de l'ingratitude avec laquelle ils les ont mépriſées, & ce que merite ce mépris ſelon les regles immüables & inflexibles de ſa juſtice.

O ſpectacle incomprehenſible dans ſon horreur! Que JESUS-CHRIST meſme ſoit le poids qui accable les reprouvez, que ſa miſericorde ſoit la meſure de leurs crimes & de leurs ſupplices, & que cet objet ſi doux & ſi conſolant devienne pour eux le comble de leur malheur & de leur confuſion!

Il ne ſera pas queſtion alors de diſputer s'ils ſont coupables pour n'avoir pas eu les meſmes ſecours que les Elûs. Ils ſortiront de devant leur Juge con-

damnez par eux-mesmes, & ils n'auront pas, dit saint Gregoire de Nazianze, la consolation de pouvoir dire, qu'ils souffrent quelque chose injustement. Ils seront tous convaincus qu'ils sont injustes, & que Dieu est juste; que leur malice est la cause de leur perte, que Dieu n'y a point de part; qu'ils ne s'en peuvent prendre qu'à eux-mesmes, & qu'il n'a tenu qu'à eux de participer aux graces de JESUS-CHRIST. Et quoy-que, comme dit saint Augustin, autant que sa venuë a esté salutaire aux Elûs, autant elle ait esté funeste aux reprouvez; ils verront neanmoins tres-clairement, que c'est par leur faute & par la corruption volontaire de leur cœur; qu'ils n'en peuvent rien imputer à JESUS-CHRIST, & que JESUS-CHRIST au contraire a droit de leur imputer l'inutilité de ses souffrances & de sa mort.

Gregor. Nazianz. orat. 15. p. 229.

Ainsi de quelque costé que les reprouvez jettent les yeux, ils n'apercevront que des reproches cruels de leur injustice, & ils rencontreront par tout la justice Dieu comme une ennemie qui les poursuivra.

Que si le sentiment qu'on a dans

cettte vie d'un ſeul reproche qui nous eſt fait par quelque perſonne conſiderable, eſt quelquefois ſi vif & ſi perçant, qu'il porte l'ame juſques au deſeſpoir; quelle ſera la violence de celuy que les méchans auront des reproches qu'ils recevront de Dieu & de toutes les creatures jointes à Dieu?

Nous étonnerons-nous aprés cela que ceux à qui Dieu a voulu faire voir en cette vie quelque petite partie de ce ſpectacle, ſe ſoient portez à des reſolutions extraordinaires, juſqu'à s'enfermer tout le reſte de leur vie entre quatre murailles pour n'avoir point d'autre objet d'ans l'eſprit que celuy-là, comme ſaint Jean Climaque le raporte d'un Solitaire de ſa connoiſſance: & ne nous étonnerons-nous pas pluſtoſt que les hommes y ſoient ſi inſenſibles qu'ils ſoient encore en état de s'occuper dans le monde de tant de niaiſeries?

En verité il y a quelque choſe de ſi monſtrueux dans la ſtupidité des hommes, & dans l'enchantement qui les tient liez au monde, que la raiſon humaine ne le comprend point. Car ſi l'on ne ſçavoit point par experience la

maniere dont ils vivent, & qu'en consultant simplement sa raison, on voulust deviner de quelle sorte se conduisent des gens qui croyent avec une certitude infaillible, que dans peu de temps ils auront à subir ce terrible jugement, qu'ils paroistont devant Dieu pour luy rendre compte de toutes leurs actions, & qu'ils verront tout ce que nous venons de representer; on ne s'imagineroit jamais que la plusparт de ceux qui croyent tout cela n'y pensassent presque point; que ce fust la moindre de leurs craintes, & qu'ils n'eussent aucun soin de se préparer à ce jugement. Il n'y a que l'experience sensible que nous avons, & des autres & de nous-mesmes, qui nous puisse rendre croyable cette insensibilité; & rien sans doute ne nous peut faire mieux connoistre l'obscurcissement de l'esprit, & la corruption du cœur des hommes.

CHAPITRE V.

Qu'il eſt utile d'appliquer ſon eſprit à la conſideration du Iugement de Dieu.

PEut-eſtre que ſi nous eſtions trop violemment émûs de la crainte des jugemens de Dieu, on pourroit nous conſeiller de n'arreſter pas long-temps la veuë de noſtre ame ſur un objet ſi terrible : mais il y a peu de gens qui ayent beſoin de cette précaution. Le commun du monde n'eſt tenté que d'oubli, & d'inſenſibilité à l'égard de ce jugement. Ainſi il n'a à craindre que de ne s'y pas aſſez apliquer.

Si l'on avoit ſoin de le faire comme il faut, on trouveroit par experience qu'il n'y a point d'objet plus capable d'humilier l'ame ſous la Majeſté de Dieu, de la faire rentrer dans ſon neant; de luy oſter l'eſtime des choſes du monde; & qu'il y a quantité de tentations dont cette penſée eſt le remede le plus naturel.

Il y a par exemple, peu de choſes

qui faſſent plus d'impreſſion ſur noſtre eſprit, que les jugemens que les hommes portent de nous, ſoit en bien, ſoit en mal. Il eſt étrange combien ces jugemens ont de part à nos actions. Leurs ſoupçons, leurs jugemens téméraires, leurs mépris nous troublent, nous aigriſſent, nous inquiettent. Leurs loüanges, leur approbation, leur confiance, leur affection, nous gagnent, nous ſoûtiennent, nous élevent, nous donnent de la joye. On s'y repoſe; on s'y aſſûre, l'on s'en croit plus fort.

Toutes ces vûës obliques par leſquelles l'ame ſe porte vers les jugemens des hommes, la détournent toûjours de Dieu, luy font perdre le merite de ſes actions, & la reduiſent ſans y penſer à une honteuſe pauvreté, lorſqu'elle ſe croit riche en bonnes œuvres.

Ceux qui ſongent donc à leur ſalut doivent eſtre extremement en garde contre cette corruption ſecrette, & le meilleur moyen de le faire, eſt de penſer ſouvent au peu d'eſtat que nous ferons de tous les jugemens des hommes, lorſque nous paroiſtrons devant Dieu.

C'eſt par là que ſaint Auguſtin com-

battoit le desir des loüanges des hommes. *Celuy*, disoit-il à Dieu, *qui veut estre loüé des hommes lorsque vous le blâmez, ne sera pas défendu par eux, lorsque vous le jugerez, & ne sera pas garenti par eux de vostre colere, lorque vous le condamnerez. Qui laudari vult ab hominibus vituperante te, non defendetur ab hominibus judicante te, nec eripietur damnante te.* Confess. l. 10. c. 36.

Il est vray, comme dit ce S. Docteur, qu'ayant affaire à un Juge juste qui nous jugera sur le témoignage de nostre conscience, nous n'avons à craindre que nostre cause. *Inter judicem justum, & conscientiam tuam, noli timere nisi causam tuam.* Mais il est vray aussi que nous n'avons à esperer qu'en nostre cause, & que tous les hommes ensemble ne nous serviront de rien. Leur improbation ne nous nuira point, non plus que leur approbation ne nous servira de rien. Tout cela disparoistra de devant nos yeux. Nous verrons que nous n'avons affaire qu'à Dieu, que nous ne dépendons que de luy, & qu'il n'y a que son jugement qui nous puisse rendre, ou In Ps 37.

heureux, ou malheureux. C'eſt l'état où nous ſerons alors, & celuy où nous devons tâcher de nous établir dés cette vie, par la vûë de ce jugement terrible.

Qu'y a-t-il auſſi qui nous puiſſe plus aider à diſſiper les nüages de l'amour propre, & à diſcerner, par exemple, ſi les engagemens où nous nous ſentons portez, & les deſſeins auxquels nous avons de la pente ſont veritablement utiles pour noſtre ſalut, que de s'imaginer que nous ſommes devant le tribunal de Jesus-Christ; & d'examiner s'il nous eſt plus avantageux d'y paroiſtre dans l'état qu'on nous propoſe, que dans un autre où il nous eſt libre de nous mettre, ou de demeurer. Car il eſt indubitable, que ce qui nous ſera meilleur alors, eſt meilleur dés à preſent, & que ce qui ſera pour nous en ce temps-là un ſujet de repentir, doit eſtre regardé dés cette vie meſme comme un malheur. Qu'il y a de Preſtres, d'Evêques, de Magiſtrats, & de Grands du monde, qui ne feroient pas dans les places éminentes où leur ambition les a portez, s'ils avoient bien fait cet examen.

L'Auteur du commentaire imparfait

sur saint Matthieu, qui a passé long-temps sous le nom de S. Chrysostome, soûtient que ceux qui briguent des Evêchez ne croyent point le jugement de Dieu, c'est à dire, qu'il croyoit que la foy du jugement ne peut subsister avec la recherche ambitieuse des dignitez de l'Eglise.

Et c'est par la mesme vûë que saint Bernard dit generalent que la connoissance du jugement dernier *n'est ni de tous, ni de plusieurs, mais de peu.* NON *omnium ista est scientia, sed nec multorum, paucorum est. Croyez-vous*, ajoûte-t-il, *que ceux qui se réjoüissent dans leurs crimes, & qui mettent leur plaisir dans le dereglement, sçachent ou ayent dans l'esprit que le Seigneur viendra? Quand ils le diroint, gardez-vus de les croire, parce que celuy qui dit qu'il connoist Dieu & ne garde pas ses commandemens, est un menteur.* *Bern. ser. 3 in vigil. natiu.*

Enfin JESUS-CHRIST nous apprend dans son Evangile, qu'il n'y a point de motif plus pressant pour nous exciter à la vigilance, à la priere & au détachement des choses du monde que la vûë de son jugement. Car

c'eſt ce qu'il nous propoſe pour nous porter à ces devoirs eſſentiels de la
Luc. 21. v. 34. pieté : *Veillez ſur vous*, dit-il, *& prenez garde que vos cœurs ne ſoient appeſantis par l'excez de la bonne chere & du vin, & par les ſoins de cette vie, de peur que ce jour ne vous ſurprenne ſubitement. Car ce jour ſera comme un filet où tomberont tous ceux qui habiteni ſur la face de la terre, lorſqu'ils y penſeront le moins. C'eſt pourquoy veillez & priez en tout temps, afin que vous puiſſiez éviter tous ces malheurs.*

Puiſqu'il faut donc veiller & prier en tout temps, afin d'éviter d'eſtre ſurpris de ce jour ; il le faut donc avoir continuellement dans l'eſprit. Ainſi la penſée du jugement eſt la ſource de la vigilance & de la priere. Et comme la vigilance & la priere ſont les ſources de toutes les graces que nous recevons de Dieu, on peut dire que cette penſée ſalutaire eſt dans nous le premier principe de tous nos biens.

Mais la meditation du jugement ne nous doit pas ſeulement porter à veiller, elle doit auſſi nous appliquer à agir. Car c'eſt maintenant le temps où

nous pouvons quelque choſe pour le rendre favorable. Quand nous y ſerons nous n'y pourrons plus rien. C'eſt la concluſion que ſaint Auguſtin apprend à ſon peuple à en tirer, dans un de ſes ſermons. *Ce Iuge*, dit il, *qui eſt la juſtice meſme, ne ſe gagnera point par la faveur. Il ne ſe laiſſera point toucher par la pitié. On ne le corrompra point par preſens. On ne l'adoucira point par des excuſes. Que l'ame faſſe donc pour elle en ce temps icy, tout ce qu'elle peut, pendant que c'eſt encore le temps de miſericorde. Car elle n'aura plus rien à faire en celuy-là; parce que ce ſera le temps de la juſtice. Qu'elle faſſe icy penitence, afin quele Iuge puiſſe changer ſon arreſt. Qu'elle donne icy l'aumône, pour recevoir là le ſalut. Qu'elle faſſe icy miſericorde, pour meriter d'obtenir le pardon en ce temps-là:* Hìc *agat anima pœnitentiam ut illic poſſit mutare ſententiam: Hìc det panem, ut accipiat poſt modum ſalutem. Hìc faciat miſericordiam, ut ibi inveniat indulgentiam.*

CHAPITRE VI.

De l'Enfer.

Ce que l'Ecriture sainte dit de l'enfer.

IL ne nous a pas esté possible de parler de la mort & du jugement sans parler souvent de l'Enfer, puisque ce qui rend & la mort & le jugement terrible, est que l'Enfer les suit toûjours à l'égard des reprouvez.

Il n'est pas neanmoins inutile de reduire tous ces divers traits en un mesme tableau, & de regarder directement ce comble affreux de tous les malheurs, sans y mêler d'autres idées qui nous en détournent.

Mon dessein n'est pas d'en faire icy une peinture de phantaisie, ny de ramasser sans choix tous les maux que l'imagination peut concevoir, pour en composer cet état de souveraine misere, que l'on appelle l'Enfer. Je n'en veux point donner d'autre idée que celle que l'Ecriture nous en donne.

Tout

Tout ce que je pretends faire eſt de la developper & de tâcher de la faire concevoir telle qu'elle eſt.

Voyons donc ce que l'Ecriture nous en dit dans les divers lieux où elle en menace les méchans.

Saint Jean commençant à preſcher la penitence pour preparer les hommes à recevoir la predication de ce nouveau Royaume, qui n'avoit point encore eſté annoncé clairement aux Juifs, leur découvre en meſme-temps, quel eſt le ſupplice qui attend ceux qui ne ſe mettront pas en peine d'apaiſer Dieu par de dignes fruits de penitence.

Il a, dit-il, parlant de JESUS-CHRIST, le van à la main : Il nettoyera parfaitement ſon aire. Il amaſſera ſon bled dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. « *Matth.* 3. 12.

JESUS-CHRIST fait la meſme menace dans le chap. 13. du meſme Evangile.

Et ce feu eternel eſt auſſi marqué dans cet arreſt funeſte qu'il prononcera au dernier jour par ces paroles terribles : *Allez maudits au feu eternel,* *Matth.* 25. 41.

 Enſuite dequoy il eſt dit, que ceux-cy iront dans le ſupplice eternel & les Juſtes dans la vie eternelle.

Ch. 20. 10. Saint Jean dans l'Apocalypſe appelle l'Enfer, un *étang de feu & de ſouffre.*

Ces paroles ne donnent encore que l'idée des douleurs horribles que les réprouvez ſentiront dans leurs corps; mais il y en a d'autres qui marquent les peines interieures, dont ils ſeront en meſme-temps déchirez dans leur eſprit. Saint Thomas aprés la pluſpart des Peres croit qu'elles ſont exprimées par ce ver qui ne meurt point, dont JESUS-CHRIST menace les

Marc 9. 46. méchans par ces paroles: *Il vaut mieux pour vous que n'ayant qu'un œil vous entriez dans le Royaume de Dieu, que d'avoir deux yeux & d'être precipité dans le feu de l'enfer, où le ver qui les ronge ne meurt point, & où le feu ne s'éteint jamais.*

De Civit. Dei. l. 21. c. 11. Il eſt vray que ſaint Auguſtin dit qu'il n'eſt pas auſſi ſans apparence qu'il faille entendre par ces mots, des vers & des ſerpens veritables, qui vivront dans le feu comme les damnez, &

qu'ainſi ce n'eſt point une meditation tout à fait ſans fondement que de s'imaginer que dans cet étang de ſoufre, il y aura des ſerpens qui feront ſouffrir aux reprouvez dans toutes les parties de leurs corps, des douleurs proportionnées à leurs crimes.

Mais outre que ce Pere ſemble approuver davantage qu'on entende par ce ver, les remords de la conſcience; ſi ces peines interieures ne ſont pas clairement marquées par ce mot, elles ſont au moins tres-nettement exprimées par ces paroles, que le Livre de la Sageſſe fait dire aux méchans. *Les méchans*, à cette vûë de la gloire & du bonheur des Juſtes, *ſeront ſaiſis de trouble & d'une horrible frayeur. Ils ſeront ſurpris d'étonnement en voyant tout d'un coup contre leur attente, les Juſtes ſauvez.* Sap. 5

Ils diront en eux-meſmes eſtant touchez de regret, & jettant des ſoupirs dans le ſerrement de leur cœur. Ce ſont-là ceux qui ont eſté autrefois l'objet de nos railleries, & que nous donnions pour exemple de perſonnes dignes de toutes ſortes d'opprobres.

Insensez que nous estions, leur vie nous paroissoit une folie, & leur mort honteuse, & cependant les voila élevez au rang des enfans de Dieu, & leur partage est avec les Saints.

Nous nous sommes donc égarez de la voye de la verité. La lumiere de la justice n'a point luy pour nous, & le Soleil de l'intelligence ne s'est point levé pour nous.

Nous nous sommes lassez dans la voye de l'iniquité & de la perdition. Nous avons marché dans des chemins aspres, & nous avons ignoré la voye du Seigneur.

Si ce ne sont pas là leurs paroles, ce sont au moins les sentimens de leurs cœurs : Et par là nous apprenons qu'il n'y aura pas seulement dans l'Enfer des douleurs corporelles, mais qu'il y en aura aussi de spirituelles ; que les reprouvez seront dans le trouble & dans la frayeur ; qu'ils seront tourmentez par l'envie qu'ils auront contre les Saints, qu'ils condamneront leurs égaremens passez, & qu'ils auront une douleur amere de se voir privez de la gloire & de la felicité des Justes.

On peut ajoûter à cela qu'il eſt encore certain qu'ils ſeront aſſujettis aux demons, puiſqu'il eſt appellé *le Roy de tous les incredules*, & que l'Apoſtre declare que quiconque eſt ſurmonté par un autre, en devient eſclave. Je ne veux point ſuppoſer d'autres principes que ceux-là, pour faire voir la grandeur inconcevable des peines de l'Enfer. Je pretends ſeulement les éclaircir par quelques conſiderations.

CHAPITRE VII.

Que les ames auront dans l'autre vie toute une autre étenduë d'intelligence qu'elles n'avoient dans celle-cy.

POur montrer l'étenduë de l'intelligence des ames dans l'autre vie, je n'ay beſoin que d'une ſeule preuve; C'eſt celle que fournit le Jugement general, & ce Livre ſur lequel les morts ſeront jugez ſelon leurs œuvres. Toute l'Egliſe croit avec les ſaints Peres, que ce Livre n'eſt autre choſe que la lumiere par laquelle Dieu fera

voir à chacun des hommes toutes ſes actions, & generalement tout ce qui ſert de fondement au jugement que Dieu portera de luy. Il faut entendre, dit ſaint Auguſtin, par ce Livre une certaine force divine, *par laquelle toutes les actions de chacun, tant bonnes que mauvaiſes, ſeront rappellées dans ſa memoire; en ſorte que l'eſprit les connoiſtra toutes avec une admirable promptitude, que la conſcience en ſera convaincuë par une connoiſſance certaine. Et tous en particulier & en general ſeront jugez de la meſme ſorte.*

De Civit. Dei. l. 20. c. 14.

Cette vuë par laquelle l'ame connoiſtra toutes les penſées qu'elle a euës, tous les mouvemens qu'elle a formés, toutes les actions que ces mouvemens ont produites, toutes les ſuites que ces actions ont euës, & les connoiſtra avec une évidence qui ne luy laiſſera pas le moindre doute, demande déja une étenduë prodigieuſe de connoiſſance, & qui ſurpaſſe infiniment la portée ordinaire des eſprits des hommes. Mais ce n'eſt encore que la moindre partie de ce que Dieu luy fera connoiſtre dans ce grand jour.

Car il ne fera pas cette assemblée de tous les hommes afin de les juger simplement en un mesme lieu, mais afin qu'ils soient tous témoins du jugement qu'il portera de chacun d'eux. Il justifiera pleinement sa conduite devant eux, & les convaincra tous de la justice de tous ses conseils sur toutes ses creatures.

Or il faut pour cela, que non seulement tous les hommes, tant élûs que reprouvez, se connoissent mutuellement; mais qu'ils sçachent de plus ce que chacun d'eux a fait, & pourquoy il est jugé de telle & telle maniere. Cette connoissance est necessaire aux Justes pour glorifier Dieu dans le châtiment des méchans; & aux méchans pour estre convaincus que c'est avec justice que Dieu recompense ses Elûs. C'est ce qui est marqué par ces paroles de saint Paul, *que Dieu découvrira ce qui est caché dans les tenebres, & qu'il manifestera le secret des cœurs.* Car ce n'est pas à luy-mesme qu'il le découvrira, puisque rien ne luy peut estre caché; ce sera aux autres hommes à qui il fera voir par sa lumiere les pensées les plus secrettes 1. Cor. 4. v. 5.

des autres. Theodoret & Theophylacte concluent la meſme choſe de cet autre paſſage de ce meſme Apoſtre: » qu'il faut que nous ſoyons tous ma-» nifeſtez devant le Tribunal de JESUS-» CHRIST. Et les Theologiens en ont fait un dogme exprimé par Liranus en ces termes: *Iudicium apparebit omnibus juſtum, ſingulis videntibus bona vel mala aliorum.*

De Civit. Dei l. 20. c. 2. Ce n'eſt pas encore tout. Car ſaint Auguſtin ajoûte que Dieu ne fera pas voir ſeulement en ce jour l'équité du Jugement qu'il prononcera ſur chacun des hommes, mais auſſi celle de tous les jugemens particuliers qu'il a faits dans le cours des ſiecles.

C'eſt à dire qu'on ſçaura alors pourquoy celuy-là a eſté riche, cet autre pauvre; celuy-là eſclave, celuy-là libre; celuy-là heureux, cet autre malheureux; Pourquoy celuy-là a vécu long-temps & celuy-là peu. Pourquoy Dieu a envoyé quelquefois des proſperitez aux bons, & des maux temporels aux méchans; ce qui eſt, dit ſaint Auguſtin, plus inſcrutable que quand il envoye en cette vie des maux aux gens de bien, & des biens temporels

aux méchans ; & qu'en un mot on connoiſtra les raiſons ſecrettes de tout ce qui ſera arrivé, ſoit en bien ſoit en mal à chacun des hommes. Or comme tous les evenemens du monde ſont des effets de ces conſeils ſecrets de Dieu, il eſt clair que cette connoiſſance enferme tout ce qui eſt arrivé depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin.

Voila quel ſera le ſpectacle que Dieu expoſera à l'eſprit de tous les hommes, & par conſequent à celuy des reprouvez, & qu'il leur fera voir avec une telle clarté, qu'il ne leur reſtera pas le moindre doute.

Quand ils auroient beſoin de quelque petit eſpace de temps, pour parcourir ſucceſſivement cette prodigieuſe multitude d'objets differens, comme ſaint Thomas la crû ; il faudroit toûjours ſuppoſer que leur eſprit aura une activité inconcevable. Mais il ſemble que la raiſon porte à conclure qu'ils les verront tout en un inſtant, & par une ſeule veuë d'eſprit.

Car la fin pour laquelle Dieu leur fera connoiſtre en détail toutes leurs actions & toutes celles des autres, ſera

de les convaincre de la juſtice de l'arreſt qu'il prononcera ſur chacun d'eux. Cependant ſi la vûë de ces actions eſtoit ſucceſſive, c'eſt à dire, ſi l'ame ne les concevoit que l'une aprés l'autre, & qu'elle euſt ceſſé de concevoir les unes quand elle conçoit les autres, il ſeroit impoſſible qu'elle puſt voir tout d'un coup la proportion que la ſentence du ſouverain Juge aura avec toutes ces actions : cette comparaiſon ne ſe pouvant faire ſans connoiſtre en meſme-temps & dans un meſme moment les deux termes que l'on compare.

Il eſt vray qu'en cette vie l'on peut eſtre convaincu de la juſtice d'un arreſt donné contre des criminels, ſans ſe ſouvenir en détail de tous les crimes ſur leſquels il eſt fondé : mais il faut au moins en avoir une connoiſſance confuſe. Et ce qui fait qu'on n'a pas beſoin d'en avoir une plus diſtincte, c'eſt que la proportion des peines ordonnées par les Juges de ce monde, n'eſt pas preciſe ni indiviſible, & qu'ils en ordonnent ſouvent de pareilles pour des crimes fort inégaux. Et ainſi il ſuffit de connoiſtre confuſément ces crimes, pour juger de l'équité de ces

peines. Outre que les jugemens des hommes n'eſtant fondez que ſur ces connoiſſances confuſes, n'ont jamais auſſi une entiere évidence.

Il n'en ſera pas de meſme du jugement que Dieu portera des reprouvez. Car il aura une proportion & un rapport particulier & precis à toutes les differences de leurs crimes. *Il y aura*, dit ſaint Auguſtin, *autant de diverſité entre les ſupplices, qu'il y en aura entre les pechez. Dieu meſurera les châtimens*, dit Origene, *ſelon la qualité, le nombre & le degré des pechez. Rien n'y ſera obmis. Il n'y aura aucune defference dans les pechez pour petite qu'elle ſoit, à laquelle Dieu n'ait égard dans les châtimens.*

Aug. tract. 89. in Ioan.

Orig. homil. 8. in num.

2° Cette admirable proportion des ſupplices aux crimes, en quoy conſiſte proprement la juſtice de ce jugement, ſera tres-clairement connuë par chacun des reprouvez. Or pour la connoiſtre il ſemble neceſſaire qu'en meſme-temps qu'ils comprendront l'arreſt & ſentiront ces peines, ils voyent dans le meſme inſtant tout ce qui y ſert de fondement.

La meſme raiſon qui prouve que chacun connoiſtra en un inſtant toutes les choſes ſur leſquelles il ſera jugé, afin de pouvoir connoiſtre la juſtice de ce que Dieu jugera de luy, fait voir de meſme qu'afin de connoiſtre celle des jugemens que Dieu portera des autres hommes, il faut que chacun connoiſſe tout ce qui en ſera le fondement.

Mais comme Dieu ne fera pas voir aux reprouvez la juſtice de leur condamnation afin de les en convaincre pour un moment, mais afin qu'ils n'en puiſſent jamais douter dans toute l'éternité, il ſemble qu'on ait droit d'en conclure que ce qu'ils connoiſtront alors ne s'effacera jamais de leur eſprit, & que le ſpectacle du jugement dernier leur ſera eternellement preſent, ſans qu'ils puiſſent jamais l'oublier.

On peut dire meſme que c'eſt une ſuite neceſſaire de l'état de l'autre vie, qui eſt fixe & invariable & oppoſé en cela à l'état des voyageurs, où tout eſt ſujet au changement. Car comme l'ame ne changera plus alors de volonté, il ne paroiſt pas qu'elle puiſſe chan-

ger de connoiſſance. Ce qu'elle aime, elle l'aimera toûjours. Ce qu'elle hait, elle le haïra toûjours. Toutes ſes paſſions ſeront eternelles. Et par conſequent toutes les connoiſſances que formeront ces paſſions, le ſeront auſſi.

Auſſi n'y a-t'il pas lieu de croire que les ſentimens des reprouvez exprimez dans le Livre de la Sageſſe, ſoient des ſentimens paſſagers. Ils diſent & diront toûjours dans leur cœur ce que le Sage leur fait dire. Ils ſeront dans un mouvement perpetuel d'envie contre les Juſtes, dans un repentir continuel de leur vie paſſée. Ils ne ceſſeront jamais de ſe condamner, & ils ſe ſouviendront par conſequent toûjours de leurs égaremens & de leurs pechez. Or s'ils ſe ſouviennent de leurs pechez, ils ſe ſouviendront de tous. Car pourquoy en oublieroient-ils quelques-uns, puiſqu'ils auront eſté jugez ſur tous, & qu'ils ſouffriront la peine de tous?

Il eſt clair par la meſme raiſon qu'ils ſe ſouviendront de tous les pechez des autres. Car la confuſion dont Dieu couvrira les méchans, en faiſant connoiſtre leurs crimes à tous les hom-

mes dans son jugement, ne sera point passagere. Et c'est pourquoy David pour exprimer celle qu'il craignoit & dont il esperoit estre délivré, disoit à Dieu qu'il ne seroit point confondu eternellement. *Non confundar in æternum.*

Or comme cette confusion naistra dans les méchans de la manifestation de leurs crimes à tous les hommes, il est visible qu'il faut que cette manifestation subsiste. Car si les hommes venoient à les oublier & à n'y penser plus, ce sujet de confusion seroit ôté aux reprouvez, & par consequent leur confusion ne seroit pas eternelle. Ainsi il faut que chacun d'eux conserve la connoissance de tous les crimes des autres, puisque cette connoissance fait partie de leur supplice, & que ce supplice doit estre eternel.

Ce qui fait que nous changeons de connoissance en cette vie, lors mesme que nos passions subsistent, c'est qu'agissant dépendamment des organes du corps, & ces organes se lassant, il faut par necessité que l'esprit se separe de son objet, & qu'il passe à d'autres qu'il connoist par des impressions dif-

ferentes. De plus, l'ame estant liée au corps, est contrainte d'avoir certains sentimens qui empeschent la continuité de ses actions. Il faut manger, il faut boire, il faut dormir, autrement l'on tombe dans la défaillance. Tout cela interrompt les actions de l'esprit, & quand elles sont interrompuës, d'autres objets prennent la place de ceux dont elle estoit occupée. Si elle vient mesme à en estre frappée de nouveau, elle ne les regarde pas toûjours par la mesme face, & n'en reçoit pas ainsi la mesme impression.

Mais il n'en est pas de mesme d'une ame separée du corps, ou reünie à son corps par la resurrection. Elle n'a plus ces dépendances & ces servitudes. Elle voit toûjours les objets de la mesme maniere, & par toutes leurs faces. Elle a toûjours les mesmes passions, & dans le mesme degré. Ainsi ces passions appliquant toûjours son imagination de la mesme sorte, il est necessaire qu'elle voye toûjours les mesmes objets, & qu'elle les voye toûjours dans le mesme degré de clarté.

Si cela n'estoit, il s'ensuivroit qu'elle pourroit estre inégalement malheureu-

ſe en divers temps. Car il y en a ſans doute entre ces objets qui la touchent plus que d'autres ; puiſqu'eſtant inégaux entr'eux, on ne doit pas ſuppoſer qu'ils excitent dans ces ames des ſentimens également violens. Ainſi en paſſant d'un objet à un autre, oubliant l'un pour penſer à l'autre, elle ſeroit tantoſt plus, & tantoſt moins malheureuſe. Or comme les reprouvez ſont toûjours également coupables, il ſemble qu'il ſoit contre la juſtice de Dieu qu'ils ſoient inégalement punis.

Enfin il eſt difficile de comprendre ce qui réveilleroit une idée quand l'ame auroit une fois ceſſé de s'y appliquer, & pourquoy entre ces idées affligeantes, il y en auroit qui ſeroient plus durables que les autres : de ſorte que quoy qu'il y ait de la difficulté à concevoir dans les reprouvez cette effroyable étenduë d'eſprit à tant d'objets differens, il y en a moins neanmoins à ſuppoſer une application actuelle & invariable de leur eſprit à tous les objets qui les tourmenteront, qu'à s'imaginer qu'ils s'appliqueront tantoſt aux uns, & tantoſt aux autres, ſans qu'on voye aucune cauſe de cette varieté, & qu'on ſa

puiſſe meſme accorder avec leur état.

Il ſemble donc plus raiſonnable de croire, que la vûë que Dieu donnera à chacun des reprouvez au jour de ſon jugement univerſel de toutes ſes actions & de toutes celles des autres, de la difformité de ſon ame, de l'énormité de ſes offenſes, de la contrarieté qu'il aura avec la juſtice de Dieu, du bonheur qu'il aura perdu, des ſupplices auſquels il ſera condamné, & de toutes les autres choſes qu'il leur fera connoiſtre dans ce moment, ne ſera point une vûë paſſagere, mais éternelle. Que c'eſt ce cri épouventable dont il menace les méchans dans Iſaye : *Sicut parturiens loquar*, par lequel il rompra le ſilence qu'il a gardé envers eux durant leur vie, en les laiſſant ſuivre leurs paſſions & vivre dans l'ignorance de l'état de leur ame, & de la grandeur de leurs pechez ; & qu'ainſi il y a cette difference entre le ſilence de Dieu, & ce cri de Dieu, que ce ſilence finira avec cette vie, au lieu que ce terrible langage ſera eternel, n'eſtant autre choſe que l'impreſſion ſtable & permanente qu'il fera ſur l'eſprit des reprouvez, par laquelle

Iſaye. 42, v. 14.

il leur fera connoiſtre pour jamais ce qu'ils ſont & ce qu'ils meritent.

CHAPITRE VIII.

De la violence prodigieuſe des mouvemens de l'ame des Reprouvez.

S'Il eſt vray, comme il ſemble qu'on n'en puiſſe pas douter, que les connoiſſances des ames ſeparées des corps ſoient tout autrement vives, claires, étenduës, que celles des ames qui ſont dans le corps; on ne doit point douter non plus que leurs paſſions n'augmentent avec la meſme proportion, & ne ſe portent vers leurs objets avec une violence qui ſurpaſſe toutes nos penſées. Il faudroit eſtre hors du corps pour comprendre exactement combien le corps appeſantit l'ame, & combien il ralentit tous ſes mouvemens en obſcurciſſant toutes ſes idées. Mais nous pouvons bien concevoir dés cette vie, qu'il y aura une extrême difference entre ces deux états.

L'ame n'eſt qu'amour. C'eſt ſa na-

tire & son essence. Elle ne peut estre sans amour. Elle ne connoist mesme que pour aimer. Mais son amour est comme endormi dans cette vie par l'obscurité de ses connoissances. Comme elle penetre peu le bien & le mal des objets, elle ne s'y porte pas de toutes ses forces. Sa stupidité fait à l'égard de ses passions, ce que le sommeil fait à l'égard des douleurs du corps. Elle les sent peu, & elle n'a que des mouvemens froids & languissans. Mais lorsque la mort l'aura comme réveillée de cet assoupissement, lorsque ses yeux seront ouverts, lorsqu'elle aura des idées vives & claires de toutes choses, il est inconcevable de quelle sorte son amour croistra, & avec quelle impetuosité il s'élancera vers son objet. Ce sera comme un arc débandé, comme un poids dégagé de ce qui le retenoit, & qui commence de tendre à son centre avec toute son activité & toute sa force.

Quand je parle de son amour, j'entends parler de toutes ses passions; car l'amour les comprend toutes. Toutes ces passions n'estant que diverses formes que l'amour prend selon les

divers rapports qu'il a avec son objet.

Or comme les reprouvez meurent vuides de l'amour de Dieu, il est clair que leurs ames ne se trouveront remplies que de l'amour d'elles-mesmes & de toutes les choses du monde, & d'un desir general de la felicité. De sorte que devenant immuables par la mort, toutes ces passions deviendront aussi immuables & agiront en elles selon toute l'impetuosité de la nature de l'ame & de son état. Ainsi comme elles connoistront en mesme-temps qu'elles sont pour jamais excluses de cette felicité qu'elles desirent, qu'elles ne joüiront jamais de ces choses temporelles qu'elles aiment, qu'elles n'auront jamais cette élevation, cet honneur, cette excellence qu'elles souhaittent, &. qu'elles seront au contraire pour toute l'eternité dans la difformité, dans le rabaissement, dans les douleurs où elles se verront, il est impossible de s'imaginer l'excés du desespoir qu'elles en concevront. Et tout ce qu'on en peut dire c'est que la violence de ces sentimens sera conforme à la grandeur de leur perte, & aux ef-

froyables circonſtances qui l'accompagnent.

Car comme elles connoiſtront clairement toutes ces circonſtances, toutes ces circonſtances agiront ſur elles, & y exciteront des douleurs proportionnées à la grandeur de l'objet qu'elles verront, & de la clarté avec laquelle elles le verront.

Elles connoiſtront qu'elles ont perdu par leur faute ce bonheur dont elles ſe verront excluſes ; que d'autres ne l'ont pas perdu comme elles ; que c'eſt la juſtice de Dieu qui les en bannit par un arreſt irrevocable, & qu'elles s'en ſont privées par la recherche de biens vils & periſſables. Elles verront qu'elles aiment encore ces biens, qu'elles ne ſçauroient s'empeſcher de les aimer. Et toutes ces veuës eſtant vives & penetrantes, produiront des mouvemens de rage, de fureur, d'envie contre les Juſtes, de haine contre Dieu, & contre elles-meſmes qui ſurpaſſent infiniment tout ce qu'on en peut concevoir, & tout ce qu'on en peut dire.

C'eſt ce qui peut aider à comprendre une doctrine de ſaint Auguſtin, dont nous avons déja parlé en un autre en-

droit, que Dieu eſtant la ſouveraine beatitude & la ſouveraine gloire, ne tire pas de luy-meſme les chatimens interieurs dont il punit l'ame des méchans, mais qu'il fait par un conſeil
„ merveilleux de ſa ſageſſe, que les meſ-
„ mes choſes qui ont ſervi d'inſtrument
„ aux hommes pour l'offenſer, luy ſer-
„ vent d'inſtrument pour les punir : *Et*
Confeſſ. 67. *quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, ſint inſtrumenta Domino punienti.*

Car il ne fait pour cela que faire connoiſtre à l'ame ſon état veritable, l'abandonner à ſes paſſions, & l'empeſcher de les ſatisfaire. L'ame fait le reſte. Elle forme elle-meſme ſon Enfer, & elle le forme par ſes propres paſſions qui deviennent ſes bourreaux, & qui la déchirent d'une maniere inconcevable. Toutes les idées que nous en pouvons former ſont infiniment éloignées de ce qui eſt en effet. On peut neanmoins un peu augmenter par les conſiderations ſuivantes, celles qu'on s'en fait ordinairement.

CHAPITRE IX.

Diverſes conſiderations qui peuvent ſervir à comprendre la grandeur de la peine interieure des damnez.

I.

LA mortalité & la foibleſſe du corps modere par neceſſité toutes les douleurs, ſoit interieures, ſoit exterieures qu'on peut ſouffrir en cette vie, parce que ſi elles paſſoient une certaines meſure, elles détruiroient le corps; mais il n'y a plus de meſure pour celles de l'autre vie. Les objets conçus par une ame immortelle agiſſent ſur elle ſelon tout ce qu'ils ont de force, & la défaillance du ſujet n'en affoiblit point l'impreſſion; cette ame eſtant pour ſon malheur incapable d'affoibliſſement; Et il eſt aiſé de juger par-là que les ſentimens qu'elle a preſentement, n'ont aucune proportion avec ceux qu'elle aura dans l'autre vie.

II.

L'esprit de l'homme en cette vie n'est pas continuellement appliqué aux objets qui l'affligent. Il en est souvent détourné, & quand il voudroit y estre toûjours attaché, il en seroit empesché par les necessitez de la vie, & par la foiblesse de son corps. Mais toutes les douleurs des damnez seront tellement continuelles, que leur ame ne cessera jamais d'estre colée & appliquée à l'objet de sa peine, sans qu'elle puisse s'en détourner pour un seul moment.

III.

La multiplication des maux n'en augmente pas toûjours le sentiment dans cette vie, parce que l'ame ne se forme de tous ces maux qu'un objet confus qui ne tient lieu que d'un seul objet, & que la liaison qu'elle a avec le corps fait qu'elle n'est capable d'en souffrir qu'une certaine mesure. Mais il ne paroist pas qu'il en soit de mesme en l'autre. Car l'ame estant libre & dégagée des sens, ne pourra pas voir les choses autrement qu'elles sont. Elle ne se formera plus de ces idées confu-

ses.

ſes. Ainſi autant qu'elle aura de connoiſſances diſtinctes d'objets affligeants, autant aura-t'elle de douleurs diſtinctes, qui ſeront auſſi vives que ſes connoiſſances, ſa volonté n'eſtant pas moins vaſte ni moins étenduë que ſon entendement.

IV.

On ne ſent gueres des maux de la vie, que ce qu'ils ont de mal dans le moment qu'on les ſent, & tout au plus ce qu'ils en peuvent avoir dans l'eſpace de la vie qui n'eſt pas long. Quoy-que noſtre imagination les augmente ſouvent, elle y met neanmoins des bornes, parce qu'elle ne les étend pas plus loin que la vie. Mais ce qui fait dans les damnez un ſurcroiſt de douleur qui ne ſe peut exprimer, c'eſt qu'ils joignent à chacun de ces maux le poids de l'eternité. Ils la previennent par la penſée, & réüniſſent dans le temps preſent ce qu'ils doivent ſouffrir dans la durée eternelle de leurs tourmens, ce qui rend chacun de ces maux en quelque ſorte infini.

V.

C'eſt l'effet de la douleur d'appliquer l'ame aux petites parties du temps. L'application aux choſes agreables, fait couler le temps ſans qu'elle s'en apperçoive. Il ſemble qu'il en paſſe pluſieurs parties tout à la fois. Une heure, un jour, une année de plaiſir ne ſont rien ; mais un jour & meſme une heure de douleur, eſt quelque choſe de fort long, & d'autant plus long que la douleur eſt violente. Si celle d'un homme qu'on taille durоit un quart-d'heure, perſonne n'y reſiſteroit, & perſonne meſme ne s'y voudroit expoſer. De quelle longueur ſera donc le temps à ceux qui ſeront dans des douleurs inconcevables, & que ſera-ce pour eux qu'une eternité de douleurs, puiſqu'un petit eſpace de temps leur paroiſtra une eternité. On compte les jours dans les maux mediocres, les heures dans ceux qui ſont plus violens, les minutes dans les douleurs aiguës. Mais celle des damnez eſtant extrémes, ils conteront en quelque ſorte les momens, & il y en a

une infinité dans la plus petite partie du temps.

VI.

Il n'y a point de maux dans cette vie qui ne soient balancez par un tres-grand nombre de biens qui soûtiennent l'ame. Si un ami nous quitte, il en reste d'autres sur lesquels on se repose. On voit au moins quantité de gens qui ne nous haïssent pas, & cela ne laisse pas de temperer nostre tristesse. Quand on se verroit mesme abandonné de tous, & hay de tous, on ne laisseroit pas de voir un port dans la mort. D'ailleurs les maux ne sont pas universels, & ne nous privent pas de tous nos biens. Il reste toûjours divers objets sur lesquels on peut jetter les yeux sans estre affligé. On se console de la perte d'un sens par la joüissance d'un autre. Qui ne voit les couleurs entend les sons. Qui a une sorte de maladie n'a pas toutes les autres maladies, ny tous les autres maux de la vie; & l'application de l'esprit à ces biens qui restent toûjours en assez grand nombre aux plus miserables, affoiblit sans mes-

me qu'ils y penſent, la violence de leurs maux.

Il n'en eſt pas de meſme des damne. De quelque coſté que leur ame ſe tourne, elle ne voit aucun objet qui ne l'afflige. Elle eſt privée de toute conſolation & de tout plaiſir. Rien n'adoucit ſes maux, & tout les augmente.

C'eſt une choſe effroyable que cette privation de tout bien pour une ame qui ne vit & ne ſe ſoutient que par la joüiſſance du bien, & dont l'eſſence conſiſte à le rechercher & à l'aimer, & l'on ne fait pas aſſez de reflexion ſur l'excez de déſolation, qui naiſtra neceſſairement de la connoiſſance claire que ces ames malheureuſes auront, qu'il n'y a plus aucun bien à eſperer pour elles dans toute l'eternité, & qu'elles ne verront jamais rien qui ne les afflige.

VII.

Le pouvoir que l'homme a de ſe tromper dans cette vie ſert beaucoup à diminuer le ſentiment de ſes maux. Si on le condamne avec juſtice, il ſe

perſuade que c'eſt avec injuſtice, & ſe redonne ainſi en quelque ſorte le bien qu'on luy ôte. Il ſe flatte par ſes eſperances, & il appaiſe ſes craintes par des aſſurances temeraires. Il croit qu'on l'eſtime lorſqu'on le mepriſe. Il ſe diſſimule ſes deffauts. Il prend pour certain ce qui eſt incertain. Il ne voit que ce qu'il veut; & il s'imagine ſouvent voir ce qu'il ne voit pas. Il n'en ſera pas de meſme des reprouvez. Dieu ne permettra pas qu'ils puiſſent ignorer leurs maux. Sa lumiere leur ouvrira les yeux malgré qu'ils en ayent. Il faudra qu'ils ſe voyent tels qu'ils ſont, & leurs maux tels qu'ils ſont, ſans qu'ils puiſſent en diminuer la moindre partie par l'erreur de leur imagination.

VIII.

La colere & la haine qu'on conçoit dans cette vie, trouvent une eſpece de conſolation dans les deſſeins de vengeance, ou reels, ou chimeriques qu'elles forment. On ſe flatte dans ſes miſeres par l'idée que l'on fait compaſſion à quelqu'un, ou qu'on ne les a pas meritées, que ce ſont des effets du hazard, ou d'un malheur auquel

on n'a point de part. Le deſeſpoir meſme & la rage ont je ne ſçay quel plaiſir dans l'idée confuſe de ſe ſouſtraire, ou à la veuë des hommes, ou à la vie meſme. Mais les reprouvez n'auront aucunes de ces conſolations quelque malheureuſes qu'elles ſoient. Ils verront clairement qu'ils ſont dans une impuiſſance totale de nuire à ceux qu'ils haïſſent. Ils ſeront convaincus qu'ils meritent tous les maux qu'ils ſouffrent, qu'ils ſe les ſont attirez par leur faute; & ils n'en haïront pas moins la juſtice qui les y condamne: Ils n'eſpereront nullement de pouvoir ceſſer d'eſtre & de vivre. Ils connoiſtront l'inflexibilité de leur Juge & celle de leur cœur, & par conſequent l'immutabilité de leurs maux, ſans que cette penſée les y rende plus conſtans, parce qu'ils ne verront rien ſurquoy leur eſprit ſe puiſſe appuyer.

IX.

Si l'orgueil des hommes les afflige dans cette vie, parce qu'ils s'imaginent toûjours qu'on ne leur rend pas ce qu'on leur doit, & qu'on ne juge pas d'eux aſſez favorablement, il les con-

ſole de l'autre par le portrait qu'il leur fait d'eux-meſmes, qui eſt toûjours agréable. Mais l'orgueil dont les reprouvez ſeront poſſedez, ne leur donnera point cette conſolation. Ils ne verront rien en eux qui leur plaiſe. Tout leur y ſera horreur & les couvrira de honte.

X.

Un ſeul homme qui nous haït eſt un objet ſi penible qu'on ne le ſçauroit ſouffrir. Et quand on s'y applique un peu vivement, cette penſée eſt capable de nous ôter le ſentiment de tous les autres biens humains que nous poſſedons. La conſideration qu'Aman avoit dans le Royaume d'Aſſuere, & tous les biens dont il y joüiſſoit, luy cauſoient beaucoup moins de joye que le mépris qu'il crut que Mardochée avoit pour luy ne luy cauſoit de dépit. Quel ſera donc l'état d'une ame qui deſirant l'amour & l'eſtime avec une paſſion beaucoup plus violente que celles qu'on peut avoir en ce monde, ſe verra l'objet de la haine, non d'un ſeul homme, mais de Dieu, des Anges, des Saints, des reprouvez, & des

demons, & qui ne verrra aucun sentiment d'affection, d'estime, & de compassion pour elle, en qui que ce soit.

XI.

Qui peut concevoir ce que c'est que de haïr un ennemi d'une haine demesurée, de souhaitter sa destruction, & de se voir neanmoins pour jamais entre ses mains, assujetti à sa puissance, abbatu à ses pieds, dans une impuissance absoluë de luy resister? C'est l'état où les reprouvez seront eternellement à l'égard de Dieu. Ils haïront eternellement sa justice & sa puissance. Ils souhaitteroient qu'il ne fust pas, & ils se verront neanmoins eternellement entre ses mains, sans pouvoir éviter aucun des châtimens que sa justice leur fera souffrir.

XII.

Il n'y a point d'objet affligeant qui agisse un peu vivement sur l'esprit, qui ne luy fasse une peine si insupportable, qu'il souhaitteroit de n'estre plus pour s'en separer. C'est pourquoy toutes les passions vives ont porté ceux qui en ont esté agitez à s'ôter la vie. Les

uns se sont tuez, pour éviter la vûë d'un ennemi victorieux, d'autres pour ne pouvoir souffrir un mépris, d'autres pour fuir la honte de quelque crime. Que si ce sentiment n'aist dans les hommes, dont les maux sont si legers, & sont contrepesez par tant de biens qui leur restent, que sera-ce des reprouvez qui n'auront que des maux, & des maux horribles sans aucun bien. Il ne faut donc point douter qu'ils ne souhaittent avec une passion excessive la destruction de leur estre, & que lorsque leur ame sera réünie à leur corps, elle ne fasse effort pour le quitter. C'est ce qui fait dire à saint Augustin, que la premiere mort chasse l'ame du corps malgré elle, & que la seconde la tient malgré elle dans le corps. *Prima mors animam nolentem pellit de corpore. Secunda mors animam nolentem tenet in corpore.* Voila donc quel sera l'état des reprouvez. Ils tendront à la mort & au neant avec une impetuosité demesurée, & n'y pourront arriver. Ils haïront leur vie & leur estre, & ne le pourront détruire. Enfin ils mourront toûjours sans pouvoir jamais mourir. *Ils seront tourmentez*, dit

« *Aug. de Civit. l. 21. c. 3.*

Greg. l. 15. moral. c. 31.

saint Gregoire, *sans que ces tourmens les détruisent. Ils mourront, & ils vivront en mesme-temps. Ils tendront à n'estre pas & ils subsisteront. Ces choses sont terribles à entendre. Mais combien seront-elles plus terribles pour ceux qui les éprouveront?*

XIII.

La source de tous les plaisirs interieurs & de toutes les douleurs, est dans la volonté, selon que ses desirs sont satisfaits ou combattus. Qui peut donc comprendre le malheur d'un état où l'ame ne sera satisfaite dans aucun de ses desirs, & sera contredite en tous. La volonté sera alors souverainement agissante, & elle n'aura neanmoins aucun mouvement qui ne l'afflige. Elle n'obtiendra rien de ce qu'elle desirera. Elle souffrira tout ce qu'elle aura en horreur. C'est le raisonnement dont saint Bernard se sert pour faire comprendre l'excés de cette misere: *Quid tam pœnale quam semper velle quod numquam erit? Quid tam damnatum quàm voluntas addicta huic necessitati volendi nolendique, ut ad utrumlibet jam, sicut non nisi perver-*

Ber. l. 5. de consid. c. 1.

se, ita non nisi misere moveatur. In æternum non obtinebit quod vult, & quod non vult in æternum nihilominus sustinebit?

CHAPITRE X.

De la peine du feu.

COmme les hommes ont une assez grande idée de la douleur que cause le feu, & que nostre imagination ne sçauroit gueres aller plus loin, ils sont portez à diminuer cette idée, en changeant le feu dont Dieu menace les reprouvez en un feu spirituel & metaphorique, qu'ils s'imaginent estre beaucoup moins penible.

C'est ce qui a donné lieu à l'imagination de ceux qui ont pretendu, comme rapporte saint Augustin, que le feu de l'enfer ne seroit autre chose que le regret de la perte du bonheur eternel, dont les reprouvez seront affligez; ce qu'ils appuyent à l'égard des demons & des ames separées du corps; sur ce raisonnement, qu'il est impossible qu'un feu materiel agisse sur des *De Civit. l. 21. c. 29.*

eſtres tout ſpirituels comme les demons.

Mais il eſt aiſé de faire voir que cette opinion eſt auſſi peu ſolide ſelon les lumieres meſmes de la raiſon, qu'elle ſemble contraire à l'Ecriture & à la tradition. Car pour peu qu'on examine ce que c'eſt que nous appellons douleur, on trouvera qu'il eſt tout auſſi concevable que des eſprits ſans corps en ſoient ſuſceptibles, que des eſprits joints à des corps.

On demande comment le feu peut agir ſur un demon. Et moy je demande comment il peut agir ſur les ames des vivans, qui ne ſont pas moins ſpirituels que les demons & les Anges? Car ce n'eſt pas le corps qui ſent la douleur. Que l'ame ſoit appliquée ailleurs, on aura beau bruler le corps, il n'en ſentira rien, comme il arrive en certaines maladies extraordinaires. Il eſt vray que cette douleur paſſe du corps à l'ame, c'eſt à dire que le mouvement qui ſe fait dans le corps, excite dans l'ame ce ſentiment penible qu'on appelle douleur. Mais ce n'eſt pas par une ſuitte neceſſaire de ce mouvement corporel qui n'a aucun rapport avec ce

ſentiment; c'eſt par l'ordre de la volonté de Dieu qui a établi que ce ſentiment s'exciteroit dans l'ame, au meſme-temps que ce mouvement corporel ſe feroit dans le corps. Il eſt impoſſible d'en trouver d'autre raiſon, & il n'y a qu'à s'en ſervir pour faire entendre comment les demons peuvent ſentir les impreſſions d'un feu materiel. Car il n'y a qu'à dire de meſme, que Dieu a ordonné qu'ils auront ce ſentiment de douleur quand il ſe fera tel & tel mouvement dans la matiere du lieu où ils ſeront renfermez.

Il n'y a donc aucune neceſſité, meſme ſelon la raiſon, de concevoir un autre feu que celuy que nous connoiſſons, ny une autre douleur que celle que nous éprouvons quand il agit ſur le corps.

Les demons en ſont auſſi ſuſceptibles que les hommes. Et ainſi il n'eſt point étrange que les hommes reprouvez, & les demons ſoient menacez d'un meſme feu dans l'arreſt de leur Juge : *Ite maledicti in ignem æternum qui paratus eſt diabolo & Angelis ejus.*

En prenant donc ce feu qui ſera le

ſupplice des méchans pour un feu veritable & corporel, il ſemble qu'on ne ſe devroit pas mettre beaucoup en peine d'augmenter l'idée de la douleur qu'il cauſe, puiſqu'on la conçoit déja comme quelque choſe d'inſupportable, & que la cruauté des hommes les plus barbares, n'a pû inventer de plus grand tourment.

Cependant les Peres nous aſſurent que ce feu a encore infiniment plus de force & d'activité que le noſtre, & que la douleur que cauſe le feu ordinaire, n'eſt rien en comparaiſon de celle que cauſera celuy de l'enfer. *Non erit iſte ignis ſicut focus tuus*, dit ſaint Auguſtin. Et la raiſon ſemble nous porter à le conclure des circonſtances de l'état de l'autre vie.

In Pſ 29 Vide Chr. hom. 44. in Matth. 6.

Car la douleur que cauſe le feu n'eſt pas une ſimple action du feu ſur le corps C'eſt l'application de l'ame à ce mouvement. Si elle ne s'y appliquoit point du tout, elle ne ſouffriroit rien du tout. Et elle en ſent d'avantage à proportion qu'elle s'y applique d'avantage. Or il eſt certain que l'application de l'ame dans cette vie eſt toûjours foible à cauſe des or-

ganes du corps dont elle dépend, qui eſtant foibles & délicats ſe détruiroient par une action trop violente. Mais dans l'autre vie les organes du corps eſtant incorruptibles, l'ame s'appliquera aux objets qui luy cauſeront de la douleur avec toute l'activité de ſa nature.

Le feu de cette vie n'agit jamais univerſellement ſur tout le corps ; autrement il le détruiroit en un moment, & ne cauſeroit preſque aucune douleur. Il faut afin qu'on le ſente vivement, qu'il n'agiſſe que ſur peu de parties, & il les rend meſme en peu de temps inſenſibles en les conſumant. Mais s'il agiſſoit ſur toutes ſans détruire le corps, ce ſeroit ſans doute un redoublement terrible de douleur. Et c'eſt proprement ce qui arrivera dans l'enfer. Ils ſeront, dit l'Evangile, tout penetrez de feu comme une viande ſalée eſt penetrée de ſel. *Omnis enim igne ſalietur, & omnis victima ſale ſalietur.* Le feu agira ſur toutes les parties de leur corps, comme il agit ſur toutes les parties d'un fer rouge. Il n'y aura ny nerfs, ny fibres, ny tendons qui ne ſoient ébranlez, & qui

Marc. 9. v. 48.

ne causent une douleur violente. Et comme aucune de ces parties ne sera jamais consumée par le feu, mais qu'elles demeureront pour toûjours dans la mesme agitation, le supplice subsistera toûjours dans la mesme violence.

Cette peine sera d'autant plus grande, que c'est proprement celle qui leur sera imposée par la justice de Dieu, & où elle agira par elle-mesme, toutes leurs autres peines n'estant que des suites de leur abandonnement & de leur malice, sans que Dieu y agisse autrement qu'en les laissant à eux-mesmes.

Je ne feray pas difficulté de rapporter icy ce que sainte Thereze dit d'une vision par laquelle Dieu luy fit voir quelque chose des supplices de l'enfer, & je ne crains pas de dire que ce seroit une force d'esprit tres-mal entenduë, que de n'en estre pas effrayé, & de traiter cela d'imagination. Il faudroit estre assuré que ç'en fust une, pour avoir droit de la mépriser. Or on est bien éloigné de pouvoir avoir cette asſurance à l'égard des visions qu'elle rapporte. On peut dire au contraire avec verité, qu'y ayant deux choses

qu'on peut mettre en doute dans ces sortes de choses. 1. Si la personne qui les rapporte est sincere 2. Si ce n'est point une illusion de son imagination; les personnes de bon sens qui examineront sans prevention les ouvrages de cette illustre Sainte, seront d'abord pleinement convaincuës de la premiere, qui est son entiere sincerité; & à l'égard de la seconde, elles auront de la peine à se persuader que des imaginations mettent les ames dans un état aussi saint & aussi divin que celuy où il paroist que Dieu la mettoit par ces visions, ny que Dieu ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des illusions phantastiques.

Voicy donc de quelle sorte elle raconte ce que Dieu luy a fait voir & sentir des peines de l'enfer.

Estant un jour en oraison, dit-elle, « *Vie de* je me trouvay en un moment en en- « *sainte* fer, sans sçavoir en quelle maniere j'y « *Ther.* avois esté portée. Je compris seule- « *ch. 32.* ment que Dieu vouloit que je visse le « lieu que les demons m'avoient preparé, & que mes pechez meritoient. « Cela dura tres-peu. Mais quand je « vivrois encore plusieurs années, je ne «

» croy pas qu'il me fuſt poſſible d'en
» perdre le ſouvenir.
» L'entrée m'en parut eſtre comme une
» de ces petites ruës longues & étroittes
» qui ſont fermées par un bout, & telle
» que ſeroit celle d'un four fort bas,
» fort ſerré, & fort obſcur. Le terrain
» me ſembloit eſtre comme de la bouë
» tres-ſale, d'une odeur inſupportable,
» & pleine d'un tres-grand nombre de
» reptiles venimeux. Au bout de cette
» petite ruë eſtoit un creux fait dans la
» muraille en forme de niche, où je me
» vis logée tres-à l'étroit. Et bien que
» tout ce que je viens de dire fut encore
» beaucoup plus affreux que je ne le re-
» preſente, il pouvoit paſſer pour agrea-
» ble en comparaiſon de ce que je ſouf-
» fris lorſque je fus dans cette eſpece de
» niche.
» Ce tourment eſtoit ſi terrible, que
» tout ce qu'on en peut dire ne ſçauroit
» en repreſenter la moindre partie. Je
» ſentis mon ame brûler dans un ſi hor-
» rible feu, qu'à grand peine pourrois-
» je le décrire tel qu'il eſtoit, puiſque je
» ne ſçaurois meſme le concevoir. J'ay
» éprouvé les douleurs les plus inſuppor-
» tables au rapport des medecins, que

l'on puiſſe endurer en cette vie, tant « par ce retirement de nerfs, qu'en plu- « ſieurs autres manieres, par d'autres « maux que les demons m'ont cauſez; « mais toutes ces douleurs ne ſont rien « en comparaiſon de ce que je ſouffris « alors, joint à l'horreur que j'avois de « voir que ces peines eſtoient eternelles; « & cela meſme eſt encore peu ſi on le « compare à l'agonie où ſe trouve l'ame. « Il luy ſemble qu'on l'étouffe, qu'on « l'étrangle, & ſon affliction & ſon « deſeſpoir vont juſqu'à un tel excés que « j'entreprendrois en vain de le rap- « porter. C'eſt peu de dire qu'il luy pa- « roiſt qu'on la déchire ſans ceſſe, par- « ce que ce ſeroit ainſi une violence é- « trangere qui luy voudroit ôter la vie, « au lieu que c'eſt elle-meſme qui ſe l'ar- « rache, & ſe met en pieces. Quant à « ce feu interieur & ce deſeſpoir qui « ſont comme le comble de tant d'hor- « ribles tourmens, j'avouë pouvoir en- « core moins le repreſenter. Je ne ſça- « vois qui me les faiſoit endurer; mais « je me ſentois brûler, & comme ha- « cher en pieces; ce qui me ſembloit « eſtre la plus terrible de toutes les pei- « nes. «

» Dans un lieu si épouvantable, il ne
» reste pas la moindre esperance de re-
» cevoir quelque consolation, & il n'y
» a pas seulement assez de place pour
» s'asseoir où se coucher. J'y estois com-
» me dans un trou fait dans la muraille,
» & ces horribles murailles contre l'or-
» dre de la nature serrent & pressent ce
» qu'elles enferment. Tout étouffe en ce
» lieu-là. Ce ne sont qu'épaisses tene-
» bres sans aucun mélange de lumiere;
» & je ne comprends pas comment il se
» peut faire qu'encore qu'il n'y ait point
» de clarté, on y voit tout ce qui peut
» estre le plus penible à la veuë.

» Quoy qu'il y ait environ six ans que
» ce que je viens de rapporter se passa,
» j'en suis encore si épouvantée en l'é-
» crivant, qu'il me semble que mon sang
» se glace de peur dans mes veines. Ainsi
» quelques maux & quelques douleurs
» que j'éprouve, je ne puis me souve-
» nir de ce que je souffrois alors, que
» tout ce que l'on peut endurer icy bas
» ne me paroisse mépriſable. Il me sem-
» ble que nous nous plaignons sans su-
» jet. Et je considere comme l'une des
» plus grandes graces que Dieu m'ait
» faites, une chose aussi terrible que

celle que j'ay rapportée, quand je considere combien elle m'a esté utile, tant pour m'empescher d'apprehender les afflictions de cette vie, que pour m'obliger à les souffrir avec patience, & à rendre graces à Dieu de ce que j'ay sujet de croire qu'il me veut délivrer de ces terribles & épouventables peines, dont la durée sera eternelle.

Dieu sans doute ne fit voir à cette Sainte que l'image d'une partie de l'enfer, & autant qu'il luy estoit utile pour le bien de son ame. Ainsi on a lieu de conclure que l'enfer dans toute sa realité est encore tout autre chose que cette image si horrible qu'elle en trace.

CHAPITRE XI.

Consequences que l'on doit tirer de la consideration de ces peines.

JE ne pretends pas étendre icy toutes les consequences que la raison peut tirer de cet état effroyable que nous venons de representer, & dont tous les hommes sont menacez, car il

n'y a presque rien dans la morale qui ne s'en ensuive. Je pretens seulement en marquer quelques-unes des plus grossieres & des plus sensibles, & principalement celles que les saints Peres en ont eux-mesmes tirées.

La premiere des pensées qu'il nous doit donner, est que ce n'est pas seulement la foy & la religion qui condamnent la conduite de ceux qui croyant qu'il y a un enfer à craindre, ne font pas leur principal soin de l'éviter ; mais qu'elle doit paroistre entierement insensée selon les lumieres mesmes les plus ordinaires du sens commun.

A la verité il y a quelque chose dans la vanité de l'esprit humain, qui peut porter à estimer un homme qui se voyant condamné à la mort, & n'ayant aucune esperance de l'éviter, ny aucune veuë de l'autre vie, emploiroit trois ou quatre heures qu'il auroit jusqu'au temps de l'execution, à joüer & à se divertir. Et c'est ce qui fait que l'on n'est pas choqué des loüanges que Seneque donne à un Chevalier Romain nommé Canius, qui s'amusa à joüer aux échets en attendant que les Ministres de Caligula vinssent exe-

cuter l'Arreſt de mort qu'il avoit donné contre luy.

Mais ſi d'une part le ſupplice de cet homme euſt eſté horrible, & ſi de l'autre il l'euſt pû éviter en employant ces trois ou quatres heures à faire des actions juſtes & legitimes, y a-t'il quelqu'un qui ne le traittaſt de fou & d'extravagant, ſi l'amour d'un divertiſſement ridicule l'euſt empeſché d'embraſſer un moyen ſi honneſte d'éviter une mort honteuſe & cruelle?

Cependant ce party qu'on ne prend jamais à l'égard de la mort temporelle, eſt pris tous les jours à l'égard de la mort eternelle. On s'y expoſe, l'on s'y precipite pour des plaiſirs, pour des intereſts, pour des honneurs, qui ont bien moins de proportion avec cet effroyable malheur auquel on s'engage, que trois heures de jeu n'en ont avec une mort cruelle. Auſſi ſaint Auguſtin aprés avoir repreſenté dans un de ſes Sermons l'excés de ce déreglement de l'eſprit des hommes, en conclut expreſſement, qu'il faut que la foy ſoit éteinte en eux.

Le feu de l'Enfer, dit ce ſaint Docteur, *ne ſera pas ſemblable à celuy* *In Pſ. 19.*

que vous pouvez sentir icy bas. Et cependant si l'on vous menaçoit de vous y faire bruler la main, vous feriez pour l'éviter quelque mal que ce fust qu'on vous ordonnast de faire. Dieu pour vous obliger à faire le bien, vous menace si vous ne le faites, d'un mal eternel, & vous ne le faites pas. Les menaces de quelque mal que ce soit, ne devroient pas estre capables de vous engager à faire le mal, non plus que de vous empescher de faire le bien: Et Dieu mesme ne vous menace de rien moins que d'un feu eternel, si vous faites le mal & si vous ne faites pas le bien. D'où vient donc que vous faites si peu d'état de ces menaces? C'est sans doute que vous n'avez point de foy.

Il faut en effet qu'on ne croye point de cette foy qui fait impression sur le cœur. Mais il se peut faire neanmoins, & il arrive mesme tres-souvent, que l'on ne laisse pas de croire d'une autre persuasion qui n'est que dans l'esprit. Ainsi on croit, & on ne croit pas. Le cœur fait faire à l'esprit des jugemens faux conformes à ses inclinations. Il luy fait preferer

le

le preſent à l'avenir, & regarder les biens & les maux de cette vie comme quelque choſe de plus reel que tout ce que l'on dit des biens de l'autre, & la raiſon ne laiſſe pas en meſme-temps de conclure le contraire, mais d'une maniere ſi froide & ſi ſpeculative, qu'elle n'eſt pas capable d'arreſter la pente du cœur.

Quand on a ſoin neanmoins de fortifier ce que l'on a de raiſon en l'appliquant davantage à ces objets, la crainte que l'on en conçoit devient capable par là de retenir au moins la main, ſi elle ne guerit pas le cœur, & de retrancher les effets exterieurs des paſſions, ſi elle n'en arreſte pas les mouvemens interieurs; & en nous ſeparant ainſi des objets qui augmentent la concupiſcence, elle prepare la place à la charité.

C'eſt par cette crainte fortifiée de l'eſperance des recompenſes que Dieu promet aux juſtes, qu'on devient capable de mépriſer toutes les promeſſes des hommes. Tremblez, dit ſaint « Auguſtin, des maux dont vous menace le Tout-Puiſſant. Aimez ce que le « Tout-Puiſſant vous promet, & vous «

» ne tiendrez aucun compte des pro-
» meſſes & des menaces des hommes.

In Epiſt. Ioan. tr. 3. *Exhorreſce quod minatur Omnipotens. Ama quod promittit Omnipotens, & vileſcet omnis mundus ſive promittens ſive terrens.*

Il faut pour cela travailler à s'établir fortement dans ce principe, dont la raiſon ne peut douter pourveu qu'elle y faſſe attention, que les maux de l'autre vie eſtant ſi horribles, & ſurpaſſant tellement dans leur grandeur tous les biens & tous les maux de la vie preſente, il nous doivent ſervir de regle & de meſure pour juger de ceux-cy, & qu'ainſi nous ne devons jamais regarder ſous l'idée de bien, mais ſous l'idée d'un grand mal tout ce qui mene à l'enfer

C'eſt donc par là qu'il faut juger de la difference de tous les états où l'on peut eſtre en ce monde. Tous ceux où il eſt plus difficile de ſe ſauver nous doivent paroiſtre malheureux, & nous devons regarder au contraire comme avantageux tous ceux qui ſont favorables pour le ſalut.

C'eſt ſur cela que nous devons regler noſtre joye & noſtre triſteſſe dans

tous les ſuccez & tous les accidens qui nous arrivent. Car pour ſçavoir ſi nous avons ſujet de nous en réjoüir ou de nous en affliger, il ne faut que nous demander à nous-meſmes s'ils nous rendent le ſalut plus facile ou plus difficile.

Ces veritez ſont communes. Mais il n'eſt pas commun de les avoir vivement imprimées dans l'eſprit, d'y conformer ſes jugemens & ſes actions, de regarder toutes les choſes du monde par la lumiere qu'on en tire.

C'eſt auſſi une penſée tres-commune que de dire comme fait ſaint Auguſtin, qu'il faut ſe ſervir de la conſideration de l'enfer pour mépriſer & pour trouver legers tous les maux du corps. *Vnuſquiſque Chriſtianus quando aliquam afflictionem corporis patitur, gehennam cogitet, & videat quàm leve eſt quod patitur.* Mais il n'eſt pas fort commun de la reduire en pratique. *Tom 9. De Verbis Excid. c. 4.*

Ce que ſaint Auguſtin dit en un autre endroit ſur ce ſujet, nous donne lieu d'ajoûter que comme l'enfer nous doit faire mépriſer tous les maux de

cette vie, auſſi les maux de cette vie nous doivent faire ſouvenir de l'enfer, & nous ſervir d'un avertiſſement continuel de penſer ſerieuſement à l'éviter. Car ce ſaint Docteur nous enſeigne dans un de ſes Sermons, que les legers châtimens de cette vie n'ont pour but que de nous avertir de nous corriger, afin que Dieu n'ait pas lieu de nous punir dans ſa rigueur; que ce Juge ſouverain nous fait connoiſtre par là, qu'il viendra bien toſt, & que cette conduite eſt un effet du deſſein qu'il a de ne nous pas perdre. *S'il avoit deſſein*, dit-il, *de nous condamner, il ſe taiſoit. Iamais perſonne, ayant deſſein d'en frapper un autre, n'a crié qu'il y priſt garde.*

Ainſi comme il eſt viſible que la terre eſt pleine des divers châtimens de Dieu, & qu'il n'y a perſonne qui n'en éprouve pluſieurs, il s'enſuit que Dieu fait retentir par toute la terre, & en tout temps cette voix terrible, mais ſalutaire; que l'enfer s'approche, que le Juge vient. Hommes mortels, leur dit-il par là, prenez garde à vous, & banniſſez de vos cœurs tout ce qui

vous peut faire condamner au feu eternel. Voilà ce que signifient ces fleaux que Dieu répand sur la terre, ces guerres, ces pestes, ces famines, ces calamitez publiques & particulieres. Ce sont comme des étincelles qui s'exalent du feu de l'enfer, qui est le tresor de la colere de Dieu Mais c'est par un conseil de misericorde qu'il permet qu'elles en sortent; afin de nous avertir par là d'éviter ces terribles feux où il precipitera les méchans dans l'autre vie.

Quand mesme ces veuës de l'enfer ne nous seroient pas necessaires pour éviter le peché, & que nous serions arrivez jusqu'à ce degré où la charité bannit toute crainte, qui est bien rare dans ce monde, & où il est tres-dangereux de s'imaginer d'estre arrivez lorsque Dieu ne nous y a pas encore élevez; elles ne laisseroient pas de nous estre utiles & mesme necessaires, tant pour entretenir en nous les sentimens de reconnoissance que nous en devons avoir, que pour y exciter la compassion que nous devons avoir des ames qui se precipitent en cet abysme

de maux. Et il ne faut que lire ce que sainte Therese dit sur ce sujet avec cette éloquence inimitable qui naissoit de l'ardeur de sa charité, pour juger ce que cette vûë produiroit en nous si nous avions autant de charité qu'elle.

Medit. II. sur la Communion.

» Comment, dit-elle, pourrois-je exprimer quelle est ma douleur, lorsque » je me represente l'état d'une ame, qui » s'estant vûë dans le monde toûjours » considerée, toûjours aimée, toûjours » servie, toûjours respectée, toûjours » caressée, au moment qu'elle sortira de » cette vie, se verra perduë pour jamais, » & comprendra clairement que sa mi» sere n'aura point de fin; qu'il ne luy » servira plus de rien de détourner son » esprit des veritez de la Foy, ainsi qu'el» le avoit accoûtumé de faire icy bas; » qu'elle se verra separée & comme ar» rachée de ses divertissemens & de ses » plaisirs, lorsqu'il luy semblera qu'elle » n'avoit pas encore commencé seule» ment à les goûter, parce qu'en effet » tout ce qui se passe avec la vie n'est » qu'un souffle & une vapeur; qu'elle » se verra environnée de cette compa-

gnie ſi hideuſe & ſi cruelle avec laquelle elle doit ſouffrir eternellement ; qu'elle ſe verra plongée dans un lac puant & plein de ſerpens qui exerceront ſur elle toute la rage dont ils ſont capables ; & enfin qu'elle ſe trouvera comme abyſmée dans cette horrible obſcurité, qui n'ayant pour toute lumiere qu'une flamme tenebreuſe, ne luy permettra de voir que ce qui peut entretenir pour jamais ſes peines & ſes tourmens.

O que ce que je dis eſt peu en comparaiſon de ce qui eſt ! O Seigneur ! & qui a donc tellement couvert de bouë les yeux de cette ame qu'elle n'ait point apperçu cet état funeſte juſqu'à ce qu'elle s'y ſoit vûë pour jamais reduite ? Qui a tellement bouché ſes oreilles qu'elle n'ait point entendu ce qu'on luy a dit mille & mille fois de la grandeur & de l'eternité de ces tourmens ? O vie eternellement malheureuſe ! O ſupplices ſans fin & ſans relâche ! Eſt-il poſſible que ceux-là ne vous craignent point, qui craignent tellement les moindres incommoditez du corps, qu'ils ne peu-

» vent souffrir de passer seulement une
» nuit dans un lit qui soit un peu dur ?
» O Seigneur, que je regrette le
» temps auquel je n'ay point compris
» ces veritez ! Mais puisque vous sça-
» vez mon Dieu, le déplaisir que je
» souffre, de voir le grand nombre de
» ceux qui ne veulent pas les entendre,
» faites au moins, je vous en conjure, que
» vostre lumiere éclaire quelque ame
» qui soit capable d'en éclairer beau-
» coup d'autres. Je ne vous demande
» pas, Seigneur, que vous le fassiez
» pour l'amour de moy, car j'en suis
» indigne : mais je vous le demande par
» les merites de vostre Fils. Jettez, ô
» mon Dieu, les yeux sur ses playes. Et
» puisqu'il les a pardonnées à ceux qui
» les luy ont faites, pardonnez-nous
» aussi les pechez que nous avons com-
» mis contre vous.

Ainsi, comme il paroist par l'exemple de cette Sainte, la crainte de l'enfer n'est pas seulement l'introductrice de la charité, lorsqu'elle n'est pas encore maistresse du cœur ; elle n'en est pas seulement la gardienne, lorsqu'elle est encore foible & imparfai-

te ; elle en eſt auſſi la nourriciere, lorſqu'elle eſt la plus pure & la plus parfaite, avec cette ſeule difference que dans les deux premiers états, elle regarde plus nous que les autres, & dans le troiſiéme elle regarde plus les autres que nous.

I. TRAITTE' DES QUATRE DERNIERES FINS.

LIVRE TROISIE'ME.

Du Paradis.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il eſt utile de traitter du Paradis aprés avoir traitté de l'Enfer.

Combien la connoiſſance de ces deux grands objets eſt liée avec celle de la nature de l'homme.

APRES la crainte des peines, rien ne fait plus d'impreſſion ſur l'eſprit des hommes, que l'eſperance des recompenſes, ce qui a donné lieu à

ceux qui ont fait les loix de joindre ordinairement ces deux motifs pour retenir les hommes dans leur devoir.

Dieu suit à peu prés le mesme ordre dans les operations de sa grace. Aprés avoir ébranlé le cœur par la crainte des peines dont il menace les méchans, il l'attire à luy par l'esperance de la gloire qu'il promet aux Justes.

Pour suivre donc ces mesmes degrez, la raison veut qu'aprés avoir proposé les objets les plus capables de remplir les ames de terreur qui sont la Mort, le Jugement, & l'Enfer; on leur propose ceux qui sont les plus capables d'attirer leurs desirs, qui sont les biens eternels & ineffables que Dieu à reservez à ses Elûs.

Il est dautant plus necessaire de joindre ces objets, qu'on ne sçauroit en quelque sorte les bien concevoir separément. Car la principale partie du malheur des réprouvez consiste dans la perte du bon-heur des Justes: & la délivrance du malheureux état des reprouvez fait une partie considerable de la felicité des Bien-heureux.

Non seulement la connoissance de

chacune de ces deux fins eſt inſeparable de celle de l'autre, mais elles ſont toutes deux ſi étroitement liées à la nature de l'homme, que l'on ne les ſçauroit bien connoiſtre, ſans connoiſtre l'homme, ny connoiſtre bien l'homme, ſans les connoiſtre.

En effet, ſi l'on examine la ſource de toutes les vaines phantaiſies des Philoſophes touchant le ſouverain bonheur & le ſouverain malheur, on trouvera qu'elles n'ont point eu d'autre ſource que l'ignorance où ils eſtoient de la nature de l'homme. Car s'eſtant imaginez que l'ame n'eſtoit point capables d'autres actions que de celles qu'ils remarquoient en elle dans cette vie; comme ces actions ſont toutes foibles & languiſſantes, ils ont cru qu'elle pouvoit eſtre pleinement ſatisfaite par un bonheur languiſſant, tel que celuy dont on peut joüir en ce monde, & qu'elle n'avoit point à craindre d'autres maux que ceux qu'elle y peut ſentir.

Mais s'ils euſſent bien conçu que cette ame qui eſt preſentement dans un état de langueur, d'aſſoupiſſement, & d'obſcurité, doit eſtre miſe par la

mort en un autre état où ſes connoiſſances ſeront infiniment plus étenduës & plus claires, & ſes deſirs infiniment plus impetueux & plus violens, ils auroient changé toutes leurs idées, & en ſuivant cette lumiere ils auroient beaucoup approché de la connoiſſance du Paradis & de l'Enfer.

Car il eſt clair par là que l'ame venant à eſtre ſeparée du corps & miſe dans un état de liberté, commencera de ſe porter vers les objets de ſon amour avec une vehemence toute autre que celle avec laquelle elle s'y porte preſentement ; qu'ainſi en s'élançant vers ces objets avec cette violence, où elle en joüira, & par conſequent elle ſera dans une joye d'autant plus grande que ſon amour ſera violent, où elle n'en joüira pas, & par conſequent elle ſera dans une triſteſſe proportionnée à la vehemence de ſon amour, puiſque la triſteſſe n'eſt rien que le ſentiment de la privation de ce qu'on aime.

Cela conclut déja qu'il faut neceſſairement que l'ame au moment de la mort, ſoit dans un état d'une tres-grande joye ou d'une tres-grande tri-

ſteſſe, & qu'elle eſt incapable par ſa nature de ſentimens mediocres.

Mais on pouſſera ces conſequences plus loin, ſi on y ajoûte deux principes que la raiſon & la foy rendent évidents. Le premier eſt, qu'il eſt impoſſible que la juſtice de Dieu accorde à l'ame dans l'autre vie, qui eſt fixe & immuable, la joüiſſance de deſirs qui ſeroient déreglez & criminels. Le ſecond eſt, que n'eſtant pas faite pour joüir des creatures, tout deſir qu'elle a d'en joüir eſt mauvais & déreglé.

Il s'enſuit de là que toutes les ames qui ſortant de ce monde, n'auront de l'amour que pour les creatures, en ſeront privées à jamais, parce que Dieu ne peut permettre que ce deſir eſtant mauvais, ſoit ſatisfait par la joüiſſance de ſon objet, & par conſequent qu'elles tomberont dans une effroyable triſteſſe: & qu'au contraire toutes celles qui aimeront Dieu, qui eſt le ſeul objet legitime de leur amour, luy ſeront unies & en joüiront, parce que ſi elles n'en joüiſſoient pas, elles ſeroient malheureuſes, & que comme il ſeroit injuſte qu'elles fuſſent dans la joye en aimant ce qu'elles ne doivent pas aimer,

il ſeroit injuſte qu'elles fuſſent dans la triſteſſe en aimant ce qu'elles doivent aimer.

Voila de quelle ſorte la connoiſſance de la nature de l'homme nous conduit à concevoir l'Enfer, & le Paradis. Et l'on peut dire de meſme que la connoiſſance du Paradis & de l'Enfer, nous fait connoiſtre ce que c'eſt que l'homme. Car la neceſſité où il eſt d'avoir pour partage l'une ou l'autre de ces deux fins eſt une preuve évidente de ſa grandeur. Elle fait voir que Dieu ne la deſtiné à rien de mediocre; qu'il faut qu'il ſoit ou tres-malheureux ou tres-heureux; qu'il n'y a point de milieu pour luy; qu'il eſt né pour eſtre comblé de toutes ſortes de biens ſans mélange d'aucun mal, ou accablé de toutes ſortes de maux ſans mélange d'aucun bien; qu'ainſi il n'eſt point fait pour le monde, puiſque tout y eſt mélé de biens & de maux, & que les biens ou les maux qu'on y peut avoir, ne ſont pas fort grands.

La vie preſente par laquelle il doit paſſer, ne luy eſt donnée que pour faire choix de l'un ou de l'autre de ces deux états; & ce choix doit eſtre l'uni-

que employ & l'unique exercice de sa vie. Car il ne se fait pas par une seule action. Elles y contribuent toutes, & servent toutes à l'avancer vers l'un ou vers l'autre.

Il y a seulement cette difference sur ce point entre l'Enfer & le Paradis, que pour tomber dans l'enfer il suffit de prendre la voye qui y conduit sans qu'il soit besoin de le desirer; mais pour arriver à la felicité du Ciel, il faut en avoir un desir sincere. Ainsi comme on ne sçauroit la desirer sans la connoistre, nostre premier soin doit estre de travailler à acquerir cette connoissance. Et c'est à quoy ce Livre icy est destiné.

CHAPITRE II.

Qu'il est étrange que la vraye beatitude soit si peu desirée des hommes. Heresie de l'esprit, heresie du cœur sur ce sujet.

QUoy qu'il n'y ait rien de si different que l'Enfer & le Paradis, & qu'il semble que si l'horreur que cause

la veuë du premier de ces objets, éloigne les hommes d'y penser, la plenitude de tous les biens qu'on découvre dans l'autre, devroit y arrester leur pensée, il est pourtant vray que les hommes ne pensent gueres plus au Paradis qu'à l'Enfer, qu'ils en sont aussi peu touchez, & qu'ils vivent à peu prés dans un égal oubli de l'un & de l'autre.

Cela doit paroistre d'abord d'autant plus étrange que le premier, le plus agissant, & le plus essentiel desir de l'homme est celuy d'estre heureux. Ce desir est imprimé dans le fond de sa nature, & se répand dans toutes ses actions. L'homme ne tend qu'à cette fin, il ne fait rien que pour elle, rien ne luy peut plaire que par cette vûë. Il n'y a jamais eu d'hommes sans ce desir, il n'y en a point, il n'y en peut avoir, dit saint Augustin. Il n'est point necessaire de l'exciter en eux. Enfin quoy que cette inclination soit la source de toutes les divisions qui arrivent entre les hommes, par le mauvais usage qu'ils en font, il n'y a rien neanmoins en quoy ils soient plus uniformes que dans cette inclination.

Aug. de Trinit. l. 13. c. 4.

« Aug. in Psal. 128. « con 1. & « in Psal. 32.

In Ps. 3. Saint Augustin ajoûte en un autr endroit que ce desir de la beatitude e tellement gravé dans le cœur de tou les hommes, que quoy que le pech soit inseparable de la misere, ils ne s portent neanmoins au peché, que pou éviter d'estre miserables. *Cum sit ma litiæ individua comes miseria, isti perversi non solum mali esse volunt & miseri nolunt, quod fieri non po test; sed ideo mali esse volunt ne mi seri fiant.*

Il est vray neanmoins que cet éga rement est plus aisé à comprendre dan ceux qui n'estant point éclairez des lu mieres de la Foy, appliquent par er reur ce desir general d'estre heureux, à des objets qui les rendent effectivemen malheureux.

Mais ce qui est plus étonnant, c'est que ceux à qui Dieu a fait la grace incomparable de leur faire annoncer cette grande & heureuse nouvelle du Royaume des Cieux, & du bonheur inconcevable qu'il promet à ceux qui y auront part, qu'il avoit tenuë cachée l'espace de quatre mille ans à toute la terre, en sont neanmoins si peu touchez que ce grand objet est celuy au-

quel ils penſent le moins, & qui fait le moins d'impreſſion ſur eux.

Car ne ſemble-t'il pas que cette inclination ſi violente qu'ils ont d'eſtre heureux, devroit réünir toutes leurs paſſions & tous leurs deſirs vers ce bonheur ineffable que Dieu leur découvre. Ils le cherchent, ce bonheur, avec inquietude; ils ont éprouvé en mille manieres qu'ils n'en ſçauroient trouver ſur la terre que de faux; on leur en montre un veritable & ſolide; ils temoignent de le croire. D'où vient donc qu'ils n'en font pas la plus agréable & la plus continuelle occupation de leurs eſprits? C'eſt ſans doute à quoy la raiſon les porte; mais ils ont en eux un principe plus fort que la raiſon qui les en empeſche, qui eſt la corruption de leur cœur.

Car il faut remarquer qu'il y a ſur ce ſujet de deux ſortes d'hereſies; les unes que l'on peut appeller des hereſies de l'eſprit, parce que l'eſprit les approuve, y conſent, & les appuye de tout ce qu'il a de lumiere: les autres qu'on peut appeller des hereſies du cœur, parce qu'elles naiſſent de ſes paſſions qui forcent l'eſprit de former

des idées & des jugemens qui y son
conformes, quoy qu'il y ait en mes
me temps dans cet esprit des lumiere
contraires qui dementent ces faux ju
gemens.

Les divers sentimens des Philosophe
touchant la beatitude, sont du genr
de celles que nous avons appellées de
heresies de l'esprit. Cette matiere leu
a paru belle pour exercer leur subtilit
& leur éloquence. Ils se sont partage
sur ce point en diverses sectes. Le
uns ont mis la beatitude dans le corps
les autres dans l'esprit ; les autres dans
l'un & dans l'autre. Varron en y joi-
gnant quelques circonstances, fait mon-
ter le nombre de leurs opinions jus-
qu'à 288. & saint Augustin les reduit
à douze, en retranchant les differen-
ces inutiles.

La Religion Chrestienne n'a pas eu
de peine à détruire ces imaginations
des Philosophes, dont la plupart ser-
voient plûtost de matiere à leurs entre-
tiens & à leurs disputes, que de fin à
leurs desirs, & de regle à leurs actions.

Mais elle n'a pas déraciné avec la
mesme facilité les heresies du second
genre, que nous avons nommées les

hereſies du cœur. Elle en a trouvé une de cette nature ſur le ſujet de la beatitude, repanduë dans tous les hommes, qui leur fait établir le ſouverain bien dans la vie preſente, dans la joüiſſance des plaiſirs des ſens, des objets de curioſité, des honneurs, de la gloire & de la puiſſance du monde, & de tout ce qui y conduit.

Cette hereſie n'eſt autre choſe que la triple concupiſcence à laquelle ſaint Jean reduit toutes les paſſions & les actions des hommes, lorſqu'il dit *que tout ce qui eſt au monde eſt concupiſcence de la chair, concupiſcence des yeux, & orgueil de la vie.* 1. Ioan. 2. 16.

Ainſi c'eſt l'hereſie generale du genre humain, qui corrompt premierement le cœur de tous les hommes & enſuite leur eſprit.

Il ne faut point chercher ailleurs que dans cette hereſie univerſelle la cauſe de cette froideur & de cette inſenſibilité, que l'on remarque dans la pluſpart des hommes à l'égard de la veritable beatitude. La Religion Chrêtienne la trouve établie & dominante dans leur cœur ; & quoy qu'elle la banniſſe par ſes lumieres de l'eſprit de

quelques-uns, & qu'elle guerisse mes-me leur cœur de ce qu'elle a de mortel & de criminel, elle ne la détruit neanmoins jamais entierement ; de sorte qu'il en demeure toûjours quelque racine au fond de l'ame jusqu'à la mort, qui y produit toûjours quelque gouſt pour les biens de la terre, & quelque dégouſt pour les biens du Ciel.

Ces biens que la Religion nous propoſe ne ſont pas des biens preſens, & la concupiſcence en veut de preſens. Il les faut attendre, & la concupiſcence eſtant impetueuſe & impatiente ne veut point attendre. On ne les voit point par les ſens ; & la concupiſcence n'eſt touchée que de ce qui frappe les ſens. On ne s'en ſçauroit faire honneur dans le monde, & c'eſt cet honneur du monde que la concupiſcence deſire. Enfin pour y arriver il faut ſe ſeparer des objets des ſens, & renoncer aux honneurs ; & c'eſt ce que la concupiſcence ne peut ſouffrir.

Elle s'oppoſe donc à la recherche & à la meditation des biens de l'autre vie, comme à l'anéantiſſement des ſiens. Elle répand du dégouſt ſur toutes les

ctions par lesquelles l'ame voudroit y porter. Elle l'attire en bas, lorsqu'elle veut s'élever en haut, & par un renversement horrible, elle represente cette source de tous les vrais biens & de la veritable joye, sous des idées noires, tristes & mélancoliques.

Ceux dont elle possede le cœur n'entendent pas mesme ce que l'on en dit. La fiévre de l'iniquité leur en a fait perdre le goust. *Que voulez-vous que je vous fasse*, leur dit saint Augustin, *puisque vous ne sçauriez gouter ces vrais biens, je suis dans l'impuissance de vous les faire comprendre. Donnez-moy un cœur qui les aime, & il entend ce que je dis. Donnez-moy un cœur qui les desire, qui en soit affamé, qui se regarde dans le desert de ce monde comme hors de son païs, qui soupire avec une soif ardente vers cette fontaine de nostre eternelle patrie; donnez-moy, dis-je, un homme dans cette disposition, & il entend ce que je dis; mais si je parle à un cœur froid & insensible, il ne sçait ce que je dis.* SI FRIGIDO *loquor, nescit quod loquor.*

Aug. in Ps. 30.

Tr. 26. in Ioann.

C'est la concupiscence qui répand

ce froid & ce dégouſt dans le cœur ; & comme elle eſt plus forte & plus vive dans les uns que dans les autres, elle le répand inégalement & en differens degrez. Elle rend les uns entierement fermez aux diſcours & aux penſées de l'autre vie. Elle fait que d'autres s'en laſſent bien-toſt. Elle empeſche d'autres de s'y appliquer en leur fourniſſant d'autres objets.

Voilà ſa pente & ſon inclination, & il ne faut que ſonder un peu ſon propre cœur pour les reconnoiſtre en ſoy dans quelque degré. Mais il eſt bon d'abord de conſulter les lumieres de la Foy, pour apprendre de qu'elle maniere nous devons conſiderer cette maladie que nous avons appellée avec raiſon l'hereſie naturelle & univerſelle de l'homme corrompu, lors principalement qu'elle eſt ſi forte, qu'elle étouffe en nous entierement le deſir des biens du Ciel.

CHAPI-

CHAPITRE III.

Que c'eſt un eſtat criminel de ne point deſirer la Beatitude de l'autre vie.

ON conſidere bien d'ordinaire la Beatitude que la foy promet aux juſtes comme un bien qui devroit eſtre le principal objet des deſirs de tous les hommes, & l'on condamne comme une ſtupidité déraiſonnable l'attache qu'ils ont aux biens de la terre, qui les empeſche d'y penſer. Mais on ne regarde guere ce deſir de la vie bien-heureuſe comme une diſpoſition eſſentielle & neceſſaire pour y parvenir; ny la privation de ce deſir par l'attache à la vie preſente, comme un eſtat du peché qui nous rende criminels. Peu de perſonnes s'examinent ſur ce point, & l'on n'en voit guere qui en faiſant la reveuë de toute leur vie y conſiderent comme un grand deſordre d'en avoir paſſé une partie conſiderable ſans deſirer l'autre vie, & ſans haïr celle-cy.

Cependant comme il y a des actions

qui par elles-mesmes sont mortelles, & excluent ceux qui les font du Royaume de Dieu, il y a aussi des estats & des dispositions qui par elles-mesmes sont incompatibles avec ce Royaume.

Or entre ces dispositions les Peres ont mis celle de se trouver bien en ce monde; de se contenter des biens dont on y joüit, & de ne point desirer la vie bienheureuse que JESUS-CHRIST nous promet dans l'autre vie.

C'est saint Augustin qui le fait expressément. C'est dit-il, vers la Jeru» salem celeste que nous soûpirons en » nous considerant comme estrangers, » & comme captifs sous le poids & la » servitude d'un corps mortel. C'est vers » ce mesme objet que nous gemissons » dans nostre pelerinage en remettant à » nous réjoüir dans nostre patrie. *Mais* » *celuy qui ne gemit pas comme étranger* » *sur la terre ne se réjoüira point com-* » *me citoyen dans Ierusalem, parce que* » *le desir de la vie bienheureuse n'est* » *point en luy.* QUI NON GEMIT *ut* *In ps. 148* *peregrinus, non gaudebit civis quia desiderium non est in illo.*

In ps 146 Ce saint Docteur dit la même chose en un autre endroit, d'une maniere plus

courte, en expliquant ces paroles de l'Apoſtre. *Infelix ego homo.* *Que celuy-là*, dit-il, *eſpere la felicité qui ſe reconnoiſt malheureux en ce monde.* ILLE *ſperet fœlicitatem, qui confitetur infœlicitatem.* C'eſt à dire, que celuy qui ne s'y reconnoiſt point malheureux, ne doit point eſperer la felicité. Et c'eſt pourquoy il decide nettement ailleurs, que quiconque eſt heureux en ce monde ou plûtoſt que quiconque s'y croit heureux & ſelaiſſe tranſporter *par les plaiſirs ſenſuels dont il joüit, par les biens temporels qu'il poſſede, & par la felicité dont il eſt environné, a la voix des corbeaux & non celle des colombes, parce que les corbeaux font un grand bruit avec leur cris : au lieu que les colombes ne font que gemir.* HABET *vocem corvi, vox corvi clamoſa eſt, non gemebunda.* *In Ioan. tr. 6.*

C'eſt par ce même principe qu'il a toûjours conſideré l'amour de la vie preſente, par lequel on y voudroit toûjours demeurer comme oppoſé à l'amour de Dieu. *Celuy*, dit-il, *à qui ſon pelerinage eſt doux, n'aime point ſa patrie*, & ſi noſtre patrie nous eſt *In pſ. 85.*

douce, il faut par neceſſité que noſtre pelerinage nous ſoit dur.

Mais l'amour de Dieu eſt-il compatible avec cette privation du deſir de l'autre vie ? Non, dit ſaint Auguſtin, & c'eſt par là qu'il veut qu'on éprouve ſi on eſt à Dieu, ou ſi on n'y eſt pas. *Ne conſultez pas*, dit-il, *la chair. Conſultez l'eſprit; interrogez voſtre cœur, écoutez ce qu'il vous répond. Ecoutez la Foy, l'Eſperance, la Charité qui ont commencé d'eſtre en vous. Si vous aviez receu l'aſſûrance d'eſtre toûjours comblez de biens temporels, & que Dieu vous dit. Voilà voſtre partage, mais vous ne verrez point mon viſage, vous réjoüiriez-vous de ces biens? Y a-t-il quelqu'un qui fuſt bien-aiſe de ce partage & qui dit dans ſon cœur : Me voilà dans l'abondance des biens temporels, je me tiens heureux, je ne deſire rien davantage? Celuy qui diroit cela n'auroit pas encore commencé d'aimer Dieu, ny de gemir comme étranger ſur la terre.* NONDUM *cœpit eſſe amator Dei. Nondum cœpit ſuſpirare tanquam peregrinus.* *Ibid.*

Que ſi celuy qui n'aime point Dieu

eſt encore ſous l'anatheme prononcé par ſaint Paul : *Qui non amat Dominum Ieſum Chriſtum ſit anathema.* S'il n'eſt point ſeparé des enfans du diable, ny receu au nombre des enfans de Dieu, puiſque ſelon ſaint Auguſtin, il *n'y a que l'amour de Dieu qui diſtingue entre les enfans de Dieu & les enfans du diable.* SOLA DILECTIO DISCERNIT INTER FILIOS DEI, ET INTER FILIOS DIABOLI : S'il n'a point reçû l'eſprit d'adoption qui nous rend heritiers : *ſi Filii & hæredes* ; & enfin s'il eſt dans la mort comme dit ſaint Jean. *Qui non diligit manet in morte :* Qui peut douter que cette privation du deſir de la Beatitude du Ciel enfermant celle de l'amour de Dieu ne ſoit une diſpoſition criminelle ?

1. Cor. c. 16. v. 22.

In Epiſt. Ioan. tr. 5.

Rom. c. 8. v. 17.

1 Ioan. 3. 14.

Ne ſoûpirer point comme étranger & n'aimer point Dieu, ſont deux choſes inſeparables ſelon ſaint Auguſtin : *Nondum cœpit eſſe amator Dei: nondum cœpit ſuſpirare tamquam peregrinus.*

Celuy qui n'aime point Dieu, ne ſoûpire point aprés la vie eternelle, celuy qui ne ſoûpire point aprés la vie

eternelle, n'aime point Dieu. Or celuy qui n'aime point Dieu n'appartient point à la loy nouvelle, & ne peut avoir de part aux recompenſes de la loy nouvelle.

Le premier effet de l'Eſprit de Dieu en nous, eſtant de nous faire prier, ſon premier effet eſt de nous faire gemir. Car les prieres du ſaint Eſprit ſont des gemiſſemens. Il prie pour nous, dit ſaint Paul, par des gemiſſemens ineffables. *Poſtulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Or il faut pour gemir ſe trouver mal où l'on eſt, & deſirer un autre eſtat. Ainſi qui ne gemit point, ne prie point; & qui ne prie point n'obtient rien de Dieu.

Rom. c. 8. v. 16.

La priere eſt donc encore une preuve que l'eſtat dont nous parlons eſt un eſtat de peché & que quiconque s'y trouve en mourant ne peut eſperer le Royaume de Dieu. Car la priere eſt un moyen neceſſaire pour obtenir ce Royaume à l'égard de ceux qui ont l'uſage de la raiſon. C'eſt même un devoir de le demander, puiſque c'eſt une des demandes de l'Oraiſon Dominicale. Or quiconque ne le deſire point, ne le demande point. Car la

priere ne consiste pas dans les paroles, elle consiste dans le desir ; & elle n'est même autre chose qu'un saint desir selon saint Augustin. Celuy qui desire toûjours, prie toûjours ; & celuy qui ne desire point, ne prie jamais.

Ainsi ceux qui n'ont aucun desir de la vie du Ciel, qui est ce Royaume de Dieu, ne demandant point ce Royaume, il n'est pas étrange qu'ils ne l'obtiennent pas, puis qu'ils ne daignent pas même le demander.

L'esperance Chrestienne estant aussi absolument necessaire pour le salut, fournit encore une autre preuve de cette méme verité. Car l'Esperance enferme le desir de ce qu'on espere, puisque comme le desir n'est rien qu'un amour qui se porte vers un objet absent ; de méme l'eperance n'est que le desir de ce même objet absent, que l'on regarde comme pouvant estre acquis. Et si c'est détruire l'Esperance que d'oster la confiance de pouvoir obtenir ce qu'on desire, c'est encore la détruire davantage que d'en oster l'amour & le desir. Il est donc clair que celuy qui se contente de la vie presente & qui ne desire point la felicité de

l'autre vie n'a point l'Esperance Chrêtienne, & qu'ainsi il n'est pas moins hors d'estat de parvenir au salut, que s'il n'avoit point de foy,

Enfin cette doctrine n'est rien autre chose que ce que tous les Theologiens enseignent aprés saint Augustin, que c'est un peché mortel, d'établir sa fin derniere dans quelque creature que ce soit. Car il est bien visible que celuy qui ne desire point la vie bienheureuse, qui consiste dans la possession de Dieu, ny établit pas sa fin ? puisque c'est par l'amour & par le desir qu'on l'y établit. & non par une action de l'entendement. Il faut donc qu'il l'établisse dans la joüissance des creatures ; il faut qu'il les aime comme sa derniere fin, & comme l'objet de tous ses desirs. Or on ne peut douter que cette disposition ne soit criminelle, & qu'elle ne rende même criminelles les attaches qui ne le seroient pas sans cela. C'est pourquoy saint Thomas en examinant comment les pechez veniels peuvent devenir mortels, decide expressément que les attaches venielles aux creatures deviennent mortelles, sitost qu'on y établit sa fin & son souve-

tain bonheur, & il eſt clair que l'on l'y établit quand on ne ſouhaite rien davantage, eſtant impoſſible que l'homme ſoit ſans quelque fin principale à laquelle il rapporte ſes actions & ſoy-même.

CHAPITRE IV.

Que la pluſpart des Chreſtiens ſont dans cette diſpoſition criminelle.

TOus les principes dont cette doctrine eſt une ſuitte neceſſaire, eſtant reconnus de tout le monde, il ſe trouvera ſans doute peu de perſonnes qui la conteſtent. Mais je ne ſçay s'il y en aura beaucoup qui s'apperçoivent combien il y a des gens à qui elle donne lieu de ſe défier de leur eſtat, & de craindre, ou de juger même avec raiſon, qu'ils ſont dans cette diſpoſition incompatible avec le ſalut que nous venons de repreſenter.

Je ne parle pas de ceux qui ſont engagez dans des crimes manifeſtes, Car ces perſonnes en ſe portant aux actions auſquelles Dieu a attaché l'excluſion

de son Royaume, font voir clairement qu'ils preferent le plaisir qu'ils y prennent, à la possession de ce même Royaume dont elles banniſſent; & leur crime méme consiste dans cette preference de la creature, à la possession de Dieu. Je parle de ceux qui menent une vie plus reglée en apparance, & à qui on ne peut reprocher aucune de ces actions visiblement criminelles, & je dis qu'il y en a beaucoup qui ont grand sujet de croire qu'ils n'ont point dans le cœur ce desir de la vie bienheureuse, sans lequel on n'y sçauroit parvenir.

Peut-on croire, par exemple, que ceux qui n'y pensent presque jamais; qui n'écoutent qu'avec dégoust ce que l'on en dit; qui n'ont l'esprit occupé que de pensées de fortune & d'établiſſement, ayent dans le cœur le desir de l'autre vie, & le dégoust de celle-cy.

Peut-on croire que ceux dont la vie n'est qu'une chaisne & un cercle de divertiſſemens, & dont le plus grand soin est que les plaisirs se succedent les uns aux autres, sans autre interruption que celle qui est necessaire

pour s'en delaſſer, paſſent leur vie dans cet état de gemiſſement, ſans lequel ſelon ſaint Auguſtin on ne peut prétendre à la joye des Citoyens de Jeruſalem.

Il eſt vray que l'ennuy & le dégouſt ne laiſſent pas de les trouver au milieu de leurs plaiſirs ; mais ce dégouſt ne vient pas de ce qu'ils deſirent des biens d'une autre nature. C'eſt un dégouſt qui naiſt de la grandeur de leur cupidité ; non pas de ſa foibleſſe. Il vient de ce qu'ils ne ſont pas encore contens des plaiſirs, dont ils joüiſſent, & qu'ils en voudroient encore de plus grands. C'eſt un dégouſt qui vient de l'ardeur avec laquelle ils deſirent les biens de la terre, & non du deſir ny de l'idée des biens du Ciel, auſquels ils ne penſent point.

Ce gemiſſement dont nous parlons, n'eſt pas un dégouſt de certains plaiſirs. C'eſt un dégouſt de tous les plaiſirs. Il n'enferme pas un mépris de certains honneurs & de certaines grandeurs du monde, mais un mépris de tous les honneurs & de toutes les grandeurs du monde. C'eſt un dégouſt general qui fait qu'on ſe croit miſerable, parce

qu'on eſt ſeparé de Dieu, parce qu'on eſt hors de ſon pays ; parce qu'on eſt ſujet au peché, parce qu'on eſt dans le danger de perdre à tout moment le bonheur, auquel on aſpire. Qu'eſt-ce qui afflige le cœur d'un Chreſtien, dit ſaint Auguſtin. C'eſt de ce qu'il n'eſt pas avec JESUS-CHRIST, c'eſt de ce qu'il eſt encore hors de ſon pays.

C'eſt ce qui fait dire à ce ſaint Docteur que la vie preſente eſt une *continuelle affliction pour les gens de bien. Si vous vous y regardez*, dit il, *comme eſtranger, ou vous n'aimez guere voſtre patrie, ou il faut que vous y ſoyez affligé. Car qui ne s'affligeroit de n'eſtre pas avec celuy qu'il deſire ? D'où vient donc que vous ne reſſentez point cette affliction : c'eſt que vous n'avez point d'amour ; aimez l'autre vie & vous trouverez de l'amertume dans celle-cy, de quelque proſperité qu'elle vous flatte, de quelques delices qu'elle ſoit remplie.* AMA ALTERAM *vitam & videbis quia iſta vita tribulatio eſt, quacumque proſperitate fulgeat, quibuſcunque deliciis abundet atque circumfloreat.* In pſ. 131.

Il eſt vray que cette affliction & ce

gemiſſement n'exclut pas toute ſorte d'attache aux choſes du monde ; mais il enferme neanmoins une telle preference de la vie eternelle à la vie temporelle, quelque heureuſe qu'on ſe la puiſſe imaginer, que l'on regarde comme le plus grand des malheurs de joüir pour jamais de tous les biens de la terre, & d'eſtre eternellement privé de Dieu.

Mais peut-eſtre que l'on trouvera plus facilement ce gemiſſement & ce deſir dans les pauvres que dans les riches ; parmi les miſeres & les travaux de la vie, que parmi les plaiſirs & les divertiſſemens. L'on auroit ſans doute ſujet de le croire, s'il ſuffiſoit de trouver des gemiſſemens & des larmes ; car on en trouve en abondance dans le monde comme on y trouve des miſeres en abondance. Mais il ne ſuffit pas pour cela de gemir & de pleurer. Il faut gemir & pleurer, non de ce qu'on eſt privé des biens & des plaiſirs de la terre, mais de ce que l'on eſt ſeparé de ceux du Ciel. La cupidité a ſes larmes auſſi bien que la charité, & *il y en a beaucoup*, dit ſaint Auguſtin, *qui verſent des larmes de Babi-*

lone, parce qu'ils ne connoissent que les joyes de Babilone. MULTI *flent fletu Babilonico, quia gaudent gaudio Babilonis.* *Aug. in pſ. 136.*

Il s'en trouve beaucoup, dit ce mesme Saint, qui gemissent sous le poids des afflictions de la terre, ou parce qu'ils ont perdu leur bien, ou parce qu'ils sont accablez de maladies, ou parce qu'ils sont reduits à la prison & aux chaisnes, ou parce qu'ils ont fait naufrage, ou parce qu'ils ont succombé sous les artifices de leurs ennemis: Mais ils ne gemissent pas en colombes, parce que ce n'est point l'amour de Dieu, ny le Saint Esprit qui les fait gemir. C'est pourquoy vous voyez que lorsque ces personnes sont délivrées de ces afflictions, ils jettent de grands cris, & font voir par leur transports qu'ils estoient des corbeaux & non des colombes. *Aug. tr. 6. in Ioan. In pſ. 48.*

Dieu ne distingue point les pauvres & les riches par les biens exterieurs: il les distingue par les desirs. C'est par leur cœur, dit saint Augustin, qu'il les examine, non par leurs coffres ou par leurs maisons. *Divites & paupe-* *In pſ. 51*
res in corde interrogat Deus, non in

arca & domo. Que vous sert-il, dit-il encore, *de ce que vous estes vuides des biens de la terre, si vous brûlez du desir d'en avoir ?* QUID *tibi prodest quod eges facultate, si ardes cupiditate ?* Il fait le mesme discernement des gemissemens & des larmes, & il met au rang de ceux qui ont leur consolation sur la terre, ceux qui pleurent & qui gemissent de ne l'avoir pas; ceux qui ont soif non de la justice, mais des biens du monde, & qui ne haïssent la vie que parce qu'il ne leur est pas permis d'en joüir comme ils voudroient.

Et c'est ce qui donne lieu de conclure que ce gemissement n'est guere moins rare parmi les pauvres & les miserables, que parmi les riches & les heureux; parce que si l'on y voit plus de miseres, on ny voit pas moins de cupidité, qu'ils ne pensent guere davantage à l'autre vie, & qu'ils ne sont pas moins remplis du desir des biens de celle-cy.

Si l'on veut sçavoir s'il y a bien des gens qui desirent sincerement la vie eternelle, il ne faut qu'examiner s'il y en a beaucoup que l'on puisse dire avoir

leur treſor dans le Ciel, puiſque ſelon l'Evangile, le cœur de l'homme eſt où eſt ſon treſor. Or il eſt certain, ſelon le meſme Evangile, que l'on n'a ſon treſor dans le Ciel que lorſque l'on theſaurize pour le Ciel & non pour la terre, c'eſt à dire que lorſqu'on y fait amas de bonnes œuvres, que l'on envoye devant ſoy pour s'en nourrir dans l'eternité, lorſque l'on y tranſporte ce que l'on peut de ſes biens, comme font ceux qui veulent s'établir en quelque autre païs, en quittant le leur. C'eſt par là qu'on peut reconnoiſtre quel eſt le lieu que nous regardons comme nôtre patrie, ou plûtoſt c'eſt ce qui fait voir qu'il y en a peu qui regardent le Ciel comme leur patrie, puiſqu'il y en a peu qui y tranſportent leur bien, & qui s'y faſſent un treſor de bonnes œuvres, & que l'on voit aucontraire que tous les ſoins & toutes les actions du commun du monde, ne tendent qu'à la terre, & ne ſont que pour la terre.

Deſirer la vie eternelle, c'eſt deſirer la juſtice, c'eſt en eſtre alteré. Car la vie eternelle conſiſtera dans la poſſeſſion de la parfaite juſtice Or je ne ſçay ſi en conſiderant la vie du com-

mun du monde, & en voyant combien on eſt peu touché de ſes fautes, combien on a peu de ſoin de les éviter, combien on ſonge peu à s'avancer dans la pieté, on peut croire qu'il y en ait beaucoup qui ſoient dans cette faim, & ce deſir de la juſtice.

Tout cela fait voir que nous n'avons point de plus grand intereſt que de faire naiſtre en nous ce deſir de la felicité du Ciel, & ce gemiſſement de nôtre exil ſi nous ne les avons pas, & de les nourrir ſi nous les avons. Mais comme ces ſentimens ont deux regards; l'un vers la vie preſente, qui eſt un regard de mépris & d'averſion; l'autre vers la vie du Ciel, qui eſt un regard d'amour & de deſir; il eſt clair que pour les exciter, il eſt utile de bien connoiſtre les miſeres de la vie preſente, & les biens incomprehenſibles de la vie du Ciel, & c'eſt ce que nous tâcherons de repreſenter dans la ſuitte de ce Livre.

CHAPITRE V.

Des miseres exterieures de cette vie.

L.1. Conf. c. 1j. LE comble de la misere, dit saint Augustin, c'est d'estre miserable & de n'estre point touché de sa misere. *Quid miserius misero non miserante seipsum ?* Cependant ce comble de misere fait l'état commun des hommes, & rien presque ne leur convient plus generalement que d'estre tout ensemble accablez de maux, & insensibles à ces maux qui les accablent.

Cette insensibilité ne vient point en eux, du mépris qu'ils fassent des miseres de la vie : elle vient de leur aveuglement, & de l'emportement de leurs passions. Car voicy de quelle maniere ils se procurent le repos, dont ils semblent quelquefois joüir. Premierement à l'égard des maux passez ils n'y songent plus. Ils comptent pour peu de chose tous les maux futurs, & sans toutes ces belles raisons que les Philosophes ont tâché de leur fournir;

ls ſe délivrent de la crainte qu'ils en ourroient avoir, ou par des eſperances témeraires, ou ſimplement en n'y enſant point.

Ils ne connoiſſent point du tout la lus grande partie de leurs maux ſpiituels, & ils font peu de reflexion ur ceux qu'ils connoiſſent. Leur anour propre éloigne de leur vûë la luſpart des objets qui pourroient faie impreſſion ſur leur eſprit. Et par e moyen ils deviennent capables de 'appliquer à quelques-uns des objets de leurs paſſions qu'ils ne voyent qu'à demi, & dont ils ne conſiderent point les funeſtes ſuittes : & c'eſt-là ce qu'on appelle repos & joye dans le monde.

Avec tous ces miſerables ſoulagemens que leur aveuglement ou leur paſſions leur procurent, ils ne laiſſent pas d'eſtre ſouvent accablez de triſteſſe & de chagrin, parce qu'il y a une infinité de maux dans la vie qu'ils ne ſçauroient s'empeſcher de voir & de ſentir ; mais il y a cette difference, entre leurs biens & leurs maux, que leurs biens ne leur paroiſſent tels que par l'erreur de leur imagination, &

que leurs maux ont d'ordinaire plus de realité qu'ils n'en connoiſſent.

Si cette ignorance où ils ſont de la pluſpart de leurs miſeres, n'avoit point de mauvais effets, peut-eſtre ſeroit-on tenté de la regarder comme une eſpece de bien, mais il s'en faut beaucoup que cela ne ſoit. Cette fauſſe idée qu'ils ont des biens & des maux de cette vie, entretient leurs attaches, nourrit leurs paſſions, & les empeſche de penſer à eux. Et ainſi rien n'eſt plus important que de s'en bien détromper, & de ne ſe pas diſſimuler les miſeres réelles & effectives de la vie humaine.

Ce ſeroit un diſcours infini que de vouloir repreſenter icy toutes ces miſeres, il faut ſe contenter d'en tracer une image racourcie. Nous l'emprunterons principalement de ſaint Auguſtin, qui ayant eſté fort occupé de cet objet, en a fait diverſes peintures dans ſes ouvrages.

Il la commence d'ordinaire par l'état des enfans. Regardez, dit-il, les enfans, & conſiderez de combien de maux ils ſont accablez. Parmi combien de vanitez, d'erreurs & de ter-

teurs ils croiſſent en âge. *Intuere parvulos quot & quanta mala patiantur, in quibus vanitatibus, erroribus, terroribus creſcant.* Quoy que on ſe ſoit accoûtumé de regarder leur état ſans horreur, parce qu'on ſuppoſe qu'ils en ſortiront, il eſt pourtant tel qu'il n'y a point d'homme ſage qui n'aimaſt mieux mourir que d'eſtre reduit à la foibleſſe, á l'ignorance, à l'imbecilité d'eſprit & de corps que l'on voit dans les enfans. Ainſi nous commençons tous la vie par un état que nous jugeons pire que la mort, & cet état ſi miſerable fait une partie conſiderable de noſtre vie.

Contra Iulian. l. 4. c. vlt.

De Civit. Dei. l. 21. c. 14.

Il eſt vray que la raiſon ſe développant peu à peu, l'on ſort de quelques-unes des foibleſſes de l'enfance par le moyen de l'inſtruction. Mais cela, dit ſaint Auguſtin, ne ſe fait pas ſans beaucoup de peines & de douleurs. Combien faut-il de menaces & de châtimens pour retenir les enfans dans le devoir, & les former à quelque choſe d'utile? & combien peu avec tout cela réüſſit-on à l'égard du plus grand nombre? Le torrent de la corruption naturelle en emporte la pluſpart, & l'ob-

De Civit. Dei. l. 22. c. 22.

ſcurciſſement de l'eſprit empeſche les autres de comprendre ce qu'on leur voudroit montrer. C'eſt une miſere que de demeurer dans l'ignorance & dans la brutalité que l'on tire de ſa naiſſance, & c'eſt une autre miſere que d'en ſortir par des moyens ſi laborieux & ſi penibles.

Le ſeul avantage des enfans eſt d'être malheureux ſans le ſçavoir, & ſans diſcerner leurs maux, ſi cela ſe peut nommer avantage, & cela meſme leur eſt ôté par l'accroiſſement de l'âge qui leur donnant un ſentiment plus diſtinct & plus net de leurs inclinations, les rend auſſi plus miſerables; parce qu'ils ſont toûjours privez d'une partie de ce qu'ils deſirent.

On voudroit ne point mourir, n'avoir aucune peine de corps & d'eſprit, on deſire de n'eſtre point trompé; *non mori, non offendi, non falli*, cependant on eſt expoſé à toute heure à la mort, aux douleurs & aux erreurs.

De Civit. l. 22. c. 22. Qui peut, dit ſaint Auguſtin, je ne dis pas exprimer, mais comprendre » toutes les miſeres auſquelles les hom» mes ſont ſujets, & qui ſont des ſuittes » de leur miſerable condition: Quelle

apprehenſion & quelle douleur ne cauſent point la mort des proches, la perte des biens, les jugemens injuſtes, les ſupercheries des hommes, les faux ſoupçons, les violences auſquels on eſt expoſé, comme les brigandages, la captivité, les fers, la priſon, l'exil, les tortures, la mutilation des membres, les infamies & les brutalitez, & mille autres choſes horribles qui arrivent ſouvent? Qui ſe peut aſſurer ſur ſon innocence d'eſtre à couvert des inſultes des demons, puiſque quelquefois ils tourmente ſi cruellement des enfans nouvellement baptiſez, Dieu qui le permet ainſi, nous apprenant par là à déplorer la miſere de cette vie, & à deſirer la felicité de l'autre? Que diray-je, des maladies qui ſont en ſi grand nombre, que meſmes les Livres des Medecins ne les contiennent pas toutes? Et la pluſpart des remedes qu'on employe pour les guerir ſont autant de tourmens, enſorte qu'un homme ne ſe peut délivrer d'une douleur que par une autre.

L'état meſme ordinaire des hommes n'eſt rien qu'une continuelle ma- *Aug. in pſ. 84.*

» ladie qui a besoin d'estre arrestée par
» des remedes, & ces remedes sont d'au-
» tres especes de maladies ausquelles il
» faut ensuitte remedier. La faim & la
» soif nous feroient mourir, si l'on n'y re-
» medioit par les alimens & par les breu-
» vages. On se lasse en demeurant de-
» bout, & on se délasse en prenant un
» siege, mais ce remede de la lassitude
» commence bien-tost de nous lasser;
» & l'on ne sçauroit demeurer long-
» temps assis. On se lasse en veillant,
» en demeurant debout, en marchant,
» en estant assis, en mangeant, & de
» quelque côté que l'on se tourne pour
» se délasser, on y trouve la lassitude &
» la peine. *Quidquid nobis providerimus ad refectionem, illic rursus invenimus defectionem.*

Il est vray que tous ces maux peuvent servir d'exercices de vertu, mais si la vertu en peut bien user, & si elle aime à les souffrir, elle n'aime pas neanmoins les maux qu'elle souffre, & elle ne doit pas mesme les aimer. Car ce n'est pas là l'état naturel de l'homme. C'est une suitte de son peché: & comme il faut souhaitter la destruction du peché, il faut aussi souhaitter

ter celle de ſes ſuittes. C'eſt un état de guerre & de combat qui ne nous permettra pas de joüir d'aucune paix. Cependant il eſt juſte de tendre à cette paix que le peché a troublée. L'état de guerre ne peut eſtre ny naturel ny eternel, car tout tend à la paix. En un mot il eſt legitime & conforme à l'ordre de Dieu, & à ſa loy eternelle de deſirer de joüir de luy ſans aucune peine, & ſans aucun trouble de corps ny d'eſprit, puiſque c'eſt à quoy il a deſtiné l'homme, & qu'il ne peut eſtre que miſerable hors de cet ordre, dans lequel & pour lequel il a eſté creé.

CHAPITRE VI.

Images des miſeres interieures de l'homme en cette vie.

MAis tous les maux exterieurs auſquels l'homme eſt continuellement en butte dans ce monde, ne font qu'une bien petite partie des miſeres de la vie preſente. Celles qui affligent ſon eſprit, doivent avoir infiniment plus

de force pour la luy faire haïr. Quand il n'y auroit que cette horrible incertitude de la grace ou de la haine de Dieu, de nostre salut ou de nostre perte, où il faut que nous la passions toute entiere; ne devroit-elle pas suffire pour la remplir d'amertume? Quel criminel s'est jamais plû dans une prison, dans laquelle il fust renfermé pour y attendre un jugement qui deust decider de sa mort ou de sa vie?

Que si nous ouvrons les yeux aux dangers continuels où nous sommes de nous perdre, aux precipices qui nous environnent, aux pieges, dont nostre chemin est tout rempli, à la malice, à la force, & aux artifices de nostre ennemi, à nostre foiblesse & à nostre peu de lumiere; ne faut-il pas estre stupide non seulement pour se croire heureux en cet état, mais pour ne s'y pas estimer tres-malheureux.

Il est vray que la grace & la lumiere de Dieu peut nous garentir de tous ces dangers, & soûtenir nostre foiblesse contre des ennemis si redoutables, mais helas que faisons nous pour la meriter? Qu'elles sont nos prieres qui
Aug. In psal. 102. » la doivent attirer? Quel poids & quel-

le pezanteur n'éprouve point noſtre « ame, quand elle veut s'élever à Dieu. « Combien ce corps mortel & corrom- « pu luy cauſe-t'il d'embarras & d'obſta- « cles qui la rappellent à la terre & la « détournent de Dieu ? Quelle foule in- « nombrable de phantômes & de tenta- « tions ne la viennent-ils point troubler? « Et ne ſent-elle pas en elle-meſme com- « me une multitude de vers qui la ron- « gent & qui naiſſent du fond de ſa cor- « ruption ? «

Qu'elle miſere de n'eſtre maiſtre ny de ſon eſprit ny de ſon cœur, & de voir l'un occupé de mille penſées ridicules & déreglées, & l'autre agité d'une infinité de mauvais deſirs & de ſentimens corrompus, ſans pouvoir arreſter cette malheureuſe fecondité ! d'eſtre obligé de vivre avec cette foule d'ennemis interieurs, d'eſtre toûjours aux mains avec eux, ſans pouvoir jamais les exterminer !

Il ne faut rien autre choſe pour ſe perdre que de ſe livrer à eux & de ceſſer de les combattre, & l'on ne s'en peut garentir que par une reſiſtence continuelle. Il faut veiller continuelle- « *De Civit. Dei l. 22. c. 23.* ment, dit ſaint Auguſtin, de crainte «

» qu'une fauſſe apparence ne nous trom-
» pe, qu'un diſcours artificieux ne nous
» ſurprenne ; que quelque erreur ne s'em-
» pare de noſtre eſprit : que nous ne pre-
» nions un bien pour un mal, ou un mal
» pour un bien : que la crainte ne nous
» détourne de faire ce qu'il faut : que la
» paſſion ne nous precipite à faire ce
» qu'il ne faut pas : que le Soleil ne ſe
» couche ſur noſtre colere : que la haine
» ne nous porte à rendre le mal pour le
» mal : qu'une triſteſſe exceſſive ou dé-
» raiſonnable ne nous accable : que nous
» ne ſoyons méconnoiſſans d'un bien-fait
» reçu : que les médiſances ne nous trou-
» blent : que nous ne faſſions quelques
» jugemens temeraires : que ceux qu'on
» fait de nous ne nous abattent : que le
» peché ne regne en noſtre corps mortel
» en nous portant à ſeconder ſes deſirs :
» que nous ne faſſions ſervir nos mem-
» bres d'inſtrumens d'iniquité pour le
» peché : que noſtre œil ne ſuive ſes ap-
» petits déreglez : qu'un deſir de ven-
» geance ne nous emporte : que nous
» n'arreſtions nos regards ny nos penſées
» ſur des objets illegitimes : que nous ne
» prenions plaiſir à oüir quelque parole
» outrageuſe ou deshonneſte : que dans

cette guerre si penible & si pleine de « dangers nous ne nous promettions la « victoire de nos propres forces, ou nous « ne nous l'attribuïons, au lieu de l'attri- » buer à la grace de celuy dont l'Apostre » dit : Graces soient renduës à Dieu qui « nous donne la victoire par Nostre- « Seigneur JESUS-CHRIST. «

Qui peut nier que ce ne soit une tres-grande misere que d'estre ainsi divisé & déchiré au dedans de soy, & d'estre obligé à ce combat continuel. *L'esprit nous porte en haut*, dit le mesme saint Augustin : *le poids de la chair nous repousse en bas. Ainsi dans ces deux differents efforts, dont l'un nous éleve, l'autre nous abaisse, il y a une guerre continuelle dans nous, & cette guerre est proprement l'affliction & la misere de cette vie.* SPIRITUS SURSUM *vocat, pondus carnis deorsum revocat.* INTER DUOS *conatus suspensionis & ponderis, colluctatio quædam est, & ipsa colluctatio pressura nostra est.* *In ps. 87.*

Voilà qu'elle est la condition de nostre vie, mais combien cette vie est-elle penible ? Combien y reçoit-on de playes, & visibles & invisibles ?

Combien a-t'on sujet d'en craindre l'evenement, puisqu'il ne faut souvent qu'une seule vûë & un seul consentement pour nous perdre?

On ne peut pas mesme regarder avec seureté les graces que l'on a receuës de Dieu, & les bonnes œuvres qu'elles nous ont fait faire. On les gâte on les soüille, on les perd souvent en y arrestant ses yeux, aussi bien qu'en les exposant à ceux des autres. Et quelque affligeant que soit pour nous le spectacle de nos maux & de nos défauts, il est encore moins à craindre que celuy de nos biens & de nos vertus.

Que si en détournant un peu nostre esprit de nos miseres interieures, nous pretendons nous consoler par le commerce des creatures & par la vûë de ce qui se passe dans le monde, nous n'y trouverons encore que des sujets de haïr la vie. Car qu'y découvre-t'on autre chose qu'interest, qu'injustice, que passions violentes & déraisonnables, qu'oppression de la verité & de la justice, qu'aveuglement, qu'erreurs, que preventions, qu'artifices, que déguisemens, que vanité? Où est-ce que la raison est écoutée? Où se

conduit-on meſme par ſes veritables intereſts ?

Non ſeulement, comme dit le Prophete, *il n'y a point de verité, de miſericorde & de ſcience de Dieu ſur la terre*, c'eſt à dire dans le ſiecle ; Mais le petit nombre de gens de bien qui ont la miſericorde, la verité & la juſtice dans le cœur, ne ſçavent comment les pratiquer à l'égard des gens du monde. On ne ſçait comment on les doit prendre ny ce qu'on leur doit dire. Il faut craindre de les irriter & de leur nuire au lieu de leur ſervir, il faut craindre auſſi de manquer à la charité qu'on leur doit. Cette double crainte tient l'eſprit dans une agitation & une incertitude continuelle, & quelques précautions qu'on apporte on ne ſçauroit ſouvent éviter de ſe voir engagé avec eux en de fâcheuſes conteſtations.

Qu'il eſt difficile, mes freres, dit « *In Ioan. tr. 55.*
ſaint Auguſtin, d'eſtre bien avec tout « le monde, & de n'entrer en conteſta- « tion avec perſonne. Dieu nous ap- « pelle à la concorde : il nous comman- « de d'entretenir la paix entre nous : « C'eſt le but que nous devons avoir, «

» & nous devons faire tous nos efforts
» pour parvenir à la paix parfaite. Ce-
» pendant il arrive souvent que l'on en-
» tre en contestation avec ceux que l'on
» veut servir. Un homme est dans l'er-
» reur, vous desirez de le ramener à la
» voye de la vie, il vous resiste avec un
» esprit d'aigreur. C'est ainsi que les
» payens & les heretiques resistent à
» ceux qui combattent les erreurs & les
» doctrines des demons, ausquelles ils
» sont attachez. Un mauvais Catholi-
» que ne veux pas bien vivre, & vous
» estes obligé de le reprendre, quoy
» qu'il soit dans le sein de l'Eglise. Qu'el-
» les peines n'a-t'on point à chercher des
» voyes de le corriger, afin d'en pouvoir
» rendre un compte favorable à nostre
» Maistre commun? Combien voit-on
» naistre ainsi de toutes parts de sujets
» de contestations & de disputes? Il ar-
» rive donc souvent qu'estant acccablé
» d'ennuy, on dit en soy-mesme, qu'ay-
» je affaire de souffrir tant de contradi-
» ctions de la part de ceux qui rendent
» le mal pour le bien? Je veux procu-
» rer leur salut & ils veulent se perdre.
» Je consume ma vie à contester, je
» n'ay point de paix, & je ne fais au-

tre choſe que de me faire des ennemis, « de ceux qui devroient avoir de l'affe- « ction pour moy s'ils conſideroient « celle que j'ay pour eux. A quoy bon « demeurer toûjours dans ces embar- « ras & dans ces ſouffrances ? Vaut- « il pas mieux ne s'occuper que de ſoy, « ſe ſeparer de tout, & ſe conten- « ter de prier Dieu. Mais renfermez- « vous en vous-meſme tant que vous « voudrez, ſi vous avez commencé de « ſuivre Dieu, vous y trouverez de la « contradiction, & qu'elle contradi- « ction ? C'eſt que la chair convoitte « contre l'eſprit, & l'eſprit contre la chair. «

S'il eſt difficile de ſervir les hommes, il ne l'eſt pas moins de ſe défendre d'eux. Car il n'y a rien dans le monde qui ne ſoit contagieux, ſes maximes, ſon eſprit, ſes paſſions, ſe communiquent inſenſiblement à ceux qui y vivent. On ſe trouve ſans y penſer couvert de ſa pouſſiere, & l'obſcurité qu'elle cauſe nous fait perdre de vûë la verité.

La ſeule vûë d'une perſonne toute mondaine imprime je ne ſçay quoy de mauvais dans l'ame meſme d'un homme de bien. Car il y a encore un air

Lettre de M. de S. Cyran tome 1. d. 56. Voyez tome 2. lettre 1.

caché dans l'esprit de tous les méchans qui se communique plus insensiblement aux ames qui ont quelque commerce avec eux, que l'air des corps infectez de peste ne se communique à ceux qui s'en approchent.

Ceux qui ont bien connu le monde, nous le represente comme un grand feu, ou plûtost comme une source de feux formez par la triple concupiscence qui y regne, dont les flâmes se répandant de toutes parts, envelopent les ames par les tourbillons de feu qui en sortent. Ces tourbillons entrent par les yeux & par les oreilles dans la substance de l'ame, & luy font perdre la vie de l'esprit, en luy laissant celle du corps, & ils y entrent en diverses manieres, selon les diverses passions qu'ils excitent dans le cœur. Quelquefois ils l'empoisonnent par une douceur mortelle, quelquefois ils l'abattent par une timidité criminelle, quelquefois ils l'aigrissent par la haine & par la colere. Car tout est dangereux dans le monde; son amitié aussi bien que sa haine, ses caresses aussi bien que ses persecutions. Tout cela sert de tentation à l'ame,

& souvent d'occasion de scandale & de chute.

Si ce monde dans lequel le demon regne, estoit separé par quelques marques sensibles de celuy où il ne regne pas, peut-estre qu'on pourroit prendre quelques mesures pour s'y conduire seurement. Mais il n'en est pas ainsi. Tout est couvert de tenebres en cette vie. Les bons & les méchans n'y sont pas seulement mélez, mais confondus. Ils ne sont distinguez que par le fond du cœur qui ne se voit point, & dont il n'est pas permis de juger. Ainsi en pensant se lier à des gens de bien & trouver en eux de veritables amis, on se trouve souvent uni avec des méchans, des envieux, & de veritables ennemis.

Ils n'est pas besoin pour estre tels, qu'ils fassent paroistre des passions aigres & malignes contre nous, il suffit qu'ils ayent des intentions contraires aux nostres. Qui peut douter, dit « *Aug in* saint Augustin, qu'ils ne soient nos « *ps. 6.* ennemis, puisqu'ils ont dessein de nous « rendre compagnons de leurs supplices, « & c'est une grande chose, ajoûte-t'il, « d'estre tous les jours frappé de leurs «

» discours, & de ne se pas écarter de la
» voye de Dieu. Car souvent l'ame voulant aller à Dieu, est saisie de crainte
» & chancelle dans son chemin. Elle
» n'oze accomplir ses bons desirs, de
» crainte de choquer ceux avec qui elle
» vit, qui aiment & qui recherchent les
» biens passagers & perissables. *Et magnum est inter eorum verba versari quotidiè & non excidere de itinere præceptorum Dei, sepe enim mens nitens pergere in Deum, concussa in ipso itinere trepidat, & plerumque propterea non implet bonum propositum, ne offendat eos, cum quibus vivit, alia bona peritura & transeuntia diligentes.*

Il faut demeurer d'accord neanmoins qu'il y a quelque consolation dans la liaison que l'on peut avoir avec des gens de bien, & c'estoit la seule que saint Augustin trouvoit dans la vie. Mais de combien d'amertumes cette consolation est-elle mélée ? Lors mesme que nous avons le plus de sujet d'estre satisfaits d'eux, ils ne font souvent que nous rendre plus miserables, parce que nous prenons part à tous leurs maux. Ainsi l'amitié humaine

n'eſt par elle-meſme qu'une extenſion de nos miſeres y eſtans expoſez, non ſeulement en noſtre propre perſonne, mais auſſi en celle de nos amis. C'eſt une multiplication de craintes, de triſteſſes, de chagrins. Mais ce qu'il y a de plus penible, eſt que comme ceux avec qui on contracte ces liaiſons, ſont des hommes, on y eſt ſouvent trompé, & on découvre ſouvent en eux dans la ſuite des défauts incommodes, auxquels on ne s'eſtoit point attendu. Quelque précaution qu'on apporte pour ne les pas choquer, on les voit ſouvent ſe refroidir envers nous ſur des ſoupçons, ſur des rapports, ſur des imaginations ſans fondement. Ils ſe laſſent quelquefois de nous par une pure inconſtance, ou par de nouvelles paſſions auxquelles ils s'engagent. Si l'on eſt reſervé envers eux, ils s'en plaignent; ſi l'on s'ouvre trop, ils en abuſent. Il leur ſuffit ſouvent pour concevoir de l'averſion de nous, de croire que nous ne les eſtimons pas aſſez. Ainſi aprés pluſieurs années d'une étroite familiarité, on ſe trouve ſouvent moins unis que ſi l'on ne s'eſtoit jamais veus. Et il y a peu de liaiſons

parmi les hommes qui ne se terminent par là, & qui ne se reduisent à la fin à de simples civilitez, sans aucune veritable union.

Où trouve-t-on des gens qui s'interessent serieusement à nostre bien & à nostre salut; qui entre dans nos besoins spirituels & temporels; qui songent à prévenir ce qui nous peut nuire, & à nous soûtenir dans nos foiblesses? Chacun songe à soy dans le monde, & est presque entierement separé des autres. On ne voit presque nulle part aucune veritable union, & l'on n'apperçoit que trop parmi les Chrêtiens l'accomplissement de la menace que Jeremie faisoit aux Juifs, *que tout frere dresseroit des pieges à son frere, & que tout ami useroit de déguisement & d'artifice :* QUIA OMNIS *frater supplantas supplantabit, & omnis amicus fraudulenter incedet,* & qu'ils rendroit Jerusalem comme des monceaux de sable, *& dabo Jerusalem in acervos arenæ.* Car l'Eglise en effet n'est presque plus composée que de monceaux de sable, c'est-à-dire, de membres secs qui ne sont point unis entr'eux, par l'union interieure de

Ier. 9. 4.

Ier. 9. 11.

l'esprit de Dieu, mais par un assemblage exterieur qui forme une espece de societé qui s'entretient peu, & qui est preste de se desunir au moindre souffle.

Ce qui est plus estrange, est que cette desunion n'a pas seulement lieu dans la grande societé de l'Eglise, à cause des méchans qui la rempliſſent, mais qu'on la remarque presque dans toutes les societez particulieres, & mesme dans celles des plus gens de bien. Tout y est plein de divisions interieures d'esprits & de sentimens, & la paix exterieure ne s'y conserve, que parce que chacun se cache, se mesnage, & dissimule aux autres ce qu'il pense.

Enfin quand on auroit trouvé des amis exempts de tous ces défauts, on doit toûjours craindre qu'ils ne changent, dit saint Augustin, comme on le doit craindre pour soy-mesme. Ainsi comme la malice des méchans est un sujet continuel de douleur, l'incertitude de la perseverance des bons est un sujet continuel d'inquietude. Qui s'étonnera aprés cela que saint Augustin soûtienne que les gens de bien sont toûjours affligez dans cette vie, & qu'il

Aug. in Ps. 85.

n'y a qu'à marcher dans la voye de Dieu pour estre persecuté; *Ambulet per viam augustam & incipiat piè vivere in Christo, & necesse est ut persecutionem patiatur*; puis qu'étant affligez comme ils sont des desordres & des scandales du monde, & de l'instabilité des gens de bien, ces sortes de persecutions ne leur sçauroient jamais manquer.

Il est vray qu'il y en a peu qui ressentent les peines de cette nature, & que les méchans qui font le plus grand nombre n'en sont nullement touchez. Mais tant s'en faut qu'ils en soient plus heureux; c'est ce qui fait au contraire le comble de leur malheur. Car cette insensibilité vient de l'aveuglement de leur esprit & de l'endurcissement de leur cœur. Ils sont tous couverts de playes horribles & mortelles. Ils sont privez de tous les vrais biens. Ils sont l'objet de la colere de Dieu. Ils sont le joüet des demons qui les dominent, qui les remuent, qui les conduisent en enfer, & ils n'en voyent & n'en sentent rien.

Quand ils joüiroient avec cela de tous les biens de la terre, & qu'ils se-

roient exempts de tous les maux ordinaires de la vie, ils ne laiſſeroient pas d'eſtre tres-malheureux, & leur fauſſe felicité ne devroit paſſer que pour une veritable miſere. *Falſa fœlicitas vera miſeria*, dit ſaint Auguſtin. Mais ſouvent ils ne ſont pas meſme temporellement heureux. La juſtice de Dieu ne laiſſe pas de ſe faire ſentir à eux & de troubler leurs miſerables plaiſirs. Le monde a ſes amertumes pour eux auſſi bien que pour les gens de bien. Ils ne ſont pas plus exempts que d'autres des pertes, des maladies & des autres accidents auſquels les hommes ſont expoſez, & ils y ſont d'autant plus ſenſibles, qu'ils aiment davantage les biens qui leur ſont ravis par ces accidens. Ce ſont de purs maux pour eux, parce qu'ils ne trouvent rien en eux qui les en conſole. Ils ne ſçaurient ny ſortir hors d'eux-mêmes, parce qu'ils n'y trouvent qu'affliction, ny rentrer dans eux-meſmes, parce qu'ils n'y trouvent rien de bon. *Non eſt quò exeat quia dura ſunt, non eſt quò intret quia mala ſunt.* Quand meſme ils n'auroient pas au dehors des cauſes d'affliction, leurs paſ- *In pſ. 85.* *Aug. in pſ 36.*

sions leur en font naistre au dedans, qui ne leur permettent pas de joüir d'aucun repos veritable. Ainsi quoy qu'il soit vray generalement de tous les hommes tant bons que mauvais, qu'il est impossible qu'ils soient dans cette vie exempts de crainte, de travail, de douleur & de danger; cela neanmoins est principalement vray des méchans. Ils sont incapables de repos, de paix & de joye, & leur vie est d'autant plus miserable & d'autant plus à plaindre qu'ils connoissent moins leur misere, qu'ils en sont moins touchez, *tantò magis flenda quantò minus fletur.*

CHAPITRE VII.

Premiere maniere de concevoir la felicité du Ciel, par l'exemption des maux de la vie presente.

LA veuë des miseres de cette vie ne doit pas seulement nous en détacher & nous la faire haïr, elle nous doit aussi servir de degré pour nous élever à la connoissance de la vie du Ciel, puisque l'exemption de ces mi-

seres fait une partie du bonheur que nous attendons. Et c'est pourquoy l'Ecriture nous la represente souvent sous cette idée. Elle nous fait considerer que nous y serons délivrez de la necessité de la mort, & de tous les sujets de larmes que nous avons en ce monde, *Dieu*, dit Isaye, *precipitera la mort pour jamais. & le Seigneur Dieu sechera les larmes de tous les yeux, & il effacera de dessus la terre l'opprobre de son peuple. Car c'est le Seigneur qui a parlé*; Elle nous promet une déliv.ance absoluë de tous nos ennemis, c'est à dire des demons, des méchans, de nos passions, de nos pechez. *On n'entendra plus parler*, dit le mesme Prophete, *de violence dans vostre terre, ny de destruction & d'oppression, le salut environnera vos murrailles, & les loüanges retentiront à vos portes.* Elle nous fait esperer une exemption de toutes les necessitez qui naissent de nostre mortalité, & qui rendent nostre ame pezante. *Ils n'auront plus*, dit-il, *ny faim, ny soif, la chaleur & le soleil ne les brûleront plus, parce que celuy qui est plein*

Isaye 25. v. 8.

Isaye 60. v. 8.

Isaye 49. v. 10.

de misericorde pour eux les conduira, & les menera boire aux sources des eaux. Vostre soleil ne se couchera plus, & vostre lune ne souffrira plus de diminution; parce que le Seigneur sera vostre flambeau eternel, & que les jours de vos larmes seront finis.

C'est sur ce modelle que saint Augustin en divers endroits de ses ouvrages, fait entre l'exemption des miseres & des necessitez de la vie presente dans le portrait de la Beatitude, dont il tâche d'imprimer l'amour & le desir aux Chrestiens; Nous n'aurons plus, dit-il, besoin de vstemens dans cette vie bienheureuse, puisque nous y serons revestus d'immortalité, la nourriture ne nous y manquera point, puisque nos ames y seront rassasiées de la presence de ce pain de vie, qui est descendu du Ciel pour nostre salut. Nous y aurons dequoy desalterer nostre soif, puisque nous serons auprés de la fontaine de la vie. Nous y serons à couvert de la chaleur, parce que nous trouverons nostre rafraîchissement sous les aîles de celuy qui nous a protegez & qui nous pro-

De Simb. ad Catech l. 2. c. 12.

egera à jamais ; Nous n'y souffrirons « point de froid, puisque nous y aurons « un soleil qui échauffera nos cœurs par « la chaleur de son amour. Nous n'y « aurons point de lassitude, puisque nous « aurons avec nous celuy qui est nostre « force. Il n'y aura point là de trafic, « point de servitude, point d'ouvrages « penibles & laborieux. »

Pourquoy, dit-il ailleurs, l'homme est-il renouvellé - C'est pour desirer les choses celestes & eternelles, « & pour soûpirer aprés cette divine « patrie où l'on joüit d'une pleine seureté, où nous ne perdrons plus d'amis ; où nous ne craindrons aucun « ennemi ; où l'on sera plein de saintes « affections, où l'on ne sera plus dans « l'indigence d'aucune chose ; où personnes ne naist, parce que perfonne « n'y meurt : où les biens ne reçoivent « plus d'accroissement, parce pu'ils n'y « reçoivent point de diminution; où l'on « n'a plus de faim ny de soif, mais où « l'on est rassasié de l'immortalité, & « nourri de la verité. « *Tract. 30 in Ioan.*

Aprés avoir representé dans le sermon qu'il a fait sur le Pseaume 84, qu'il n'y a point de paix dans le mon-

de, qu'il faut que nous y soyons toûjours aux mains avec les demons, avec nos concupiscences, avec les tentations, avec les mauvaises pensées & les mauvais desirs, avec la faim & la soif, la lassitude, le sommeil; aprés avoir montré que les soulagemens des miseres qui viennent de nostre mortalité, deviendroient mortels par leur continuation, qu'il suffit pour mourir de continuer de manger, de jeûner, de demeurer assis, de marcher, de veiller, de dormir, qu'ainsi nous ne pouvons esperer de paix, que lorsque la mort *sera engloutie par nostre victoire* qui nous fera joüir d'un repos eternel, il
„ s'écrie; O mes freres, nous serons dans
„ une certaine ville, dõt je ne voudrois ja-
„ mais cesser de parler, principalement
„ quand les scandales s'augmentent.
„ Qui ne desireroit ce lieu de paix dont
„ aucun ami ne sortira jamais, & où
„ aucun ennemi ne pourra trouver d'en-
„ trée; où il n'y aura plus de tentateurs,
„ plus de seditieux, plus de gens qui di-
„ visent le peuple de Dieu, plus de mi-
„ nistres du diable qui fatiguent l'Eglise
„ de Dieu, puisque leur prince même aura
„ esté jetté au feu eternel avec tous ceux

qui ſuivent ſes deſſeins, & qui ne ſeront « pas ſeparez de luy? Ce ſera lors qu'il y « aura une paix parfaite pour tous les « enfans de Dieu, parce qu'ils s'entre-ai- « meront tous parfaitement ſe voyant « tous remplis de Dieu: lorſque Dieu ſe- « ra tout en tous, qu'il ſera le ſpectacle « commun, la poſſeſſion commune, la « paix commune de tous ſes élûs, & « qu'il nous tiendra luy ſeul lieu de tou- « tes choſes. «

C'eſt par la difference qu'il y a entre *In pſ.* 49. la vie de la terre & celle du Ciel, qu'il releve encore celle-cy dans un autre lieu de ce meſme ouvrage. On fait, dit- « il: de bonnes œuvres dans cette vie, « en donnant du pain à ceux qui en man- « quent, en recevant en ſa maiſon les « eſtrangers, &c. Mais tout cela n'eſt-il « pas mêlé de miſere & d'affliction? Car « on ne ſçauroit pratiquer la miſericor- « de, ſans qu'il y ait des miſerables; puis « qu'il faut donc des miſeres pour l'e- « xercer, n'eſt-ce pas un bonheur tout « autre, d'eſtre dans un lieu où l'on ne « nourrit plus perſonne, parce que per- « ſonne n'a beſoin de nourriture, où l'on « ne trouve plus d'étrangers à loger en ſa « maiſon, ni de nuds a reveſtir, ni de ma- «

» lades à visiter, ny de querelles à appaiz-
» zer : Où tout est parfait, tout est saint,
» tout est vray, tout est eternel, où la ju-
» stice sera nostre pain, la sageſſe nostre
» brevage, l'immortalité nostre veſte-
» ment, où nous aurons le Ciel pour nó-
» tre maiſon eternelle, où la laſſitude ne
» nous fera plus succomber au ſommeil,
» où il n'y aura plus de mort, plus de di-
» viſions, mais où nous joüirons pour
» jamais de la paix du repos, & de la
» joye de la juſtice.

C'eſt ce qui luy fait conclure qu'il n'y a dans ce monde que pauvreté, que maladie, qu'infirmité, que foibleſſe, qu'imperfection, que neceſſitez, & que la veritable ſanté & la juſtice par-
Inpſ.122. faite ne ſont que pour le Ciel.

» Ce ſera dans cette ſainte Cité qu'il
» y aura de veritables richeſſes, parce
» que rien ne nous y manquera, & que
» nous n'y aurons effectivement beſoin
» de rien. Ce ſera là qu'il y aura une
» ſanté parfaite, parce que la mort y
» ſera détruite, & que ce corps corru-
» ptible y ſera reveſtu d'incorruptibili-
» té. Ce ſera là qu'il y aura une vraye
» juſtice, parce que non ſeulement nous
n'y pourrons faire aucune mauvaiſe
action,

action, mais que nous ſerons meſme « incapables d'avoir aucune mauvaiſe « penſée. «

Si les Saints ſe propoſoient ces objets ſans craindre d'alterer la pureté de leur amour ; qui eſt-ce qui doit faire difficulté de ſe les propoſer auſſi, & qui ne doit reconnoiſtre que c'eſt un grand défaut de nous entretenir ſi peu de ces penſées, & de ſoûpirer ſi peu aprés cét eſtat heureux & ſi different du noſtre où nous joüirons d'une paix inalterable ; où nous n'aurons plus d'ennemis à combattre ; où nous ne ſerons troublez par aucune tentation ny exterieure, ny interieure; où le corps ne ſe revoltera plus contre l'eſprit ; où l'ame ne ſera plus appeſantie par le poids & par les inclinations de la chair ; où noſtre eſprit ne ſera plus occupé de ſoins; ny d'inquietudes, ny de penſées vaines & inutiles ; où noſtre cœur ne ſera plus partagé & déchiré de tant de differents deſirs ; où il n'y aura plus de ſcandales, plus d'infidelitez, plus d'artifices, plus de ſoupçons, où nous ne verrons plus toutes choſes dans ce nuage épais qui ne nous découvre

qu'un ombre confuſe de la verité ; & enfin où Dieu regnera abſolument ſur nous, & ſera l'objet perpetuel de noſtre connoiſſance & de noſtre amour.

CHAPITRE VIII.

Qu'il ne ſe faut pas former l'idée d'une Beatitude charnelle.

QUoy que les SS. Peres ayent approuvé que les Chreſtiens compriſſent la délivrance des maux de la vie preſente dans ce bonheur ſouverain qui nous eſt promis au Ciel, & qu'ils nous ayent donné eux-mémes l'exemple de deſirer cette paix parfaite qui ne ſera troublée par aucune inquietude, ny par aucune douleur, & qui mettra l'ame dans une joye pleine & entiere, ils ont bien veu neanmoins qu'on pourroit abuzer de ces paroles & en prendre occaſion de s'en former l'idée d'une felicité toute charnelle, en ne ſe figurant point d'autres biens dans l'autre vie, que ceux dont on peut joüir en

celle-cy, comme les richeſſes, les honneurs, les ſpectacles magnifiques, le repos des ſens, & enfin les plaiſirs qui naiſſent de l'amour propre.

C'eſt pourquoy ils ont eu ſoin de détruire ces fauſſes idées pour nous aider à en former de veritables.

Les hommes du monde, dit ſaint Auguſtin, ſont tous tranſportez par leurs divertiſſemens & par leurs plaiſirs. Cependant le Seigneur nous avertit que les méchans ſont incapables de joye C'eſt qu'il y a une autre joye que l'œil n'a point vûë, que l'oreille n'a point entenduë, & que l'eſprit de l'homme n'a jamais conçuë. C'eſt la joye de ceux qui demeurent en vous, ô mon Dieu. Preparons-nous à cette autre joye dont nous trouvons bien quelques traces dans le monde, mais qui ſont infiniment éloignées de la verité. Gardons-nous bien de nous propoſer des plaiſirs ſemblables à ceux que l'on gouſte ſur la terre ; autrement toute la temperance par laquelle nous nous abſtenons des plaiſirs du monde, ne ſeroit qu'une eſpece d'avarice. Il y a des gens qui ne jeûnent que pour ſe preparer à *In Pſ. 86.*

» faire meilleure chere. C'eſt une gran-
» de choſe que le jeûne, il a pour fin de
» moderer la concupiſcence ; & cepen-
» dant on s'en ſert quelquefois pour la
» ſatisfaire. Si vous croyez donc, mes
» freres, que dans cette patrie, où nous
» ſommes appellez par la trompette du
» Ciel, nous y devions avoir des plai-
» ſirs ſemblables à ceux de la terre, &
» que nous ne nous en abſtenions main-
» tenant que pour en joüir plus pleine-
» ment dans l'autre vie, vous reſſem-
» blez à ceux qui jeûnent pour ſe diſ-
» poſer à un feſtin, & qui ſont tempe-
» rans par une plus grande intempe-
» rance. Baniſſez de voſtre eſprit ces
» penſées baſſes & charnelles, prepa-
» rez-vous à quelque choſe d'ineffable,
» purifiez voſtre cœur de toutes les af-
» fections terreſtres & ſeculieres. Nous
» verrons un objet qui nous rendra heu-
» reux, & ce ſeul objet nous ſuffira.
In Pſ. 64. » Nous ſerons remplis des biens de
» voſtre maiſon, dit-il en un autre en-
» droit. Mais quels ſont les biens de
» cette maiſon ? Nous imaginerõs-nous,
» mes freres, un palais magnifique
» plein de toutes ſortes de richeſſes, de
» vaſes d'or & d'argent, d'Officiers, de

chevaux, & nous y figurerons-nous « des peintures, du marbre, des lam- « bris, des colomnes, de riches appar- « temens? Il y a des gens qui aiment « ces choſes, mais elles appartiennent « à Babylone. Retranchez tous ces de- « ſirs, ô Citoyens de Jeruſalem, & ſi « vous voulez retourner à voſtre patrie, « ne mettez pas voſtre joye dans voſtre « exil, deſirez la maiſon de Dieu, de- « ſirez les biens de cette maiſon, mais « n'en deſirez pas de ſemblables à ceux « que vous avez pû voir, & que vous « pouvez deſirer pour voſtre maiſon de « la terre, ou pour celle de voſtre voi- « ſin, ou de voſtre ami. Le bien de la « maiſon de Dieu n'eſt pas de cette na- « ture..... *Nous ſerons remplis*, dit le « Prophete, *des biens de voſtre maiſon, « voſtre temple eſt ſaint, il eſt admira- « ble en juſtice.* Voilà les biens de cet- « te maiſon. Il ne dit pas que ce tem- « ple ſoit admirable en colomnes, en « marbre, en lambris; mais qu'il eſt « admirable en juſtice. Vous avez des « yeux au dehors pour voir l'or & le « marbre, mais l'œil par lequel on voit « la beauté de la juſtice eſt interieur. «

Il ne faut donc pas ſe tromper ſoy-

meſme, ny étendre la concupiſcence juſques dans le Ciel, en y deſirant la joüiſſance des biens de la concupiſcence. Dieu ſera ſeul le partage des élûs. Il ſera ſeul leur felicité. Leur unique joye ſera de le voir, de l'aimer, de luy eſtre aſſûjetti, de voir qu'il regne pleinement ſur eux, de n'avoir rien en eux qui s'oppoſe à ſa juſtice. Voilà ce qui fera le fond de leur bonheur, ils ne conſiderent tout le reſte que par rapport à ce bien eſſentiel.

CHAPITRE IX.

Explication plus étenduë de la Beatitude eſſentielle des Saints.

C'Eſt une choſe étrange qu'on ſoit obligé de prouver aux hommes que la veuë & l'amour de Dieu ſont capables de les rendre heureux. Car c'eſt comme leur vouloir prouver que la lumiere eſt capable de les éclairer, puiſque Dieu eſtant eſſentiellement le bien ſouverain, produit par ſa poſſeſſion auſſi neceſſairement le bon-

heur parfait, que la lumiere chaſſe neceſſairement les tenebres. Cependant il eſt vray que ſi les Chreſtiens n'ont pas beſoin de raiſons & de preuves, pour croire en general que leur bonheur conſiſte à voir Dieu & à l'aimer, ils en ont beſoin pour eſtre touchez de cette verité. L'idée vive qu'ils ont des plaiſirs des ſens fait qu'ils ſont ſi peu ſenſibles aux plaiſirs ſpirituels, qu'ils ont peine à concevoir qu'on puiſſe eſtre heureux par une veüe & par un amour qui n'auroient rien de ſenſible.

Il eſt donc utile de les aider en ce point, & de les conduire comme par degrez à la connoiſſance de la vraye felicité, & voicy comme ſaint Auguſtin le fait ordinairement. Il y a peu de perſonnes entre ceux qui ont quelque amour pour la pieté, qui n'ayent eſté touchez quelquefois d'une affection ſenſible pour les perſonnes en qui ils ont veu de grandes & d'éminentes vertus: Et comme ce n'eſt pas le corps de ces perſonnes qu'ils aiment, ny leur eſprit naturel, il eſt clair que ce qui leur plaiſt en eux c'eſt la beauté de la juſtice, de la cha-

In Pſ. 64. » rité & de la vertu. Si la juſtice, dit
» ſaint Auguſtin, n'avoit aucune beau-
» té, comment pourroit-on aimer un
» vieillard juſte & vertueux? Que pre-
» ſente-t-il à nos yeux qui leur puiſſe
» plaire? des membres courbez, un
» front ridé, une foibleſſe univerſelle?
» Mais peut-eſtre qu'eſtant incapable
» de plaire aux yeux il a dequoy ſatis-
» faire les oreilles? Par quelles paro-
» les, par quel chant le pourroit il faire?
» Quand il auroit eu de la voix eſtant
» jeune, l'âge la luy auroit ravie; à
» peine ſe peut-il faire entendre, bien
» loin de pouvoir plaire en parlant.
» Neanmoins ſi ce vieillard eſt juſte: s'il
» ne deſire rien du bien d'autruy: s'il
» diſtribuë ſes biens aux pauvres: s'il
» donne de ſages conſeils: s'il a des ſen-
» timens juſtes ſur toutes choſes: ſi ſa
» foy eſt entiere; & s'il eſt preſt de li-
» vrer ſon corps tout caſſé qu'il eſt pour
» la verité, comme ont fait pluſieurs
» Martyrs dans cét âge, nous ne laiſ-
» ſons pas de l'aimer, & comme nous
» ne découvrons en luy rien de beau
» par les yeux de la chair, il en faut con-
» clure qu'il y a une certaine beauté
» de la juſtice, qui ſe voit des yeux

du cœur, & que les hommes ont « beaucoup aimée dans les Martyrs, « lors mesme que les bestes déchiroient « leurs membres; lors qu'ils estoient « tout couverts de sang; lors que leurs « entrailles estoient coupées par les dens « des bestes farouches. Les yeux ne « voyoient rien qui ne leur fist hor- « reur. Qu'est-ce donc qui faisoit ai- « mer ces Martyrs dans cét estat, si- « non la beauté de la justice qui de- « meuroit entiere dans ces membres « déchirez? «

Or si la justice peut estre aimée, on peut avoir de la joye à la contempler. Car il y a du plaisir à voir & à connoistre tout ce qu'on aime, & il y en a d'autant plus que l'amour est grand & que la connoissance est claire. Si la contemplation de la justice ne nous touche pas bien sensiblement dans cette vie, c'est que nous la connoissons peu, & que nous ne l'aimons que foiblement. Mais il est aisé de comprendre neanmoins qu'en augmentant cét amour & cette connoissance, le plaisir de l'ame doit augmenter à proportion.

Or c'est proprement ce qui arrive-

ra dans l'autre vie. Nous y verrons la justice mesme, non dans des ruisseaux troubles & des images défigurées, mais dans sa source mesme. Elle se manifestera à nous dans toute sa beauté, dans toute sa grandeur, dans toute sa majesté.

Et comme cette justice est Dieu mesme, cette veüe excitera des transports & des ravissemens d'amour & de joye si vifs & si ardens, que nul esprit humain n'est capable d'en comprendre l'impetuosité & la violence. Mais ce que l'on comprend, c'est que l'embrazement de cét amour qui est dans la possession de son objet, doit produire par necessité dans l'ame une joye & un plaisir ineffable, ou plûtost qu'il est luy-mesme ce plaisir & cette joye, puisque la joye n'est autre chose qu'un amour qui joüit de ce qu'il aime.

Il est clair aussi par là que l'amour de Dieu qui fera la felicité des Saints, n'aura rien de mercenaire ny d'interessé, mais qu'il sera parfaitement épuré de tout mêlange d'amour propre ; Car cét amour estant l'amour de la justice, il ne rapporte pas Dieu

à l'homme, mais l'homme à Dieu. L'esprit des bienheureux sera tout penetré de la grandeur & de l'excellence infinie de Dieu, de la bassesse & du neant des creatures, de la justice des droits que Dieu a sur elles, qui les oblige de rapporter tout leur estre & toutes leurs actions à sa gloire, & de l'effroyable injustice d'une creature qui se soustrait à son ordre, qui se retire de sa dépendance, & qui se fait la fin d'elle-mesme. Et ces lumieres dont ils seront tout remplis, estant jointes à l'amour ardent de cette justice qui leur prescrit ces devoirs, les porteront à s'aneantir continuellement devant la Majesté de Dieu, & à le préferer à eux-mesmes par un amour eternel, comme dit saint Augustin. Ils mettront leur bonheur dans l'assujettissement à ses volontez, & ils seront par là incapable de la moindre recherche de propre interest.

Mais en ne se recherchant point eux-mesmes, ils n'en seront pas moins heureux. La grandeur de Dieu, sa gloire & sa felicité feront leur joye, & Dieu se communiquant à eux avec

une effusion ineffable, les unira si étroittement à son estre, qu'ils seront comme plongez en luy, & qu'ils entreront en participation de ses grandeurs & de sa souveraine felicité.

Les esprits des hommes sont trop foibles dans cette vie pour comprendre la joye que produira dans les bienheureux la possession de Dieu. C'est pourquoy saint Paul ne l'exprime point autrement qu'en disant, que l'œil n'a point veu, & que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. On peut juger seulement que ce sera quelque chose d'inconcevable, puisque ce sera l'effet de la magnificence de Dieu, & l'accomplissement de son amour eternel pour ses élûs.

1. Cor. 2. v. 9.

Pour s'en former neanmoins quelque idée, il est bon de faire passer son esprit par ces degrez. Quoy qu'on ne voye les creatures que par parties & separément, & que la connoissance que nous en avons soit extrêmement bornée, on ne peut nier neanmoins qu'il n'y ait quelque plaisir à en contempler la beauté.

Ce plaisir seroit plus grand si nô-

tre esprit devenant plus étendu en pouvoit concevoir plusieurs ensemble.

Que seroit-ce donc s'il les pouvoit comprendre toutes & tout à la fois, & contempler les rapports merveilleux qu'elles ont ensemble pour former la beauté de l'univers.

Il semble que ce spectacle soit déja bien capable de satisfaire & de remplir l'esprit de l'homme, & neanmoins ce n'est encore rien en comparaison de celuy donc les bienheureux joüissent. Ils voyent toutes les creatures en Dieu, mais ils voyent de plus le Dieu des creatures, & cette veüe fait que toutes les creatures ne leur paroissent qu'un neant, & qu'elles disparoissent presque à leurs yeux, tant ils sont remplis de la grandeur & de l'excellence du Createur.

Saint Augustin n'a pas dédaigné de se servir de ces degrez, pour nous élever à la connoissance du souverain bien. *Considerez*, dit-il, *que tout ce que vous voyez de beau & d'excellent dans le monde, tout ce qui y attire vos cœurs n'est que l'ouvrage des mains de Dieu, que si ces* *In Psal. 84.*

choſes ont tant de beauté, que doit-on juger de celle de Dieu ? S'il y a tant de grandeur dans ſes ouvrages, qu'elle eſt la grandeur qu'il poſſede dans luy-meſme ? Si hæc pulchra ſunt, quid eſt ipſe ? Si hæc magna ſunt, quantus eſt ipſe ?

In Pſ. 26. „ Si vous trouvez tant de plaiſir, dit-„ il en un autre endroit, dans ce que „ vous appellez des biens, dans ces „ biens, dis-je, qui ne ſont pas biens „ par eux-meſmes, parce qu'ils ſont „ muables, & que rien de muable ne „ peut eſtre bien par ſoy-meſme ; quel „ plaiſir n'y aura-t-il point dans la con-„ templation du bien immuable & eter-„ nel, qui demeure toûjours dans le „ meſme eſtat ; puiſque toutes ces cho-„ ſes que vous appellez des biens, ne „ vous pourroient plaire ſi elles n'é-„ toient des biens, & quelles ne ſçau-„ roient eſtre des biens qu'en emprun-„ tant leur bonté de celuy qui l'eſt par „ luy-meſme ?

Si toutes les creatures ne ſont à l'égard de Dieu, que ce qu'eſt une goute d'eau à l'égard d'un Ocean infini, que peuvent eſtre toutes les conſolations que les creatures nous peu-

vent donner, qu'une petite partie de cette goutte qui entrant dans le cœur de l'homme, le laiſſent auſſi étroit qu'il eſtoit auparavant ? Mais quand Dieu entre dans l'ame en la maniere qu'il y entrera par la gloire, c'eſt un fleuve impetueux, c'eſt un torrent de délices, ſelon l'Ecriture. Il élargit, il dilate le cœur de l'homme. Il l'étend, il l'éleve infiniment au delà des bornes de ſa nature, afin qu'il puiſſe recevoir cette abondance de joye, dont il prendra plaiſir à l'enyvrer, comme parle le Prophete. *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.*

La poſſeſſion de Dieu remplira tellement tous les beſoins & tous les deſirs de l'ame, & toute la capacité qu'elle a d'aimer, de deſirer & de joüir, ſera tellement épuiſée, qu'elle ſera incapable de deſirer & d'aimer quelque choſe hors de Dieu, parce qu'elle y trouvera tout, & que Dieu luy tiendra lieu de toutes choſes. L'or, dit ſaint Auguſtin, n'eſt pas icy ce qu'eſt l'argent, le vin n'eſt pas ce qu'eſt le pain, la lumiere n'eſt pas un breuvage : mais Dieu eſt tout à ceux qui le poſſedent. Il ſera nô- « *Aug. in Pſ.* « 33. « « « « « « « «

» tre nourriture en nous garantiſſant de
» la faim ; noſtre breuvage en appaiſant
» noſtre ſoif ; noſtre lumiere en éclai-
» rant nos tenebres ; noſtre ſoûtien en
» nous préſervant de la défaillance. Il
» nous poſſèdera tout entiers en ſe don-
» nant tout à nous. On ne ſe fera
» point de tort l'un à l'autre en le poſ-
» ſedant. Chacun le poſſedera telle-
» ment tout entier, qu'il n'empeſchera
» pas qu'un autre ne le poſſède de meſ-
» me, parce que, nous ne ſerons tous
» qu'un, & que Dieu nous poſſèdera
» tous en unité & totalement.

Mais quelque idée qu'on ſe puiſſe former de ce ſouverain bonheur par le moyen de ces images, il faut avoüer que tout cela n'eſt encore rien, & meſme que noſtre ame n'eſt point capable dans cette vie ny de le concevoir ny de le porter. Car il faudra que Dieu pour la rendre ſuſceptible de ces communications divines, & de ce torrent de delices qu'il luy reſerve, l'éleve à un autre eſtat, & qu'il la rende ſemblable à luy, d'une maniere ſi divine que ſaint Auguſtin ne craint pas de dire, que quand nous ſerons comblez dans le Ciel de la joye

ineffable qui nous y eſt reſervée, l'eſprit humain perira & deviendra divin : *Cum accepta fuerit illa ineffabilis lætitia, perit quodammodo mens humana, & fit divina.* Saint Gregoire de Nazianze dit que toute la Trinité ſe mêlera dans toute noſtre ame, τελείως ὅλης ὅλῃ τοῦ μιγνυμένης. Et il exprime en un tres-grand nombre de lieux l'eſtat des bienheureux par celuy d'eſtre *divinizé*. In Pſ. 35. Greg. or. 15. p. 302.

Si l'on en pouvoit avoir quelque connoiſſance, ce ſeroit par ceux à qui Dieu donne quelquefois dés cette vie quelque goutte de cette eau divine dont il enyvrera les Saints dans le Ciel : & ceux qui ont fait cette heureuſe épreuve, nous déclarent tous que toutes les joyes du monde nont aucune proportion avec celles qu'il fait ſentir aux ames dans ces heureux momens. Il n'y a qu'à lire ce qu'en dit ſainte Thereſe, ſaint Bernard, ſaint Auguſtin & tous ceux que l'on ne peut ſoupçonner avec raiſon de nous debiter des imaginations & des ſonges : ou plûtoſt il n'y a qu'à lire ce qu'en dit l'Evangile, lorſque nous rapportant ce leger échantillon

de gloire que JESUS-CHRIST fit voir à ſes Apoſtres ſur le Thabor, il les repreſente tout hors d'eux-meſmes & tout tranſportez de ce qu'ils voyoient.

Cependant ſi les joyes humaines ne ſont rien en comparaiſon de celles que Dieu donne quelquefois aux Saints encore vivans, il eſt certain auſſi que toutes ces joyes des Saints vivants, ne ſont encore rien en comparaiſon de celles de l'autre vie. Il eſt toûjours vray de dire que l'on ne connoiſt icy Dieu que par un miroir & en enigme. *Videmus per ſpeculum & in ænigmate*, & qu'on ne le voit point à découvert, & ainſi tous ces gouſts divins, toutes ces joyes celeſtes que ces Saints & ces Saintes ont éprouvées, ne ſont que des gouttes de cét Ocean où les bienheureux ſont plongez, de petits rayons de cette immenſe lumiere qui les éclaire, & de legeres étincelles de ce grand feu d'amour qui les embraze.

CHAPITRE X.

De l'occupation eternelle des bienheureux.

COmme le plaisir des hommes consiste icy bas dans une varieté d'actions, & que toute occupation longue lasse leur esprit aussi bien que leur corps, ils ont peine d'abord à comprendre ce que l'on dit de la vie des bienheureux, qu'elle n'aura point cette vicissitude d'actions, dont celle des hommes est diversifiée sur la terre, & les Peres qui s'abaissent quelquefois jusqu'à dissiper les doutes les plus frivoles, n'ont pas oublié celuy-cy. Saint Augustin en traitte en plusieurs endroits, & il prend toûjours soin, en nous donnant la vraye idée de l'employ eternel des bienheureux, d'aller au devant de ces pensées basses & humaines.

Il le fait quelquefois plus obscurément, comme dans la fin d'un de ses Sermons, où il en parle en ces termes : *Quand nous serons dans la maison de Dieu qui est dans le Ciel,* *Serm 153. de temp.*

nous ne loüerons pas Dieu seulement pendant les 50. jours de la Resurrection, nous n'aurons point d'autre occupation que celle-là dans toute l'eternité. Nous le verrons, nous l'aimerons, nous le loüerons. Ce que nous verrons ne paroîstra jamais moindre à nos yeux: ce que nous aimerons ne perira point, & ce que nous loüerons ne cessera point de meriter nos loüanges. Tout sera eternel & sans fin dans cette vie.

Ces paroles nous font voir en mesme temps que la vie du Ciel est incapable de changement, & pourquoy elle en est incapable. Il est impossible de voir Dieu sans l'aimer, ny de l'aimer parfaitement sans le voir. Ainsi la veüe de Dieu produit necessairement l'amour, & l'amour les loüanges, & toutes ces actions ne finiront point, parce que ce qui nous porte à changer d'actions dans cette vie, ne se trouvera point dans l'autre.

On cesse de voir avec plaisir certains objets, & l'on se porte à en changer, parce qu'on y trouve des défauts, & que tout ce qu'on peut voir dans le monde estant borné, on

y desire quelque chose de meilleur. C'est donc le défaut & les bornes des objets qui font que nous nous en lassons. Or c'est ce qui n'arrive point dans la veüe de Dieu. Car on n'y remarque jamais ny aucun défaut, ny aucunes bornes. Ainsi on ne s'en lasse jamais. *Quod videbimus non deficiet.* Et comme on ne se lasse jamais de le voir, & qu'il est toûjours present à l'ame, elle ne peut cesser de l'aimer, ny par consequent de le loüer. C'est ce que ce saint Docteur exprime en autre endroit en ces termes: Heureux, dit-il, ceux qui seront dans « *In Ps.* 83.
vostre maison. *Beati qui habitant in* «
domo tua Domine. Mais qu'est-ce »
qu'ils y feront ? Ils vous loüeront, «
ajoûte le Prophete, dans les siecles «
des siecles. Ainsi toute leur vie ne sera «
qu'une loüange continuelle de Dieu, «
& un *Alleluia* eternel; & ne vous «
imaginez pas, mes freres, qu'ils puis- «
sent trouver du dégoust dans cette uni- «
que occupation, parce que vous ne «
sçauriez continuer long-temps à loüer «
Dieu. Ce sont d'une part les neces- «
sitez de la vie qui vous en détournent, «
& de l'autre que ne voyant pas Dieu, «

» vous n'en estes pas si sensiblement
» touchez. Si l'on pouvoit cesser d'ai-
» mer Dieu dans l'autre vie, on cesse-
» roit aussi de le loüer. Mais l'amour
» estant eternel, parce qu'on ne se peut
» jamais rassasier de la beauté de Dieu
» que l'on verra, ne craignez pas de
» pouvoir jamais cesser de loüer celuy
» que vous ne cesserez jamais d'aimer.
Si deficias abamore, deficies à laude: si autem amor sempiternus erit, quia illa insatiabilis pulchritudo est, noli timere ne non possis semper laudare, quem semper poteris amare.

Et c'est pourquoy pour exprimer la paix, la tranquillité, le repos qui accompagnera cette action eternelle des bienheureux, il dit en un autre lieu *que l'occupation de loüer Dieu sera l'unique affaire de ceux qui n'en auront plus; l'unique travail de ceux qui seront délivrez de tout travail; l'unique action de ceux qui joüiront d'un parfait repos, & l'unique soin de ceux qui seront exempts de toutes sortes de soins & d'inquietudes.* ERIT *hoc otiosorum negotium; hoc opus vacantium; hæc actio quietorum; hæc cura securorum.*

In Psal. 110.

Mais quel sera le sujet de ces loüanges eternelles ? C'est ce qui n'est pas difficile de comprendre. Ils loüeront Dieu de ce qu'ils verront en luy ; de ce qui les ravira, de ce qui les comblera de joye & d'admiration. Car leurs loüanges ne seront que l'effusion de leurs transports & de leurs raviſſemens. Ils le loüeront de ce qu'il est, de sa grandeur infinie, de sa saintеté, de sa misericorde, de sa justice, de sa puissance. Ils le loüeront de toutes les merveilles qu'il a operées. Ils le loüeront des graces qu'il leur a faites, des misericordes qu'il a exercées sur eux, & sur tous les autres Elûs. Chaque élû le loüera pour soy & pour tous les autres. Ils se joindront tous ensemble pour chanter à jamais les misericordes de Dieu sur eux. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Enfin ils s'immoleront sans ceſſe dans leur cœur comme des holocaustes de charité, & JESUS-CHRIST joignant la sienne à celle de ses membres, les offrira sans ceſſe à son Pere en sacrifice d'amour. *Tota ipsa redempta civitas, hoc est congregatio societasque sanctorum* *Lib 10. de Civit. Dei c.6.*

universale sacrificium offertur Deo per Sacerdotem magnum, qui etiam seipsum obtulit pro nobis, ut tanti capitis corpus essemus.

C'est l'idée que l'on se doit former de l'occupation des bienheureux, & quoy qu'on soit bien éloigné de pouvoir comprendre cét estat & cette vie, on comprend neanmoins aisément qu'ils ne sçauroient se lasser d'une occupation si sainte, parce qu'on ne change d'action, que pour chercher quelque autre chose que ce que l'on a, & qu'ainsi le changement ne peut convenir qu'à ceux qui tendent à la felicité, & non à ceux qui la possedent.

CHAPITRE XI.

De la paix de la vie du Ciel.

NOus avons déja donné lieu par diverses choses que nous avons dittes de considerer dans la vie des bienheureux une souveraine paix. Mais la paix dont ils joüissent est un si grand bien qu'elle merite d'estre considerée

conſiderée en particulier, & cette objet eſt ſi capable d'attirer nos cœurs, qu'il eſt juſte de le preſenter ſeparément de tous les autres, afin qu'il y faſſe plus d'impreſſion.

Auſſi voit-on que c'eſt ſous cette idée que ſaint Auguſtin repreſentoit ordinairement la Beatitude, & il avoit meſme inſpiré un tel amour à ſon peuple de cette paix du Ciel, que ce peuple ne ſe pouvoit empeſcher au ſeul nom de paix, de faire paroiſtre ſon tranſport par des acclamations qui interrompoient le diſcours de ceux qui luy parloient. C'eſt ce que ſaint Auguſtin remarque luy-meſme avec conſolation dans le Sermon qu'il a fait ſur le Pſeaume *Lauda Jeruſalem.* Car aprés avoir prononcé ces paroles, *qui poſuit fines tuos pacem:* Il fut interrompu par un bruit d'acclamations, ſur lequel il leur parle en cette maniere. Ce m'eſt un extréme conſolation, mes freres, que l'amour de la paix vous faſſe pouſſer ces acclamations du fond de vos cœurs. Vous avez eſté ſurpris d'une joye prompte & ſubite. Je n'avois encore rien expliqué, mais ſeulement prononcé le verſet du Pſeaume; « *In pſ.* 147.

» & vous voila déja transportez. Qu'est-
» ce qui pousse ces cris en vous, sinon
» l'amour de la paix ? La beauté de la
» paix a brillé dans vostre esprit, & a
» frappé vos cœurs. Je n'ay plus besoin
» d'en parler ny de m'étendre sur ses
» loüanges. Les mouvemens de vos
» cœurs ont prevenu mes paroles. Dif-
» ferons donc les loüanges de la paix, au
» sejour de la paix. C'est là que nous la
» loüerons pleinement, parce que nous
» la possederons parfaitement. Si nous
» l'aimons déja avec tant d'ardeur lors-
» que nous n'en avons qu'une idée si im-
» parfaite, comment l'aimerons nous
» lorsque nous la possederons dans sa
» perfection. Je vous diray donc seule-
» ment, ô mes enfans bien-aimez ! O
» enfans du Royaume du Ciel ! ô Ci-
» toyens de Jerusalem, que le mot mes-
» me de *Jerusalem* signifie que *l'on y*
» *verra la paix.*

Cette idée luy estoit si familiere qu'il y reduit en un endroit toute la beati-
In ps. 36. » tude. Quels seront, dit-il, les plaisirs
» que nous attendons. Ils seront com-
» blez de joye par une abondance de
» paix, répond le Prophete. Nostre or
» sera la paix. Nostre argent sera la paix,

Nos terres seront la paix. Nostre Dieu « sera nostre paix, la paix nous tiendra « lieu de tout. Et cette paix est Dieu « mesme, comme il le dit dans la suitte. «

Mais pour développer ce que l'on ne voit encore que confusément dans ces termes generaux, il faut considerer avec saint Augustin, que comme il n'y a personne qui ne desire la joye, il n'y a personnne aussi qui ne souhaite la paix, & que ceux mesme qui se font la guerre, ne la font que pour vaincre, & par consequent que pour parvenir à la paix *De Civit. l. 19. c. 12.*

Aussi, dit-il, ceux qui rompent la « paix ne la rompent pas parce qu'ils la « haïssent; mais pour en avoir une à leur « phantaisie. Les voleurs mesmes con- « servent la paix avec leurs compagnons, « afin de la pouvoir troubler impuné- « ment parmi les autres. Tout le mon- « de veut vivre en paix avec sa femme, « ses enfans, & ses domestiques: Et la « severité mesme dont on uze contre ceux « qui la troublent, a pour but de la main- « tenir. Ce desir de la paix se trouve « dans les méchans aussi bien que dans « les bons. Car ils voudroient que tout « pliast sous eux, que rien ne leur resi- «

» ſtaſt, ce qui eſt une eſpece de paix, &
» en meſme temps qu'ils rompent la paix
» avec Dieu en ſe revoltant contre luy,
» ils la deſirent dans leurs corps & dans
leur ame, & ne la ſçauroient avoir.

Or encore que ce ſaint Docteur diſtingue enſuite diverſes ſortes de paix; la paix du corps, la paix de l'ame ſenſitive, la paix de l'ame raiſonnable, la paix de l'ame & du corps, la paix de l'ame avec Dieu, la paix des hommes entr'eux; la paix d'une ville, la paix d'un Etat, la paix de la Jeruſalem Celeſte; il eſt viſible neanmoins que la paix eſſentielle conſiſte à eſtre dans un état où nos deſirs ſoient pleinemens ſatisfaits, où nous n'ayons rien qui reſiſte à nos volontez, parce que toute reſiſtance & toute oppoſition à nos deſirs trouble la paix & la tranquilité de noſtre ame.

Si les volontez des méchans pouvoient eſtre entierement ſatisfaites, ils ſeroient en paix, mais c'eſt ce qui ne ſçauroit eſtre. Car outre que deſirant d'eſtre heureux ſans Dieu, ils deſirent l'impoſſible, la Juſtice de Dieu s'oppoſe de plus à l'accompliſſement de leurs deſirs. Ils veulent le plaiſir,

& elle les accable de douleurs. Ils veulent des honneurs, & elle les comble d'infamies Ils veulent que tout leur soit assujetti, & elle revolte contr'eux toutes les creatures, en punition de leur desobeïssance.

Les Stoïciens s'estoient aviſez d'un moyen ingenieux pour parvenir à la paix, s'il eust esté possible aux hommes. C'est de ne desirer rien de tout ce qui n'est pas en nostre puissance : & par ce moyen les desirs de l'homme auroient esté plainement satisfaits, puisqu'il n'auroit rien desiré que ce qu'il auroit pû se donner luy-mesme.

Mais ils n'avoient pas pris garde que l'ame n'est pas la maistresse de ses desirs : qu'il y en a de naturels qu'elle ne peut étouffer : qu'elle ne sçauroit s'empescher de souhaiter de n'estre point trompée ; de ne souffrir aucun mal ; de ne point mourir : *Non falli, non offendi, non mori :* qu'elle est faite pour aimer : que ne trouvant pas un bien parfait en elle-mesme, il faut qu'elle le cherche hors de soy, & qu'il est impossible que desirant ce bien, elle soit en paix pendant qu'elle ne le pos-

ſede pas, puiſque ſa volonté n'eſt pas
Aug. E. pift. 25. ſatisfaite. *Vbi pax*, dit ſaint Auguſtin, *ibi requies, ubi requies, ibi finis appetendorum.* Et par conſequent quand on ne poſſede pas ce que l'on ſouhaitte comme ſa fin, il n'y a point de repos, & où il n'y a point de repos, il n'y a point de paix.

Ainſi cette doctrine des Stoïciens qui eſtoit le fondement de toute leur philoſophie, n'eſtoit dans le fond qu'une penſée ſans ſolidité, & ce n'eſt point auſſi en quoy conſiſte la paix des Bien-heureux. Ils ne ſont point exempts des deſirs & des volontez inſeparables de la nature de l'homme, mais ils le ſont abſolument de tous les deſirs déreglez & illegitimes. Ainſi Dieu accompliſſant tous leurs juſtes deſirs, ils n'en ont point qui ne ſoient abſolument ſatisfaits : de ſorte que depuis le commencement de leur bonheur juſqu'à l'éternité, ils n'éprouveront aucune contradiction, aucune oppoſition au dedans ny au dehors d'eux-meſmes, & voilà ce qui fera leur paix.

Ils deſireront d'eſtre abſolument maiſtres de leurs corps, & qu'il ne cauſe aucun trouble à leur ame ; &

Dieu leur accordera tellement ce desir, qu'ils n'auront qu'à souhaiter d'être dans un lieu pour y estre, comme dit saint Augustin. *Vbi volet spiritus, ibi protinus erit corpus.* *De Civit. Dei. l. 22. c. 30.*

Ils desireront de n'estre point trompez, & ils auront une connoissance claire de toutes chose, sans erreur, sans travail, sans difficulté, parce qu'ils boiront la sagesse dans sa source mesme. *Rerum ibi omnium tam speciosa quam certa scientia, sine errore aliquo vel labore, ubi Dei sapientia de ipso suo fonte potabitur.* *De Civit. Dei. l 21. c. 24.*

Ils desireront de ne point mourir, & ils auront une asseurance entiere de l'éternité de leur bonheur & de leur vie.

Ils desireront la justice parfaite, & ils en seront si parfaitement rassasiez, que saint Augustin dit, qu'en comparaison de cette source abondante de justice dont ils seront remplis, tout ce que nous en pouvons avoir dans cette vie ne tient lieu que de quelques gouttes de rosée qui nous sont données pour adoucir les miseres de cette vie, & fondre la glace de l'iniquité. *Quantumcumque justitiæ in nobis fuerit, ros est nescio quis ad illum fontem, ad* *In psal. 121.*

illam ſaginam ſtillicidia quædam ſunt, quæ vitam noſtram molliant & duram iniquitatem ſolvant.

Ils en ſeront tous également remplis par l'excluſion de toute injuſtice, de toute tache, de tout amour propre, ce qui ſeroit incompatible avec la Beatitude, & changeroit le Ciel en enfer.

Il eſt vray qu'ils ne ſeront pas tous enrichis également des dons de Dieu, & qu'il y aura parmi eux diverſes meſures de charité & de lumiere, qui feront la diverſité des demeures de la Celeſte Jeruſalem; mais chacun, dit ſaint Auguſtin, ſera parfaitement content de ſa meſure, & ne portera point d'envie à ceux qui en auront une plus abondante, parce que l'unité de la charité regnera dans tous. *Non erit invidia imparis charitatis, quoniam regnabit in omnibus unitas charitatis.*

Tract. 67. in Ioan.

De Civit Dei. l. 22. c. 30.

» C'eſt encore, dit-il ailleurs, un des » grands biens de cette Cité, qu'on ne » portera point d'envie à ceux qu'on ver- » ra au deſſus de ſoy, & l'on ſouhaitera » auſſi peu de poſſeder ce qu'on n'aura » pas receu, quoy que l'on ſoit parfaite-

ment uni à celuy qui le recevra, que « le doigt ſouhaite d'eſtre l'œil, quoy « que le doigt & l'œil entrent dans la « ſtructure d'un meſme corps. Chacun « y poſſedera tellement ſon don, l'un « plus grand, l'autre moindre, qu'il au- « ra encore le don de n'en point de- « ſirer de plus grand que celuy qu il au- « ra reçu. «

Cette inégalité de dons ne troublera donc point la paix de la Celeſte Jeruſalem, & elle n'y ſera pas non plus alterée par la vûë que les Juſtes y auront du ſupplice des reprouvez, ny meſme par celle des égaremens & des pechez de leur vie paſſée. Ils ne verront en tout cela que des ſujets de loüer eternellement la juſtice & la miſericorde de Dieu. Ils approuveront toute ſa conduite, & ſur eux & ſur toutes les creatures, & uniſſant parfaitement leur volonté à la ſienne, rien ne s'oppoſera à leur volonté comme rien ne s'oppoſe à celle de Dieu.

CHAPITRE XII.

De l'union des Bienheureux.

DAvid ne nous porte pas seulement à contempler la Jerusalem Celeste, mais il nous propose de plus, comme le motif le plus capable d'y attacher nos cœurs, l'union divine de ses habitans : Jerusalem, dit-il, qui est bâtie comme une ville, dont les habitans sont unis ensemble. *Ierusalem quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.*

En effet, il n'y a gueres d'objet plus doux & plus consolant que cette union eternelle des Elûs : Mais pour la mieux comprendre il faut faire passer nostre esprit par les divers degrez de desunion & d'union, qu'on peut remarquer entre les creatures intelligentes.

La souveraine desunion se trouve dans la societé des reprouvez, soit demons, soit hommes. Car elle est exterieure & interieure tout ensemble. Chaque reprouvé, comme nous avons dit ailleurs, est ennemi de tous les autres.

Il les hait tous, & il eſt haï de tous. Il connoiſt leur haine, & la ſienne leur eſt connuë! S'il y a donc quelque ſocieté entr'eux, ce n'eſt qu'une ſocieté de lieu & de tourmens: une ſocieté qui n'a pour effet que de s'affliger les uns les autres, & de contribuer reciproquement à leur miſere.

Ce qui approche le plus de cette horrible deſunion, eſt celle qui ſe trouve parmi les hommes où le demon regne, & dans le royaume de la concupiſcence. Car outre les guerres & les diviſions exterieures qu'elle produit entre pluſieurs, ils ſont tous interieurement diviſez, parce qu'ils cherchent tous leur propre intereſt.

L'homme corrompu n'aime que ſoy, & ne peut rien aimer au dehors que par rapport à ſoy: de ſorte que lorſqu'il ne trouve plus ce rapport, il ceſſe d'aimer & commence de haïr. S'il n'a donc pas une haine actuelle contre tous les autres, il a le principe de cette haine. Il n'y a qu'à luy faire voir que quelqu'un eſt contraire à ſes deſſeins, à ſes deſirs, & à ſes intereſts pour le porter à le haïr actuellement.

Mais comme cette haine que les gens du monde ont pour les autres, eſt ſouvent renfermée dans ſon principe, & que de plus ils ne connoiſſent pas le cœur & les penſées les uns des autres, ils s'imaginent quelquefois d'eſtre aimez, où du moins de n'eſtre pas haïs par les autres hommes. Ainſi leur deſunion interieure quoy que réelle, demeure neanmoins cachée & couverte ſous des apparences d'une union exterieure à laquelle ils ſont obligez par les divers beſoins qui les rendent dépendans les uns des autres.

De cette union miſerable on peut paſſer à une union qu'on peut appeller heureuſe, mais imparfaite; c'eſt celle qui eſt entre les vrais Chreſtiens, qui ont le Saint Eſprit dans le cœur. Car on ne peut nier qu'ils ne ſoient unis, puiſqu'ils ſont animez par le meſme Eſprit, & que cet Eſprit leur faiſant aimer Dieu, fait auſſi qu'ils s'entr'aiment tous, puiſque Dieu habite par la grace dans tous les Juſtes. Ils s'entr'aſſiſtent par le ſecours mutuel de leur prieres, & ils participent tous en quelque ſorte aux biens & aux maux les uns des autres.

Mais quoy que cette union ſoit le plus grand bien des hommes dans cette vie, il faut neanmoins reconnoiſtre qu'elle eſt encore tres-defectueuſe & mélée de quantité de miſeres.

Car premierement, les vrais Chrêtiens ne ſe connoiſſent pas ordinairement les uns les autres, ainſi ils ne ſçavent pas s'ils ſont unis, & ils ne joüiſſent point du bien de leur union. Le nombre des vrais Chreſtiens que chacun connoiſt, eſt toûjours fort petit, & l'on n'eſt pas meſme toûjours fort uni exterieurement avec ceux que l'on connoiſt. La diverſité des lumieres, des vûës, des humeurs, produit ſouvent entre les perſonnes de pieté des eſpeces de deſunions exterieures, & les amitiez les plus étroittes ſont ſujettes à ſe refroidir & à s'alterer par de faux rapports, des ſoupçons, des jugemens temeraires. Quand on auroit ſeparé tous ces défauts des liaiſons qu'on peut avoir en ce monde avec les gens de biens, il en reſte deux qui en ſont inſéparables dans cette vie; l'un que nous ne connoiſſons point avec évidence le fond du cœur de perſonne; l'autre que nous ne nous pou-

vons pas assurer de la perseverance de qui que ce soit dans l'amitié, non plus que dans les autres vertus.

C'est par le retranchement de tous ces défauts qu'il faut concevoir la perfection de l'union des Bienheureux. Non seulement ils seront tous unis interieurement & exterieurement, mais cette union ne leur sera point inconnuë. Le cœur de tous les Citoyens de cette ville de paix sera découvert à chacun d'eux. Ils ne verront en aucun de ces habitans aucune diversité de sentimens, de desirs, d'intentions. Ils aimeront tous les autres, & ils sçauront tous qu'ils en sont aimez, & ils ne craindront point que cet amour soit jamais alteré par aucun refroidissement.

Enfin tout ce que l'esprit des hommes à pû inventer pour former l'idée d'une parfaite amitié, se trouve-là d'une maniere infiniment élevée au dessus de tout ce qu'ils en ont pensé. Car ils ont esté bien éloignez de concevoir cette penetration mutuelle d'esprits & de cœurs; cette unité de lumieres & de desirs, & cette ardeur incroyable d'amour qui se trouve dans le Ciel.

Que ſi le plus doux de tous les biens de la terre eſt d'aimer un petit nombre de perſonnes, & de connoiſtre qu'on en eſt aimé, & de répandre ſon cœur les uns dans les autres avec une entiere confiance, qu'elle joye doit produire dans le cœur de chaque Elû l'union parfaite qu'il a avec tous les autres ? de voir en eux les ſentimens ardens de charité qu'ils ont pour luy, & de ſçavoir qu'ils voyent auſſi les ſiens, de les aimer parfaitement & de les voir parfaitement heureux. Ne peut-on pas dire avec verité, qu'ils joüiront tous ainſi d'une felicité multipliée & redoublée par celle des autres, & que chaque Elû ne ſera pas ſeulement heureux en ſa propre perſonne, mais qu'il le ſera en celle de tous les autres, puiſqu'il regardera leur bonheur comme le ſien propre.

Qu'elle joye d'eſtre uni à tant de Saints, dont nous entendons parler dans les Livres de l'Egliſe, de connoître les voyes par leſquelles Dieu les a conduits au bonheur, dont ils joüiſſent, & tous les mouvemens qu'il a formez dans leurs cœurs; de ſçavoir tout ce qui s'eſt paſſé entre Dieu &

eux, & qui eſt demeuré inconnu aux hommes ; de connoiſtre entierement cette multitude innombrable d'Anges bienheureux, dont on ſçait ſi peu de choſe ; de penetrer les cœurs des Patriarches, des Prophetes, de la Sainte Vierge, des Apoſtres, de tous les Saints connus & inconnus ; de ne ſçavoir pas ſeulement l'hiſtoire de toute la Celeſte Jeruſalem, qui comprend celle de toute la conduite de Dieu ſur les Elûs, mais de la ſçavoir par eux-meſmes & par la manifeſtation de leur cœur, de voir la fin, le progrez & l'accompliſſement de toutes choſes, & de quelle ſorte rien ne s'eſt fait dans le monde que pour les Elûs. O hiſtoire qui merite ſeule d'eſtre l'objet de la curioſité des Chreſtiens, & qui doit éteindre en eux toute autre curioſité! heureuſe hiſtoire qui ne regarde que des heureux, & dont la connoiſſance rend heureux!

CHAPITRE XIII.

De la Royauté des bienheureux.

ON ne peut douter que tous les bienheureux ne poſſedent une Royauté, puiſque JESUS-CHRIST même les déclarera Rois dans ſon jugement, en leur diſant : Venez les bien-aimez de mon Pere, poſſedez le Royaume qui vous a eſté preparé dés la creation du monde. C'eſt auſſi dans la vûë de cet honneur ſuprême auquel ils doivent eſtre élevez, que David s'écrie : Que la gloire, ô Dieu, dont vous honorez vos amis eſt grande, que leur principauté eſt puiſſamment affermie ! *Nimis honorificati ſunt amici tui Deus, nimis confortatus eſt principatus eorum.* Pſ. 138.

Comment ne ſeroient-ils point Rois dans l'autre vie, puis qu'ils le ſont dés celle-cy, & que ſaint Pierre les appelle dés ce monde meſme un ſacerdoce Royal : *Regale ſacerdotium* ? Comment ne le ſeroient-ils point, puis qu'ils ſont coheritiers, freres & mem-

bres de JESUS-CHRIST, à qui son Pere a assujetti toutes choses. *Subjecit ei omnia*, comme dit saint Paul : & qu'ils sont associez à son heritage, à son corps, & par consequent à sa Royauté ?

Pour connoistre la grandeur de cette Royauté, il ne faut que la comparer avec celle des Rois de la terre, & en considerer les differences.

Ce que l'on remarque d'abord dans la puissance des Rois de la terre, c'est qu'elle se termine par leur mort, & qu'ainsi estant attachée à leur vie, elle est aussi vaine & aussi peu solide que la vie des hommes.

Ils ne la possedent pas mesme pendant tout le tempsqu'ils en ont le titre. Car qu'est-ce que laRoyauté d'un Roy qui dort, & qui croiroit qu'un Roy qui auroit toûjours dormi eust veritablement esté Roy? Ils ne le sont donc effectivement que quand ils en joüissent, & qu'ils agissent en Rois. Or combien y a-t.il de temps dans la vie des Rois, où ils ne pensent point à leur Royauté, & ne font que des fonctions basses & animales ? Mais lors mesme qu'ils y pensent le plus &

qu'ils veulent le plus en joüir, leur Royauté les exempte-t-elles des miseres de la vie & des infirmitez de la nature ? L'ennui & le chagrin, ne les vont-ils pas attaquer jusques sur le trône, & ne les forcent-ils pas de quitter ces Royalles occupations pour se rabaisser à des actions tres-communes. Il leur faut de petits amusemens qui les empeschent de penser à eux, pour les aider à porter le poids de cette couronne qu'ils ne sçauroient soûtenir, & avec tous ces miserables soulagemens, il y en a qui n'ont pas laissé de croire qu'il est encore plus avantageux de s'en défaire tout à fait. Si cette resolution est rare, c'est peut-estre qu'il est rare que les hommes suivent la raison. Car qui pourroit dire les inquietudes & les peines qu'ont ceux qui paroissent les plus heureux pour maintenir leur autorité & leur puissance, de combien d'appuis & de secours ils ont besoin, de combien de personnes ils sont dépendans ? De sorte que l'on peut dire veritablement que la domination ne s'achette qu'aux prix d'une infinité de servitudes, & qu'il n'y a point de gens plus gesnez & moins libres que les

Princes. Nous obeiſſons à Ceſar, dit Ciceron, & Ceſar obeit au temps. Ainſi comme nous ne ſçaurions ſçavoir à quoy il nous voudra obliger, il ne ſçauroit ſçavoir luy-meſme à quoy les conjonctures l'obligeront. *Nos illi ſervimus, ille temporibus. Ita nec ille quid tempora poſtulatura ſint, nec nos quid ipſe poſtulet ſcire poſſumus.* Voila ce que c'eſt que cette idole de l'ambition humaine, & ce que les hommes du monde regardent comme la ſouveraine felicité de cette vie.

Il ne faut que prendre le contrepied de tous ces défauts, & de toutes ces miſeres, pour concevoir ce que c'eſt que ce Royaume divin que Dieu a preparé à tous les élûs. C'eſt un Royaume qui non ſeulement eſt eternel en luy-meſme, mais qui rends eternels ceux qui le poſſedent. Comme on ne le ſçauroit perdre, on n'a point de peine à le conſerver. On n'en joüit point par intervalles & avec diverſes interruptions. On n'y eſt jamais attaqué par l'ennui, par le chagrin, par la laſſitude. On y eſt exempt de toute miſere, de toute ſervitude, de tous

soins. C'est un Royaume qui n'est jamais troublé par aucune guerre, parce qu'on y est inaccessible à tous ennemis.

Enfin c'est un Royaume possedé par une infinité de Rois, qui bien loin de diminuer la grandeur & la puissance les uns des autres, l'augmentent au contraire & la fortifient, parce qu'ils n'ont tous qu'un mesme cœur, qu'un mesme esprit, & qu'ils ne font tous ensemble qu'un Roy qui est JESUS-CHRIST. C'est à ce Royaume que nous sommes appellez. C'est ce Royaume qui nous est promis à des conditions si favorables, qu'il suffit pour l'obtenir, de le desirer sincerement.

CHAPITRE XIV.

Quelles impressions la meditation de la felicité du Ciel doit faire sur nous.

COmme nous n'avons fait jusqu'icy que rapporter les pensées des Peres, pour former l'idée de la vie

du Ciel, nous ne ferons de meſme que les ſuivre dans les reflexions qu'ils en ont tirées.

I.

Saint Paul en ouvre une qui eſt de grande étenduë, en repreſentant tous les travaux & toutes les peines que les Athlettes enduroient pour acquerir une courone corruptible, afin de nous exciter à endurer avec joye les travaux de la vie Chreſtienne, pour acquerir une couronne incurruptible. Car il nous apprend par là que la grandeur des biens que nous attendons, nous doit faire mépriſer tous les maux de cette vie, ſoit qu'il faille les ſouffrir quand ils nous arrivent, ſoit qu'il faille s'y expoſer, quand Dieu nous y engage.

1. Cor. 9. v. 29.

C'eſt en ſuivant cette ouverture que ſaint Auguſtin ſe ſert de l'exemple des peines que les hommes endurent ou pour éviter des maux, ou pour acquerir des biens temporels, afin de faire voir combien on doit faire peu d'eſtat de celles qu'il faut ſouffrir pour gagner le Ciel. Les hommes, dit-il, « ſouffrent qu'on employe le fer & le

De verb. Domin.

feu pour les délivrer par une douleur » *secund. Matth. ser. 11.*
plus courte, mais plus violente de cel- «
les d'un ulcere, qui quoy que plus lon- «
gues, n'auroient pas toûjours duré. «
Un ſoldat uze ſon corps par les tra- «
vaux de la guerre, afin de ſe procurer «
un repos, dont il joüit beaucoup moins «
de temps qu'il n'en a paſſé dans les fa- «
tigues & les miſeres de cette profeſ- «
ſion. Que diray-je de ceux qui trafi- «
quent ſur la mer ? à quels dangers ne «
s'expoſent-ils point, pour acquerir des «
richeſſes vaines & periſſables, que l'on «
ne ſçauroit ſouvent conſerver qu'avec »
encore plus de perils qu'il n'en a falu «
courir pour les acquerir ? Pourquoy «
la charité ne feroit-elle donc pas pour «
la Beatitude ce que la cupidité fait «
pour les biens du monde, qui ne ſont «
qu'une miſere effective ? «

Il ſe ſert de cette meſme raiſon, d'u- «
ne maniere encore plus vive dans ſa «
Lettre à Armentaire & à Pauline. «

L'on s'expoſe icy-bas, dit-il, à tant «
de perils, à tant de travaux & à tant «
de pertes pour prolonger, ou pour «
rendre plus agreable cette vie, qui «
doit neceſſairement finir un jour, quoy «
que l'on ne puiſſe s'exempter de la «

» mort, mais seulement la reculer de
» quelques années. A combien plus for-
» te raison sommes-nous obligez de
» souffrir toutes ces peines pour acque-
» rir la vie eternelle, où la nature n'est
» plus obligée d'éviter la mort avec tant
» de soin; ny la lâcheté de la craindre
» avec tant d'infamie; ny la sagesse de
» la supporter avec courage ? Car la
» mort ne sera plus alors redoutable,
» puis qu'alors il n'y aura plus de mort.
» Comment ne voudriez-vous donc pas
» estre du nombre des chastes amans de
» cette vie eternelle & bienheureuse,
» puisque vous voyez que cette vie pas-
» sagere, toute miserable qu'elle est a
» des amans si passionnez ?

» Par combien de travaux les hom-
» mes achetent-ils la prolongation de
» leurs travaux; & par combien de crain-
» te fuyent ils la mort, afin de la pou-
» voir craindre plus long-temps ?

» Quelles douleurs le fer & le feu ne
» font-ils point souffrir à ceux qui se
» mettent entre les mains des Medecins
» pour estre gueris ? Ce n'est pas toute-
» fois pour ne point mourir, mais seu-
» lement pour mourir un peu plus tard.
» Les tourmens qu'ils souffrent sont cer-

tains,

tains l'eſperance de prolonger leurs « jours eſt incertaine, & la violence de « la douleur fait ſouvent mourir ceux « qui ne s'y eſtoient expoſez que par la « ſeule crainte de mourir, Ainſi ayant « mieux aimé ſouffrir la douleur pour « pour éviter la mort, que de ſouffrir la « mort pour éviter la douleur, il arrive « qu'ils ſouffrent tout enſemble & la « douleur, & la mort; non ſeulement « parce qu'ils trouvent quelquefois la « mort dans la douleur meſme à laquel- « le ils avoient eü recours pour éviter « la mort, mais auſſi parce qu'aprés « avoir tant ſouffert pour eſtre gueris, « ils ſont enfin contraints d'abandonner « une vie, qui quoy que recouvrée par « mille tourmens, ne ſçauroit toûjours « durer, puis quelle eſt toûjours mortelle, « ny long-temps durer, puis qu'elle eſt « ſi courte, ny meſme dans ce peu qu'el- « le dure, avoir une durée qui ſoit cer- « taine, puis qu'elle n'eſt jamais qu'ain- « certaine. «

II.

On peut appliquer cette meſme conſideration à mille objets qui ſe preſentent tous les jours dans le monde,

& qui nous peuvent convaincre que nous ne faisons point pour la vie eternelle, ce que les gens du monde font pour leur fortune, ou pour satisfaire leurs passions.

Quand on voit par exemple ceux qui veulent s'élever & se pousser dans le monde, si attentifs à ménager tout tout ce qui leur peut servir, si circonspects à éviter tout ce qui leur peut nuire ; si patiens à souffrir des rebuts de ceux à qui ils font la cour ; si complaisans pour s'accommoder à tous leurs desirs ; si laborieux pour réüssir dans leurs desseins ; si peu ménagers de leur santé quand il il s'agit de leurs interests ; si pleins de la passion qui les possede, & si appliquez aux moyens de la faire réüssir, n'a-t-on pas sujet de se reprocher à soy-mesme la lâcheté avec laquelle on recherche la vie eternelle & de s'écrier avec saint Bernard. *Quelle honte & quelle confusion pour nous? Ils ont plus d'ardeur pour leur malheur que nous n'en avons pour nostre bien. Ils courent avec plus de viteſſe & de promptitude à la mort que nous ne courrons à la vie.*

S. Bern. ſer. de temp. 53.

Quand nous voyons les maux que l'on souffre pour satisfaire des passions criminelles, les travaux d'un homme possédé de la passion du bien, ses soins, sa vigilance, ses inquietudes, ses veilles, son renoncement à toutes sortes de plaisirs ; les dangers & les fatigues où la fumée de l'honneur engage les gens, ne devons-nous pas nous dire à nous-mesmes que si l'on se damne avec tant de peine dans le monde, il est bien raisonnable qu'on se sauve aussi avec quelque peine, & que c'est une grande honte qu'une lâche timidité nous fasse fuïr dans la voye de Dieu, des peines beaucoup moindres & tres-salutaires, au mesme temps que dans la voye du siecle, il en faut souffrir de beaucoup plus dures qui ne nous servent de rien. *Cum in itinere Dei faciliora & utilia ignava formidine fugiuntur, in itinere sæculari duriora, & sterilia ærumnoso labore tolerantur.*

Enfin n'y a-t-il pas lieu de se dire à soy-mesme en voyant les difficultez qu'il y a dans le monde à réüssir dans les moindres entrepriſes, à se procurer quelque établissement, à ga-

gner l'amitié des grands de la terre ; ce que saint Augustin rapporte qu'un homme du monde dit à un de ses amis, aprés la lecture de la vie de saint Antoine ? Dites-moy je vous prie à quoy nous pretendons parvenir par tous nos travaux, quel est le but où nous tendons, & qu'est-ce que nous avons en vûë dans nos emplois ? Pouvons-nous porter nos esperances plus loin dans la vie que nous menons à la cour, que d'estre en faveur auprés de l'Empereur ? & quand nous en serions venus là, combien cette place est-elle fragile & perilleuse ? & combien faut-il courir de dangers pour arriver à un estat encore plus dangereux ? jusqu'à quand vivrons-nous de cette sorte ? Je n'ay qu'à vouloir estre ami de Dieu & je le seray. Il le dit, & il le devint en mesme-temps, ayant sur l'heure quitté toutes les pretentions du monde pour se donner tout à Dieu. Pourquoy ce grand objet de la vie eternelle & la bassesse de tout ce que l'on recherche dans le monde, ne font-ils pas la même impression sur nous, & pourquoy au moins ne nous reprochons-nous pas

Confess. l. 8. c. 6.

ſans ceſſe noſtre lâcheté & noſtre foibleſſe ?

III.

Saint Auguſtin ne ſe ſert pas ſeulement de cette conſideration pour animer les Chreſtiens à ſouffrir avec courage tous les maux de cette vie, mais auſſi pour les humilier dans les bonnes actions qu'ils pratiquent pour acquerir la vie eternelle, en leur faiſant voir qu'ils ne font tout au plus pour le Ciel que ce que des payens ont fait pour leur pays.

Qu'y a-t-il de ſi grand, dit-il, à « *De Civit Dei l. 5. c. 8.*
mépriser tous les charmes de la vie «
preſente pour cette patrie celeſte & «
eternelle, puis qu'un Romain a pû «
ſe reſoudre à faire mourir ſes enfans «
pour une patrie terreſtre & temporel- «
le ? Si le deſir de procurer la liberté «
à des gens qui devoient mourir, a bien «
pû armer un pere contre ſes propres «
enfans, quelle merveille ſi pour la ve- «
ritable liberté qui nous affranchit de «
l'Empire du peché, de la mort & du «
diable, nous ne faiſons pas mourir «
nos enfans, mais nous mettons les «
pauvres de JESUS-CHRIST au «

» nombre de nos enfans ?
» Si un autre Romain aprés avoir dé-
» livré sa patrie de la fureur de ses enne-
» mis, quoy qu'elle eust si mal reconnu
» ce service, que de l'exiler pour suivre
» la passion de ses envieux, ne laissa pas
» de la sauver encore des mains des Gau-
» lois : pourquoy un Chrestien se vante-
» roit-il comme d'une grande chose, de
» ce qu'ayant peut-estre receu dans l'E-
» glise quelque injure atroce & infaman-
» te de ses ennemis, il ne s'est point jet-
» té parmi les heretiques.
» S'il s'en est trouvé qui ont mis leur
» main dans un brazier ardent, pour ef-
» frayer par une telle hardiesse un Roy
» ennemi, qui croira avoir fait quel-
» que chose qui merite le Royaume des
» Cieux, quand pour l'obtenir il aura
» abandonné, je ne dis pas sa main, mais
» tout son corps aux flâmes de ses perse-
» cuteurs ?
» S'il y en a qui se font dévoüez à la
» mort pour appaiser les Dieux par leur
» sang ; que les Martyrs ne s'enorgueil-
» lissent pas, si par l'ardeur de leur foy
» & de leur charité ils ont combattu jus-
» qu'à l'effusion de leur sang : pour cet-
» te patrie où se trouve la vraye & im-

mortelle felicité, & n'ont pas seulement aimé leurs freres pour qui ils le répandoient, mais leurs ennemis même qui le répandoient. «

Ce saint Docteur pousse encore plus avant ces sortes de reflexions, mais celles-là suffisent pour montrer que si l'on avoit bien la vie eternelle dans le cœur, on ne verroit presque rien dans le monde qui ne servît à nous animer, ou à nous humilier. Car qu'y a-t-il de plus juste que de faire pour le Ciel ce que les gens du monde font pour la terre, & qu'y a-t-il de plus lâche & de plus indigne que de ne pas faire pour estre heureux eternellement, ce que les hommes du monde font tous les jours pour des fins si frivoles & si basses ?

IV.

Une autre reflexion tres-naturelle & de tres-grande étenduë, que la consideration du bonheur eternel que nous attendons doit produire en nous, c'est que puisque ce bonheur est en effet nôtre souverain-bien, & nostre derniere fin, il doit avoir ce rang & cette place dans nostre cœur. Or le propre,

Aug. Ep. 56. dit saint Augustin, du souverain bien, c'est qu'on y rapporte toutes choses : *Summum bonum id dicitur quo cuncta referuntur.*

Que la vie eternelle ne soit donc pas nostre fin de paroles seulement, mais qu'elle le soit réellement & en effet Qu'elle soit le principal objet de nostre esprit, la principale fin de nos actions, qu'elle fasse la principale & la plus agissante de nos passions, & que l'on remarque en toute nostre vie ce caractere, que nous ne preferons rien à nostre salut, que nous tendons au Ciel, & que nous soûpirons aprés d'autes biens que ceux de la terre.

V.

Mais parce que nous ne sçaurions accomplir ces devoirs si nous n'aimons la vie eternelle, ny l'aimer si nous n'y pensons, nous devons nous servir de toutes les inventions saintes, qui peuvent nous en renouveller l'idée & la graver plus profondément dans nostre cœur. & suivre pour cela les vûës que les saints Peres nous ont données. L'Esprit de Dieu qui les animoit

à fait consister leur pieté à s'élever à la pensée & au desir de la vie eternelle, par tous les estats & toutes les rencontres de la vie.

S'ils ont esté dans la prosperité & dans la possession de quelques biens temporels, ils les ont regardez comme des soulagemens de miserables & de condamnez, & non comme des recompenses qui nous pûssent rendre heureux. *Hæc omnia miserorum sunt damnatorumque solatia, non præmia beatorum.* *D. Civit. Dei. l. 22. c. 24.*

Ils ont pris garde de ne considerer ces biens que comme des rafraichissemens que Dieu nous accorde dans le cours de nostre voyage, & non comme ceux où nous esperons de parvenir, lorsque nostre voyage sera achevé. *Dieu nous console*, dit saint Augustin, *dans nostre chemin, pourveu que nous comprenions que nous sommes en chemin, & que toute cette vie, & toutes les choses dont nous y uzons ne nous doivent tenir lieu que d'une retraite de voyageurs, & non d'une maison où nous voulions demeurer.* TOTA ISTA VITA, *& omnia quibus uteris in hac vita, sic* *In Ps. 4*

tibi debent esse tanquam stabulum viatori, non tanquam domus habitatori.

S'ils ont souhaité des biens temporels ou pour eux, ou pour les autres, ils ont eu soin de ne les regarder qu'en une maniere qui eust rapport avec la vie du Ciel. *Que le Seigneur*, dit saint Augustin, *nous reçoive entre ses bras pour nous consoler par les biens de la terre, & pour nous rendre bienheureux par la possession des biens eternels*; DOMINUS *nos suscipiat consolando temporalibus, beatificando æternis.* Dans l'usage même qu'ils en ont fait, ils ont eu toûjours d'autres biens en vûë, & ont tâché de faire servir ces consolations humaines pour s'exciter à les desirer. *Que sera-ce*, dit saint Augustin, *que les biens du Ciel, puisque l'on trouve tant de plaisir dans ceux de la terre?* QUÆ *igitur illa sunt, si tot ac talia ac tanta sunt ista?* *Que ces choses*, dit-il ailleurs, *que nous aimons dans le monde, nous servent à aimer Dieu davantage, puis qu'il les surpasse tant en beauté & en grandeur.*

In psl. 26.

De Civit. Dei l. 22. c. 24.

In psl 84.

V I.

S'ils ont veu ces biens du monde entre les mains des méchans, au lieu d'en prendre sujet de leur porter envie, ils n'ont songé qu'à se fortifier dans l'amour & dans l'estime des biens eternels.

Que donnera-t'il, dit saint Augustin, *à ceux qu'il a predestinez à la vie, puis qu'il fait tant de biens à ceux qu'il a predestinez à la mort.* QUID DABIT *eis quos prædestinavit ad vitam; qui hæc dedit etiam eis, quos prædestinavit ad mortem?* Et tant s'en faut qu'ils en ayent pris sujet d'en estimer davantage les méchans, parce qu'ils possedoient les biens de la terre, qu'ils en ont pris occasion de mépriser ces biens, de ce qu'ils pouvoient estre possedez par des méchans. *De Civit. l. 22. c. 24.*

Ces biens, dit-il, *que Dieu donne aux impies, sont si vains qu'ils meritent bien d'estre possedez par des impies. Ne les regardez donc pas comme estimables, puisque vous voyez que les impies les peuvent avoir.* QUÆ DONAT *& malis tam frivola* *In Ps. 62.*

sunt, ut hæc & malis donari digna sint; ne tibi quasi magna videantur quæ possunt donari & malis.

In Ps 73. *Si Dieu regardoit*, dit-il ailleurs; *ces biens de la terre, comme quelque chose de grand, il ne les accorderoit pas à des méchans, mais il les donne aux méchans, afin d'apprendre aux bons à luy demander des biens qu'il ne donne point à des méchans.*

VII.

C'est ainsi que les consolations humaines ne les ont point empeschez de faire de Jerusalem le principal objet de leur joye & de leurs desirs, comme parle le Prophete : *Si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.*

Mais ils ont trouvé dans les afflictions & dans les maux de cette vie, encore plus de moyens de s'enflammer du desir de la vie eternelle.

Ils ont regardé ces afflictions & ces traverses que les hommes éprouvent dans les choses qu'ils possedent le plus legitimement, comme des avertissemens que Dieu leur donne de n'avoir de l'amour que pour le Ciel, & de ne pas considerer comme leur maison les

retraites passageres, où ils se reposent en passant. *Docetur amare meliora per amaritudinem inferiorum, ne viator tendens ad patriam stabulum habeat pro domo sua.* In psf. 402

Ils ont reconnu que c'estoit une misericorde de Dieu de semer ces amertumes & ces dégousts parmi les douceurs trompeuses des choses du monde, afin d'empescher les Chrestiens de s'y attacher, & de les porter à rechercher avec plus d'ardeur cette autre vie, dont les douceurs sont saintes & salutaires : *Ideo autem huic vitæ male dulci, miscet amaritudines & tribulationes, ut alia, quæ salubriter dulcis est requiratur.* In psf 43.

Ils ont cru que c'estoit un grand bien que Dieu dépoüillast le monde à leur égard de ce qu'il avoit de trompeur, afin que leur amour qui auroit pû s'y porter, se tournast tout entier vers ce repos qui n'est ny de cette terre ny de cette vie. In psf. 83.

Ils s'en sont servis pour reconnoistre la misere de la vie presente, la foiblesse de l'homme, l'instabilité des choses du monde, l'aveuglement de ceux qui s'y attachent, & ils ont tâché par là In psf. 32

d'exciter en eux le desir de ce Royaume, dont le moindre bien sera d'estre exempt de tous ces maux.

Ils ont tâché de porter les hommes à desirer pour l'autre vie tout ce qu'ils desirent pour la vie presente, parce qu'ils sçavoient qu'on y trouve tous les biens avec excellence, & que le souverain bien que l'on y possede les comprend tous. *Si vous aimez les richesses*, dit saint Augustin, *mettez les en un lieu où elles ne puissent jamais perir. Si vous aimez l'honneur, ne recherchez que celuy qu'on ne peut avoir sans le meriter. Si vous aimez le salut, efforcez-vous de l'acquerir d'une maniere qui ne vous donne plus sujet d'apprehender de le perdre. Et enfin si vous aimez la vie, rendez-vous dignes d'une vie qui ne puisse jamais estre terminée par la mort.* Enfin ils se sont servis de la felicité du Ciel, pour mépriser & tous les maux & tous les biens de la vie presente. Ce qui fait dire à saint Bernard. *Heureux celuy qui medite toûjours en la presence du Seigneur, & qui repasse continuellement dans son esprit le bonheur dont on joüira à*

Epist. 54

Bern. de aff. dom serm. 4. n. 7.

sa droite! Qu'y a-t'il qui puisse paroistre dur à celuy qui est continuellement occupé de la pensée que les maux de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire que nous esperons: & que peut desirer en ce monde corrompu celuy dont l'œil contemple toûjours les biens du Seigneur dans la terre des vivans?

VIII.

On peut dire aussi de la connoissance de la felicité des Elûs, ce que nous avons déja dit de la connoissance de la misere des reprouvez, qu'elle doit servir de regle à tous les jugemens que nous portons du bonheur ou du malheur de ce monde, aussi bien que de sa grandeur & de sa bassesse. C'est estre grand & heureux que d'avoir droit au Royaume de Dieu, d'estre dans la voye qui y conduit, de posseder les biens de la grace, qui en sont la semence, les premices & le gage. C'est estre pauvre, miserable, & reduit à la derniere bassesse, que d'estre dépoüillé de ce droit, & d'avoir en soy ce qui merite l'enfer.

Toutes les differences qui naissent

des conditions & des qualitez humaines, ne sont rien en comparaison de celles-là. Aussi JESUS-CHRIST pour nous imprimer davantage cette verité dans l'esprit, a voulu commencer par là ce sermon merveilleux de la montagne, qui contient toutes les maximes de son Evangile. *Beati pauperes Spiritu*, dit-il, *quoniam ipsorum est regnum Cælorum.* C'est á dire, que c'est ce droit à ce Royaume eternel qui rend bienheureux, & que c'est la perte de ce droit qui rend malheureux.

Enfin il ne faut qu'avoir un peu de bon sens pour conclure de cette grande idée que la Religion nous donne de la felicité de l'autre vie, qu'estant clair que c'est le but où nous devons rapporter toutes nos actions, & par la vûë duquel nous devons conduire toute nostre vie, nous devons avoir un extréme soin de nous bien instruire de la voye qui y mene, & de ne nous pas laisser tromper dans une chose si importante, d'autant plus que nous sommes avertis d'une part, qu'il est tres-facile de s'égarer dans ce chemin, & de l'autre que quiconque s'en égare,

s'engage dans le chemin de l'enfer, puiſque tout ce qui ne tend point à la vie eternelle, tend à la mort eternelle, comme dit ſaint François de Sales.

CHAPITRE XV.

Concluſion.

UN grand eſprit de ces derniers ſiecles, conſiderant d'une part la certitude de la Religion Chreſtienne, & de l'autre la vie de ceux qui en font profeſſion, exprime en ces termes l'étonnement où il eſtoit d'y voir ſi peu de rapport. C'eſt une grande folie de ne croire pas à l'Evangile, dont la verité eſt atteſtée par le ſang des Martyrs, publiée hautement par les paroles des Apoſtres, confirmée par le témoignage des élemens, & confeſſée par les demons meſme. Mais c'eſt encore une folie beaucoup plus grande de ne douter point de la verité de l'Evangile, & de vivre comme ſi on ne doutoit point qu'il ne fuſt faux: *Magna inſania eſt Evan-* *Pic de la Mirande.*

gelio non credere, cujus veritatem sanguis Martyrum clamat, Apostolicæ resonant voces, elementa loquuntur, dæmones confitentur: sed longè major insania est, cum de veritate Evangelij non dubites, sic vivere quasi de ejus falsitate non dubitares.

Or ce que cet Auteur dit en general de la Religion Chrestienne & de la vie des Chrestiens, est particulierement sensible à l'égard des points que nous en avons traitez dans cet écrit; c'est à dire, du Jugement, de l'Enfer, & du Paradis.

C'est une grande folie que d'en douter, puisqu'ils sont établis sur toute l'autorité de l'Evangile, & que l'autorité de l'Evangile est établie sur tant de miracles, & sur l'accomplissement si visible de tant de merveilleuses Propheties.

Inpſ 73. JESUS-CHRIST, dit saint Augustin, *a executé pleinement tout ce qu'il avoit promis. Croyrons-nous qu'il nous ait voulu tromper dans ce qu'il nous a dit de son jugemeut?* AN *verò exibuit nobis omnia quæ promisit, & de solo die judicij nos*

fefellit? Tout ce qui avoit eſté écrit, dit-il encore, *a eſté accompli dans la ſuitte des temps, & aprés cela pouvons-nous douter qu'il n'accompliſſe de meſme ce qui reſte. . . .* PER *omnes generationes reddidit quæ ſcripta ſunt, & quod reſtat non ei credetur.* In pſ. 144

Il n'y a donc pas moyen que l'eſprit ſe ſoutienne dans une pretention ſi déraiſonnable. Il faut croire malgré qu'on en ait, qu'il y aura un Paradis & un Enfer; qu'il y aura un feu eternel, & une gloire que l'œil n'a point veuë & que l'oreille n'a point entenduë. Perſonne ne reſiſte à ces veritez. On les embraſſe & l'on fait profeſſion de les croire: mais qu'eſt-ce que cette foy produit, & qu'elle ſuitte à-t'elle dans la conduite de la vie des Chreſtiens.

C'eſt ici où paroiſt cet excez de folie, beaucoup plus grand que le défaut de la foy. On croit l'Enfer & le Paradis, & l'on vit comme ſi l'on eſtoit aſſuré qu'il n'y euſt ny Enfer ny Paradis. On marche avec la meſme ſecurité, la meſme joye, & le meſme repos dans la voye de l'Enfer, que ſi

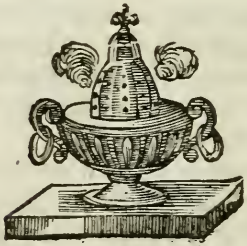
l'on avoit une conviction entiere que tout ce qu'on en dit fuſt une fable, & l'on perd le Royaume du Ciel avec autant d'indifference que ſi l'on ne doutoit point que ce ne fuſt une illuſion.

On pouſſe meſme l'extravagance juſqu'à faire paſſer pour marque de force d'eſprit, de ne penſer ny à l'un ny à l'autre, & de s'en aller brutalement à la mort ſans faire aucune reflexion ſur ce qui la doit ſuivre. On a peine à ſouffrir qu'on nous en parle, & ce ſont ſouvent les diſcours les moins écoutez que ceux qui ont pour but de nous mettre ces objets devant les yeux. On ſçait bien, dit-on, tout ce qu'on en dit, mais puiſque vous le ſçavez, pourquoy ne faite vous pas ce que cette connoiſſance oblige de faire, à moins que de renoncer à la raiſon.

Il eſt aiſé de reconnoiſtre cet excez de folie dans la vie du monde, & ce qui eſt étrange, c'eſt qu'on la peut meſme remarquer en quelque dégré dans les perſonnes de pieté. Car dans la verité, il s'en faut toûjours beaucoup que ces grands objets ne faſſent

ſur eux toute l'impreſſion qu'ils y devroient faire, & qu'ils ne vivent comme des gens, dont le voyage ſe peut terminer à tous momens par le Paradis ou par l'Enfer. Il ſeroit aiſé de faire voir cela en détail dans la pluſpart des fautes & des foibleſſes des gens de bien, mais il ſuffit de conclure icy, generalement à l'égard de tout le monde; Que la plus claire, la plus ſenſible, la plus convainquante de toutes les veritez eſtant qu'il ne faut pas vivre d'une maniere qui nous conduiſe au comble de tous les malheurs, & nous prive du ſouverain bien, tout homme qui a tant ſoit peu de ſens, doit regler ſa vie d'une telle ſorte qu'il ait ſujet de croire qu'il marche vers le Ciel & non vers l'Enfer, & que quiconque ne le fait pas, doit ſans ceſſe ſe le reprocher à ſoy-meſme. Qu'il doit ſe juger non ſeulement miſerable, mais inſenſé. Qu'il doit gemir d'un ſi malheureux état, & qu'il doit trouver bon que tout le monde le luy mette ſans ceſſe devant les yeux pour l'aider à en ſortir. En un mot c'eſt eſtre vrayment raiſonnable, que de travailler ſerieuſement & uniquement à ſon ſa-

lut. C'eſt avoir encore quelque reſte de raiſon & de lumiere quand on ne le fait pas, que de ſe condamner ſoy-meſme & de deſirer de changer de vie. Mais c'eſt une extinction entiere de raiſon, que de vivre en repos, ſans ſe mettre en peine de ce qui arrivera aprés la fin de ſa vie.



II. TRAITTE' DE LA VIGILANCE CHRESTIENNE;

Contenant divers moyens de se tenir en la presence de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

En quoy consiste la vigilance Chrestienne.

L'AUTORITE' de JESUS-CHRIST qui nous recommande si souvent la vigilance, qui emploie pour nous y porter, des motifs aussi pressants que la terreur de la mort & du jugement, & qui a voulu marquer si expressément qu'il la commandoit à tous. *Omnibus dico vigilate*, suffit pour faire voir qu'il n'y a point de de- *Marc. 13. 37.*

voir de la vie Chreſtienne qui ſoit plus indiſpenſable.

Il ne la commande pas ſeulement à tous les Chreſtiens, mais il la leur commande en tout temps, en la joignant à l'exercice de la priere, qui doit eſtre continuel. *Veillez*, dit-il, *en priant en tout temps.* VIGILATE *omni tempore orantes.* Car ce ne ſont pas deux devoirs que l'on puiſſe ſeparer. Il faut veiller pour prier, & l'on ne ſçauroit prier qu'à proportion qu'on veille. Ils ſe tiennent meſme l'un à l'autre reciproquement lieu de moyen & de fin. Car s'il faut veiller pour prier, il faut auſſi prier pour veiller. On ſe diſpoſe à la priere par la vigilance. On obtient la vigilance par la priere. Et enfin ils ſe renferment en quelque ſorte l'un l'autre, puiſque comme celuy qui prie veille, il eſt vray auſſi en quelque ſorte que quiconque veille, prie.

Luc. 21. 36.

La neceſſité de la vigilance eſtant donc ſi établie, il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir les moyens de la pratiquer; & pour cela il eſt neceſſaire de ſçavoir en quoy elle conſiſte.

Veiller

Veiller eſt le contraire de dormir, auſſi bien dans la grace que dans la nature. Or *ceux qui dorment*, dit l'Apoſtre, *dorment la nuit.* Qui DORMIUNT *nocte dormiunt*: & quand ils dormiroient durant le jour, ils ſe feroient une nuit par leur ſommeil même, puiſque ce ſommeil les priveroit de la veüe de la lumiere.

Eſtre endormi ſelon l'eſprit, c'eſt donc eſtre privé de la vraye lumiere, & avoir les ſens ſpirituels aſſoupis. Mais comme en meſme temps que ceux qui dorment ſelon le corps ſont privez de la veüe & du ſentiment des objets réels, ils ne laiſſent pas d'avoir de certains ſentimens obſcurs, & de s'appliquer aux phantômes dont leur imagination eſt remplie, en les prenant pour des réalitez, & en ne penſant pas meſme pendant qu'ils dorment, qu'il y ait d'autres objets plus réels & plus ſolides: de meſme ceux qui ſont endormis ſelon l'eſprit, eſtant privez de la veüe des objets que l'on peut appeller vrayment réels, ne laiſſent pas de ſe repaiſtre des choſes temporelles qui ont bien moins d'être & de réalité en comparaiſon des

objets ſpirituels, que les phantômes qui compoſent nos ſonges n'en ont en comparaiſon des objets exterieurs qu'ils nous repreſentent.

Et par là il eſt clair que veiller, c'eſt avoir les yeux de l'eſprit ouverts à la lumiere ſpirituelle, qui nous découvre les objets de l'autre vie, c'eſt-à-dire Dieu, l'enfer, le Paradis, l'éternité, l'uſage que nous devons faire des creatures pour nous ſauver, l'uſage que le diable en fait pour nous perdre, les fins de Dieu en nous les donnant, les deſſeins du diable en nous les preſentant, les obligations où elles nous mettent de loüer, de remercier, & de prier Dieu.

Or comme ceux qui veillent n'ont pas ſeulement les yeux ouverts pour découvrir les objets qui ſe preſentent, mais auſſi les oreilles pour entendre ce qu'on leur veut dire: Veiller ſelon l'eſprit, c'eſt auſſi avoir les oreilles du cœur attentives à la voix de Dieu, & écouter tout ce qu'il nous dit par luy-meſme, par les creatures, & par tous les objets, tant ſpirituels que corporels, que noſtre eſprit peut concevoir. Car Dieu nous parle par toutes

choſes, & il n'y a que noſtre ſurdité qui nous empeſche de l'entendre. C'eſt l'idée que nous devons avoir de la vigilance Chreſtienne, & nous en allons voir la pratique & l'utilité dans la ſuite de ce Traité.

CHAPITRE II.

Combien il eſt utile de rapeller ſouvent dans ſon eſprit le ſouvenir de Dieu. Raiſons fondamentales de l'utilité de cette pratique.

LA lumiere ſpirituelle qui, comme nous avons dit, diſtingue ceux qui veillent, de ceux qui ne veillent pas, n'eſtant autre choſe que Dieu meſme, comme ſaint Auguſtin le dit ſi ſouvent aprés l'Ecriture; tous ceux qui la ſuivent, ont en quelque ſorte Dieu preſent, & pratiquent ainſi ce que Dieu ordonna à Abraham par ces paroles; *Ambula coram me & eſto perfectus.*

Mais outre cette preſence de Dieu plus generale, & qui eſt renfermée dans toutes les veües & toutes les

connoissances que la lumiere de Dieu nous donne, il y en a une plus particuliere & plus expresse, par laquelle l'esprit connoist Dieu plus distinctement, le regarde comme Dieu, & tâche de luy rendre les hommages, les adorations, & le culte qui luy est dû. Cette presence de Dieu n'est autre chose que ce souvenir continuel de Dieu, que les Saints Peres qui ont donné des regles de la vie Chrestienne, nous recommandent comme l'unique moyen de vivre dans la pieté.

Reg. fus. d sp int. 5. Voyez Reg. Brevior. 21. 29. & 306. *Il faut*, dit saint Basile, *veiller à la garde de son cœur avec toute sorte de soin, & ne pas souffrir que le souvenir de Dieu qui doit estre continuel en nous, s'efface de nostre esprit. Il faut que nous portions sans cesse l'idée de Dieu imprimée comme un cachet ineffaçable sur nostre ame. C'est par ce moyen que l'on acquiert ordinairement la charité qui nous excite à observer les Commandemens, & qui se conserve en les observant.*

Greg. Nazian. orat. 33. p. 531. Saint Gregoire de Nazianze ne parle pas avec moins de force de l'utilité de cette pratique. *Il nous doit estre*, dit-il, *aussi ordinaire de nous*

ſouvenir de Dieu que de reſpirer: ou pluſtoſt ce devroit eſtre noſtre unique occupation. Noſtre devoir eſt de penſer à Dieu le jour & la nuit, le matin, le ſoir, à midy: de le benir & de le loüer en tout temps, en ſe couchant, en ſe levant, en marchant, & parmi toutes nos autres actions; afin de purifier noſtre ame par ce ſouvenir continuel.

Tous les autres Peres parlent le meſme langage, & il n'y a point d'avis qui ait eſté propoſé avec plus d'uniformité par tous ceux qui ont donné des regles de la vie ſpirituelle.

Mais pour comprendre juſque dans le principe, l'importance & l'utilité de cette pratique ſainte, il faut conſiderer que la premiere & la plus generale de toutes les tentations eſt celle de l'oubli de Dieu, parce qu'elle naiſt de tous les objets des ſens, quelque innocens qu'ils puiſſent eſtre.

Car l'eſtat où nous ſommes dans cette vie, eſt que ces objets frappant les organes du corps, forcent l'ame de s'appliquer à eux ſans qu'elle s'en puiſſe ordinairement deffendre. Ils avertiſſent eux-meſmes de leur preſen-

ſence, & ils n'ont point beſoin pour eſtre conçûs d'eſtre aidez d'une reflexion interieure qui en excite l'idée: & comme leurs impreſſions ſont vives & continuelles, elles portent l'ame à s'en remplir. & à oublier toute autre choſe.

Mais comme par une inſtitution publique & connüe, ou par un rapport naturel, quelques-uns de ces objets, outre l'idée de leur eſtre qu'ils forment dans l'eſprit, ſont encore ſignes de divers mouvemens de l'ame, que nous concevons facilement dans les autres, parce que nous les reſſentons ſouvent en nous-meſmes, il arrive de là qu'en recevant par exemple l'impreſſion que l'exterieur des hommes peut faire ſur nous, nous concevons de plus l'idée de leurs penſées, ſoit par leur mouvement & par leur viſage, ſoit par leurs paroles & par d'autres ſignes d'inſtitution. Et ainſi quoy que ces penſées ſoient ſpirituelles, elles conviennent neanmoins en cela avec les eſtres corporels, qu'à la faveur des ſignes auxquels elles ſont liées, elles entrent dans noſtre ame malgré que nous en ayons, &

elles attirent ſon application.

Outre ces principes exterieurs, qui tirent en quelque ſorte l'ame hors d'elle-meſme, elle y eſt encore violemment pouſſée par le déreglement de ſes paſſions; par la pente qu'elle a pour les plaiſirs, & pour tout ce qui flatte ſon ambition & ſon orgueil; par le vuide & l'indigence où elle ſe trouve au dedans d'elle-meſme, qu'elle tâche de remplir par les choſes du dehors. Ainſi elle s'y porte avec violence, elle ſuit avec plaiſir les impreſſions qu'elle reçoit des choſes corporelles, elle s'y plonge & elle leur donne par ſon imagination une grandeur, & une ſolidité qu'elles n'ont pas.

Il en eſt tout au contraire des choſes ſpirituelles. Quelque grandeur & quelque réalité qu'elles ayent, elles n'agiſſent point par elles-meſmes ſur nos ſens, & n'avertiſſent point ainſi l'ame d'y penſer. Et quoy que par le moyen de certains ſignes, l'ame en puiſſe eſtre quelquefois avertie, neanmoins comme nous les concevons tres-imparfaitement, que les idées que nous en avons ſont foibles, & que les

impressions des choses du monde attirent sans cesse l'ame, il arrive de là que presque la plus part des hommes vivent dans l'oubli de Dieu, & que ceux mesme qui ont quelque desir d'estre à luy, ont besoin d'un effort continuel pour s'empescher d'y tomber, & pour resister à l'impression des choses sensibles, qui tend à appliquer leur ame au dehors, & à la détourner des objets spirituels.

Ainsi quelque persuadé que l'on soit, speculativement de la verité, de la réalité, & de la grandeur du monde spirituel, on sent neanmoins en soy un poids & une pente qui nous porte à ne concevoir point d'autre grandeur, & presque d'autre estre que celuy des objets qui frappent nos sens. Et ce qui paroist plus étrange est que lors mesme qu'on se porte à s'occuper des choses temporelles par l'ordre de Dieu, par le mouvement de sa grace & par le motif de l'obeïssance que l'on luy doit, & que l'on a rapporté d'abord à son honneur & à sa gloire l'application que l'on donne à ces objets, l'inclination que nous y avons ne laisse pas d'effacer peu à peu

cette premiere intention, & de nous y attacher par le plaisir mesme que nous y prenons ; ensorte que ces employs exterieurs, quoy qu'entrepris par l'ordre de Dieu, nous détournent insensiblement de luy, & nous rempliſſent des creatures ; à moins que nous ne faſſions de grands efforts pour arreſter cette impreſſion.

Voilà la principale des tentations de cette vie, & la ſource de toutes les autres, où plûtoſt c'eſt une tentation univerſelle qui eſt renfermée dans toutes les tentations particulieres.

Il eſt bien viſible par là que le remede le plus naturel à cette tentation generale, ſeroit de nous rendre les choſes ſpirituelles plus preſentes qu'elles ne ſont, & de les concevoir d'une maniere qui nous en fiſt mieux comprendre la grandeur ; d'en renouveller ſans ceſſe la penſée dans noſtre eſprit, & d'étouffer par là l'impreſſion ſi violente que les choſes corporelles & paſſageres y font. Mais comme ces objets ſpirituels ne ſe preſentent pas par eux-meſmes, & que la liaiſon qu'ils ont avec les choſes corporelles n'eſt pas ſenſible, il faut que l'ame y

ſupplée par tous les moyens qu'elle en peut trouver.

Ces moyens ſe reduiſent à deux, l'un general & l'autre particulier. Le premier eſt de contraindre ſon eſprit par une volonté vive & forte de s'appliquer à Dieu, & de le retirer comme par force de la veüe des creatures pour l'attacher à celle des objets ſpirituels.

Le ſecond eſt de faire en ſorte par une ſainte induſtrie que tous les objets qui nous environnent, & qui frappent nos ſens, y renouvellent l'idée de Dieu & nous faſſent ſouvenir de ce qu'il eſt & de ce que nous luy devons.

Pour reüſſir dans ce dernier moyen, qui comprend auſſi la pratique du premier, il faut tâcher d'imprimer vivement dans noſtre eſprit les divers rapports, que les objets exterieurs ont avec Dieu, & de lier tellement ces idées enſemble, que les choſes du monde ne ſe preſentent jamais à nous, ſans exciter l'idée de celles de Dieu.

Il n'eſt pas beſoin pour cela d'inventer des liaiſons arbitraires. Il n'y a qu'à voir ce qui eſt. C'eſt-à-dire.

qu'il n'y a qu'à concevoir que Dieu remplit, soûtient, meut, conduit le monde visible; qu'il nous parle par toutes les creatures; qu'il est la regle unique & inviolable de nos actions; & qu'il nous peut seul deffendre des tentations qu'elles nous causent, & à s'accoutumer ainsi à ne voir plus ces creatures sans voir en mesme temps en elles & par elles celuy auquel elles ont un rapport si intime & si essentiel.

CHAPITRE III.

Premiere maniere de se tenir en la presence de Dieu, tirée de la dépendance qu'a l'estre des creatures de celuy de Dieu.

LEs qualitez des creatures peuvent estre differentes, & avoir ainsi divers rapports avec Dieu; mais comme elles conviennent toutes dans l'être, elles ont toutes par cét estre qu'elles ont reçû & qu'elles reçoivent sans cesse de Dieu une liaison intime avec luy, par la dépendance qu'elles en ont.

Ainsi toute creature par son estre

meſme nous doit faire ſouvenir de Dieu, & elle en eſt un ſigne naturel. Mais pour imprimer plus vivement cette verité dans noſtre eſprit, il eſt bon de conſiderer que tous ces corps, qui frappent nos ſens, qui nous paroiſſent avoir tant d'éclat & tant de beauté, que nous prenons preſque pour les ſeuls eſtres réels qui ſoient au monde, parce qu'il n'y a que ces ſeuls eſtres qui nous avertiſſent qu'ils y ſont, ne participent neanmoins à l'eſtre que d'une maniere tres-imparfaite. Ils n'ont point en eux la cauſe de leur ſubſiſtance. Si la main toute-puiſſante qui les a créez ne les ſoûtenoit, & ne les tiroit ſans ceſſe du neant, ils y retomberoient à tous momens, par cela ſeul qu'elle ceſſeroit de leur donner l'eſtre. Et cét eſtre meſme qu'ils reçoivent eſt tellement borné en toutes choſes, qu'il tient bien plus du rien que de l'eſtre, puiſque nous y appercevons un neant infini de toutes les perfections qu'ils n'ont pas. De plus comme ils ſont deſtituez d'intelligence, ils ſont à leur égard comme s'ils n'eſtoient point; & s'ils ſont pour nous, ils ne ſont pas pour eux-meſme.

Si des corps on paſſe aux eſprits créez, on y trouve la meſme impuiſſance de ſubſiſter par ſoy-meſme, & le meſme beſoin de recevoir continuellement leur eſtre de Dieu. Il eſt vray qu'ils n'ont pas le défaut de ne ſe pas connoiſtre, & que leur connoiſſance s'étend à quelques objets; mais les bornes en ſont ſi étroites que ce qu'ils connoiſſent n'eſt preſque rien en comparaiſon de ce qu'ils ignorent.

L'imperfection de l'eſtre de toutes les creatures, nous doit ſervir de dégré pour concevoir qu'outre ces eſtres materiels & ces eſprits bornez, il y a un eſtre immateriel & ſans bornes qui eſt la ſource de tout eſtre & de toute connoiſſance; qui ne dépend de rien & dont tout dépend; qui eſt immenſe, infini, neceſſaire, tout-puiſſant; qui eſt grand ſans quantité, bon ſans qualité, eternel ſans viciſſitude de temps; qui ſans changement produit tous les changemens des creatures; qui eſt toûjours en repos ſans ceſſer d'agir; qui connoiſt tout, & tout à la fois; qui eſt par tout, & dans tout ſans eſtre renfermé en rien; qui nous eſt plus intime que nous-meſmes, &

qui nous donne sans cesse, comme dit saint Paul, la vie, le mouvement, & l'estre.

C'est cét estre infini qui est le Dieu que nous adorons. Toutes les creatures nous le montrent, puis qu'elles sortent de luy, & qu'elles reçoivent continuellement de luy tout ce qu'elles sont. Mais comme nous sommes portez par le poids de nostre corruption à nous arrester aux effets sans penser à la cause toute-puissante qui les produit, & à nous remplir du vain éclat des creatures, en oubliant la beauté souveraine dont elles empruntent le peu qu'elles en ont; pour resister à ce funeste aveuglement, nous devons dire à toutes ces creatures qui nous environnent, à tout ce que le monde a de beau, d'éclatant & de charmant; Vous n'estes pas mon Dieu, ce n'est pas de vous que vous tenez l'estre, & vous n'en avez que ce que vous en donne ce Dieu, qui est caché dans vous, & que nous ne voyons point.

Nous devons souvent considerer Dieu comme une mer infinie qui contient & conserve toutes choses, &

nous regarder comme des poissons, ou plutost comme des atômes qui y sont abismez, & dont l'estre disparoist en quelque sorte dans l'immensité de cét estre souverain qui les engloutit.

Si nous estions bien accoûtumez à ces pensées, tant s'en faut que les creatures nous portassent à l'oubli de Dieu, qu'elles nous le remettroient continuellement devant les yeux. Nous l'adorerions sans cesse par des regards & des mouvemens secrets. Nous nous aneantirions sans cesse en sa presence par la veüe de sa grandeur & de nostre petitesse. Nous nous servirions de tous les objets sensibles pour luy renouveller nos hommages. Comme il est par tout, nous le trouverions par tout, dans les Cieux, dans la terre, & dans l'enfer mesme : *Si ascendero in Cœlum tu illic es : si descendero in infernum, ades.* Tout l'univers nous representeroit la magnificence de sa gloire, & ce seroit pour nous un temple qui nous exciteroit à nous tenir dans le respect deu à la grandeur de celuy à qui il est consacré. Nous ne croirions jamais estre seuls, puisque nous nous verrions Ps. 130.

toûjours en la presence de Dieu, & toutes nos actions, toutes nos pensées, tous nos mouvemens exposez à ses yeux divins. Enfin nous tâcherions au moins d'imiter la modestie, la retenuë, le respect, l'attention de ceux qui sont en la présence des Rois de la terre, & nous n'aurions pas la hardiesse de faire en la presence de Dieu, ce qui peut attirer sa colere contre nous, comme on ne voit personne qui fasse volontairement en presence des Rois, ce qu'il sçait leur estre desagreable, & dont il peut estre puni sur le champ.

Il n'y a rien de si commun que ces pensées, mais il n'est rien de plus rare que d'en faire l'usage qu'on devroit, & de s'en servir pour retirer son esprit de la dissipation que la veüe du monde luy cause, pour l'empescher de se livrer aux objets des sens, pour composer son interieur & son exterieur, & pour se mettre en l'estat où l'on voudroit estre si Dieu nous estoit visiblement present.

Cela n'arrive que parce qu'on pense rarement à ces veritez, qu'on les conçoit foiblement, & que l'on n'en

eſt point vivement penetré. C'eſt donc ce que nous devons demander à Dieu, & à qûoy nous devons travailler par des reflexions continuelles qui puiſſent les imprimer fortement dans noſtre eſprit & dans noſtre cœur.

CHAPITRE IV.

Second moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt de conſiderer en toutes choſes ſa providence.

LA foy ne nous découvre pas ſeulement Dieu dans le monde ſoûtenant tous ſes ouvrages, & leur donnant continuellement l'eſtre en qualité de Createur; elle nous le fait voir auſſi comme Roy dans ſon Royaume, reglant & conduiſant juſques aux moindres choſes avec un empire ſi abſolu, & une force ſi invincible, qu'aucune creature ne peut ſe ſouſtraire à ſes ordres, ny s'empeſcher de contribuer par tout ce qu'elle fait de bien & de mal à l'execution de ſes volontez.

Cette verité nous donnant lieu de

regarder toutes les creatures comme des instrumens entre les mains de Dieu, nous donne moyen par consequent de nous élever à Dieu par là, & de l'adorer comme le veritable Auteur de tout ce qui arrive dans le monde.

Les biens & les maux sont également propres pour renouveller cette idée. Car Dieu est le veritable Auteur des uns & des autres.

Il est Auteur des biens que nous recevons par le ministere des creatures, puisque c'est luy qui nous les destine, & qui nous les procure par un ordre exprés de sa volonté, sans lequel l'affection & la bonne volonté de tous les hommes ensemble ne nous pourroit estre qu'inutile. Et il n'est pas moins Auteur des maux qui nous arrivent, puisque c'est sa justice qui nous y condamne, & qui employe ou les hommes, ou d'autres causes secondes pour l'accomplissement de ses volontez sur nous.

Il faudroit donc changer sur cela nostre langage ou au moins nos pensées, & au lieu que nous n'avons que les creatures dans l'esprit, que nous

leur rapportons tout, que nous leur attribuons tout, il ſeroit juſte de remonter en toute occaſion à la veritable cauſe de tous les évenemens, & de donner à Dieu dans noſtre penſée la part qu'il a effectivement en tout ce qui arrive dans le monde.

Il ne faudroit donc point penſer ſimplement qu'un tel homme eſt mort par tel & tel accident; que l'un a eſté emporté par la fiévre, l'autre par la peſte; mais il faudroit regarder Dieu dans la mort des hommes, comme ſe ſervant de ces divers moyens pour l'execution de l'arreſt qu'il a prononcé contre chacun d'eux.

Il ne faudroit de meſme jamais dire que nous avons perdu noſtre bien, par l'injuſtice d'un autre; mais il faudroit dire que Dieu s'eſt ſervi de la malice d'un ennemi pour nous oſter ce que nous meritions de perdre.

Gardez-vous bien, dit ſaint Auguſtin, de rapporter à d'autres qu'à Dieu vos afflictions. Car le diable meſme ne ſçauroit vous faire le moindre mal ſans la permiſſion de celuy qui poſſede la ſouveraine puiſſance, & qui s'en ſert ou pour punir ou pour

corriger les hommes; pour punir les impies, pour corriger ses enfans.

Aug. in Ps. 32. *Prorsus*, dit saint Augustin, *ad Deum refer flagellum tuum, quia nec diabolus tibi aliquid facit, nisi ille permittat, qui desuper habet potestatem, aut ad pœnam aut ad disciplinam; ad pœnam impiis, ad disciplinam filiis.*

Par ce moyen nous verrions Dieu par tout, & en toutes choses, puisqu'il n'y a rien qui ne soit reglé par sa Providence; & ce qui est admirable nous n'y verrions en un sens rien que de juste, puisque rien n'arrive que par l'ordre de sa volonté qui est toûjours juste.

Essais de Mor. t. 1. tr. 2. 2. part. n. 15. Ainsi toutes les histoires deviendroient pour nous des histoires de Dieu, tous les hommes des Ministres de Dieu, tous les évenemens des arrests de Dieu, dans lesquels par consequent nous ne trouverions jamais rien dont nous pussions nous plaindre avec justice.

Quelle paix, quelle soumission, quelle assurance cette verité ne devroit-elle point produire dans nos esprits? Devroit-on craindre dans un vaisseau, dont Dieu seroit le pilote?

Or c'eſt ce qu'il eſt dans le monde à l'égard de tous les hommes. Il les conduit tous à la fin à laquelle ils ſont deſtinez par des voyes infaillibles, & dont aucun ne ſe détourne jamais

Il eſt vray qu'il porte les uns, & laiſſe aller les autres; parce qu'il eſt Auteur de la voye des uns, & qu'il ne fait que permettre aux autres de marcher par la voye qu'ils choiſiſſent par eux-meſmes. Mais ces permiſſions ne nous donnent pas moins lieu de l'adorer, & de nous ſoumettre à ſes ordres, que les effets qu'il produit par luy-meſme, & où les creatures ont moins de part, puiſqu'il ne s'en ſert pas moins pour l'execution de ſes deſſeins, & qu'il les regle & les borne à la meſure qui eſt neceſſaire pour les faire réuſſir.

Afin que la veüe de la Providence divine produiſe en nous cette attention continuelle à Dieu, dont nous parlons preſentement, il ne faut pas ſe contenter de la reconnoiſtre & de l'adorer dans les grands évenemens; mais comme elle s'étend à tout, & qu'il n'y a point de ſi petite rencontre qui ne ſoit ordonnée de Dieu, il faut

s'accoûtumer à l'honorer en tout, & à luy rapporter les plus petits accidens qui nous arrivent.

Il ne suffit donc pas de dire comme David, dans les grandes calomnies publiées contre nous, & dans les grands outrages qu'on nous fait, que Dieu a commandé à ceux qui nous traitent de la sorte, de nous outrager & de nous calomnier; c'est-à-dire, qu'il leur a permis de le faire pour nostre bien; mais il faut dire dans les petites incommoditez de la vie commune, que c'est par l'ordre de Dieu qu'un homme nous parle durement & incivilement, qu'un autre nous raille mal à propos, qu'un ami nous neglige, nous oublie, nous traverse; qu'on nous lasse par des visites incommodes, qu'on nous importune par des prieres injustes ou inutiles.

Il faut de mesme reconnoistre cét ordre de Dieu, dans les moindres bienfaits que nous recevons des creatures, dans les moindres bons succés qui arrivent à nous ou à nos amis; dans les moindres connoissances que l'on fait; dans les moindres rencontres qui choquent ou favorisent nos desirs; & en-

fin il faut le reconnoiſtre dans les choſes dont nous ne découvrons ny le bien ny le mal, en ne laiſſant pas d'y honorer la profondeur des jugemens de Dieu, qui attache quelquefois l'execution de ſes plus importants deſſeins, à des rencontres qui paroiſſent fortuites & indifferentes, & dans leſquelles la prudence humaine ne ſçauroit découvrir ny avantage ny deſavantage.

Ainſi nous nous conſerverons dans une eſpece d'oraiſon continuelle en voyant agir Dieu dans toutes choſes, & adorant en tout la conduitte qu'il luy plaiſt de tenir ſur nous, & ſur toutes les creatures.

CHAPITRE V.

Troiſiéme moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt de conſiderer ce que toutes les creatures ont de Dieu, & ſurtout les perſonnes avec qui l'on traitte.

COmme Dieu s'eſt peint dans tous ſes ouvrages, qu'il y a répandu

les traits & les caracteres de ſes divines perfections, & qu'il la fait meſme dans le deſſein que nous nous en ſerviſſions comme de degrez, pour nous élever juſques à luy, c'eſt ſeconder ſes intentions que de remarquer dans chaque creature ce qu'elle a de Dieu, de reconnoiſtre Dieu en elle, & de remonter par elle à la ſource de ces perfections qui eſt Dieu meſme.

Je ne parleray point icy des images de la divinité que l'on peut trouver dans les creatures privées de raiſon, quoy qu'il ſoit juſte qu'ayant eſté ſi ſouvent employées par l'Ecriture pour figurer les divers attributs de Dieu, nous nous ſervions du rapport qu'elles y ont, pour exciter en nous le ſouvenir de ce qu'elles repreſentent.

Je me contenteray d'expliquer de quelle ſorte on peut voir & honorer Dieu dans les hommes, & s'en ſervir pour ſe tenir en ſa preſence, au lieu que ſouvẽt il n'y a rien qui nous en détourne plus que le commerce que nous avons avec eux, parce qu'ils nous rempliſſent l'eſprit, non ſeulement de l'image de leurs corps, mais des idées

de

de leur jugement & de leurs paſſions, qui en ſont naiſtre ſouvent de ſemblables en nous.

Tous les hommes generalement entant qu'hommes, nous peuvent ſervir à connoiſtre Dieu, puiſqu'il a gravé ſon image dans leur nature meſme, qu'ils ſont tous capables de le poſſéder, & que ne ſçachant d'aucun qu'il ne ſoit pas du nombre des predeſtinez, nous les pouvons tous regarder comme devant eſtre eternellement transformez en Dieu.

Mais outre cette qualité generale qui eſt commune à tous, on voit & l'on diſtingue Dieu dans les divers eſtats des hommes, par des caracteres particuliers qui nous en impriment une idée plus vive.

On les peut aiſément reconnoiſtre par ces principes que l'Ecriture nous fournit : *Que toute puiſſance vient de Dieu : Que l'homme ne peut rien avoir, s'il ne luy eſt donné du Ciel : Que toute grace excellente & tout don parfait vient d'enhaut, & deſcend du Pere des lumieres : Que nous ſommes les temples du Saint Eſprit : Que l'Egliſe eſt le corps de* JESUS-CHRIST, *Rom 13. 1. Ioan 3. 17. Iac. 1. 17. 1. Cor 3. 16. Ep. ſſ. 1. 11.*

Matth. 25.40. *que ce que l'on fait aux membres de* JESUS-CHRIST, *on le fait à* JESUS-CHRIST *meſme.*

A la faveur de ces lumieres divines on peut trouver & honorer Dieu dans les Rois, dans les Princes, dans les Magiſtrats, dans les ſuperieurs Eccleſiaſtiques, & meſme dans les hommes injuſtes & violents, parce qu'on y trouve ſa puiſſance, dont les hommes peuvent bien eſtre les inſtrumens & les miniſtres, mais qui ne leur appartient jamais. Et c'eſt pourquoy Judith l'a reconnuë dans Holoferne, en luy diſant *qu'il avoit en luy la puiſſance de Dieu pour le châtiment des méchans.* VIRTUS *Dei quæ in te eſt ad eruditionem inſipientium.*

Quand on voit donc les richeſſes entre les mains des riches, on doit penſer qu'ils en peuvent bien eſtre les œconomes & les diſtributeurs, mais qu'ils n'en ſont jamais les proprietaires & les maiſtres; parce que le domaine en demeure toûjours à Dieu, qui les leur oſte quand il luy plaiſt pour les donner à d'autres, par le droit inalienable de ſa ſouveraineté. Ainſi en les voyant on doit élever ſon eſprit

à celuy qui les a établis diſpenſateurs de ces biens, & qui leur fera rendre un compte exact de leur adminiſtration.

On ne voit pas ſeulement Dieu dans les méchans, par la part qu'ils peuvent avoir à ſa puiſſance, à ſes richeſſes, & aux autres dons qui leur peuvent eſtre communs avec les bons. JESUS-CHRIST eſt auſſi en eux en pluſieurs autres manieres. Il eſt en « eux, comme dit un excellent auteur, « pour les punir dans ſa fureur. Et où « eſt le ſerviteur qui ne tremble, quand « il voit ſon Maiſtre en colere, & qu'il « condamne aux fers & à la mort un « méchant ſerviteur ; principalement « s'il merite luy-meſme d'eſtre repris & « s'il ſe ſent auſſi coupable ? Il eſt en « eux pour l'accompliſſement de ſes deſ- « ſeins que nous ignorons. Et qui n'au- « ra du reſpect pour les ordres ſecrets « du Prince, quand on voit que tout ſe « remuë, & qu'on ne ſçait ce qu'il veut « faire ? Il eſt en eux pour nous éprou- « ver, & pour reconnoiſtre ſi nous luy « ſommes fideles. Et qui ne veillera ſur « ſoy-meſme, & ne ſe tiendra dans la « modeſtie & le recueillement dans ce « *Traitez de pieté. t. 2. p. 321.*

» temps de tentation ? Il eſt en eux pour
» nous faire avancer, parce que nous
» nous arreſtons trop, & que leur com-
» miſſion porte de nous preſſer. Et qui
» oſera s'en prendre à eux, & ne tâche-
» ra plûtoſt de recompenſer le temps
» perdu ? Il eſt en eux pour nous guerir.
» Et qui ne doit recevoir le remede de
» Dieu avec ſoumiſſion & avec patien-
» ce, ſans s'arreſter au raſoir qui coup-
» pe, qu'il faut conſiderer comme un
» inſtrument de ſanté, & reverer la
» main qui l'employe ? Il y a des per-
» ſonnes qui baiſent le medicament
» qu'on leur donne, tant ils le reçoi-
» vent avec joye, dans l'eſperance qu'ils
» ont de ne plus languir. Il eſt en eux
» enfin pour nous recompenſer. Ce ſont
» eux qui nous mettent la couronne ſur
» la teſte. Faut-il donc s'offenſer s'ils
» le font un peu rudement, puis qu'en
cela meſme ils augmentent noſtre re-
compenſe ?

Mais ſi l'on peut voir Dieu dans les méchans meſmes ; combien le peut-on voir encore plus facilement dans
» les bons & dans les juſtes ? Il n'y eſt
» pas ſeulement ; il y agit, il y parle.
» Quand les mẽbres de JESUS-CHRIST

ſont remplis de ſon eſprit, il y eſt « preſque ſans voile & d'une maniere « palpable, parce qu'on l'y peut voir « comme avec les yeux, puiſque nous « ſçavons que c'eſt luy qui fait en eux « tout le bien qu'ils peuvent faire : *Do-* « *mine dabis pacem nobis, omnia enim* « *opera noſtra operatus es in nobis.* Leur « douceur eſt ſa douceur, leur patience « eſt la ſienne. Quand ils parlent, c'eſt « luy qui regle les mouvemens de leur « langue. Quand ils brûlent de chari- « té, c'eſt luy qui l'allume. C'eſt luy « qui eſt leur charité & toute leur « vertu. «

Pourquoy n'avons-nous donc pas ſoin de diverſifier nos mouvemens envers Dieu, ſelon les diverſes graces que nous remarquons dans les ames juſtes ? Et enfin pourquoy la veuë de tous les Chreſtiens n'excite-t'elle pas en nous le ſouvenir de JESUS-CHRIST qui eſt leur chef, qui les a unis à ſon corps, & qui les a rendus ſes freres & ſes coheritiers ? Ne ſommes-nous donc pas bien inexcuſables ſi nous oublions Dieu, puiſqu'il ſe preſente à nous en tant de manieres & qu'il eſt par tout devant nous, en tout temps

en toute sorte d'estats. Il se presente à nous, dit l'Auteur que nous avons déja cité, dans les grands, afin de
Ibid. p. 313. » nous étonner. Il se presente dans les
» pauvres, afin de nous faire compas-
» sion. Il se sert de l'aversion de ceux
» qui ne nous aiment pas, pour nous
» faire gagner davantage. Il se sert de
» l'occasion de la nature, & de ceux
» que nous aimons, pour commencer
» de se faire aimer de nous. Il se fait
» voir dans les personnes inconnües,
» & qui nous sont indifferentes, afin
» qu'estant sans passion en ce qui les
» regarde, nous le voyions plus facile-
» ment, & que rien ne nous en faille
» détourner les yeux. Il est dans tous
» ses membres, il est par tout, afin que
» nous le voyions par tout : & par tout
» nous fermons les yeux, afin de ne le
» pas voir.

Il faudroit donc tâcher de regarder tous ceux avec qui nous avons quelque commerce par quelqu'un de ces caracteres de Dieu, de nous en servir pour nous élever à luy, & pour luy demander la grace de leur parler comme il faut, & pour écouter avec plus de douceur, de docilité & de

reſpect tout ce qu'ils nous diſent, ce qui rendroit toutes nos converſations ſaintes & édifiantes.

CHAPITRE VI.

Quatrième maniere de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt d'eſtre attentif aux inſtructions qu'il nous donne par tout ce que nous voyons & entendons dans le monde.

LA vigilance Chreſtienne n'ouvre pas ſeulement les yeux de l'ame aux objets ſpirituels, elle ouvre encore ſes oreilles aux inſtructions que Dieu nous donne. Il y en a qui ſont en quelque ſorte entendües exterieurement par tout le monde, & ce ſont celles qui s'adreſſent directement à nous, comme les avertiſſemens qui nous ſont donnez par les Predicateurs, ou par ceux qui nous font la charité de nous marquer nos devoirs, & de nous faire connoiſtre nos défauts. Et l'effet de la vigilance Chrêtienne à l'égard de celles-là, eſt qu'elle ne nous les fait pas regarder

& recevoir comme venant des hommes, mais comme nous eſtant données de Dieu par leur miniſtere, ſuivant ce principe indubitable dans la Theologie de ſaint Auguſtin, que Dieu eſt le ſeul Maiſtre de la verité de quelque maniere qu'il nous la faſſe connoiſtre.

Mais il y a d'autres inſtructions que Dieu nous donne, d'une maniere plus cachée & plus difficile à entendre, & ce ſont celles dont parle l'Ecriture, quand elle dit que la Sageſſe crie au dehors, & qu'elle fait entendre ſa voix dans les ruës. *Sapientia foris prædicat, & in plateis dat vocem ſuam.* Ce ſont celles, dis-je, qui ſont gravées dans les paſſions & dans les actions communes des hommes, & dans tous les accidens qui leur arrivent. Dieu parle par tout cela, & il parle d'une maniere tres-vive, tres-forte, tres-efficace, mais ce n'eſt que pour ceux qui ne dorment pas, qui ſont attentifs à ſa voix, & qui deſirent de l'entendre. Non ſeulement il parle, mais il parle continuellement, parce qu'il n'y a rien de ce qui arrive dans le monde, qui ne ſoit propre à

Prov. 1. 20.

instruire un homme de bien, qui veille sur soy-mesme, & qui a soin de rapporter à son édification tout ce qu'il voit où qu'il apprend.

Car que voit-on, par exemple, dans le monde que des vertus, des vices; des biens; des maux; des prosperitez; des adversitez; des élevations; des décadances, des passions; des égaremens; & qu'y a-t'il en tout cela par où Dieu ne parle à ceux qui l'écoutent?

Il expose les vertus à nos yeux pour nous porter à les imiter, pour nous faire voir combien nous en sommes éloignez, pour nous donner esperance d'y parvenir. Et c'est comme s'il nous disoit: Voilà ce qu'il faut faire, voilà ce que vous ne faites pas. Voilà ce que vous devez esperer. *Cur non poteris quod iste & iste?* Il nous montre par la rareté de ces vertus que la grace est rare, qu'il la faut demander avec ardeur & perseverance, qu'il faut craindre de la perdre; mais qu'il ne faut desesperer de l'obtenir.

Il nous instruit par les vices & par les pechez, dont il permet que nous soyons spectateurs, de la corruption

& de la foibleſſe de l'homme. Il nous montre ce que nous ſommes par nous-meſmes, & l'eſtat où nous devons craindre de tomber.

Il nous fait voir par les biens du monde dont il comble quelques-uns, le neant & la vanité de la felicité temporelle, en nous donnant lieu de conſiderer les miſeres qui y ſont attachées, & qui ſervent de matiere aux divines reflexions que le ſaint Eſprit a fait écrire à Salomon dans le livre de l'Eccleſiaſte. Il nous découvre ces heureux plongez dans le dégouſt de leur bonheur, travaillez de mille inquietudes & de mille ſoins, & s'efforçant vainement d'arreſter une felicité qui leur échappe à tous momens, & qui eſt toûjours preſte de finir.

Il nous fait voir l'aveuglement qu'elle produit, l'averſion de la verité qui l'accompagne, les égaremens où elle engage, la dureté du cœur qu'elle cauſe, l'entrée qu'elle donne à toutes ſortes de vices, & les obſtacles qu'elle met à tous les moyens du ſalut.

Tant de miſerables dont le monde

eſt plein, & qui frappent nos yeux à toute heure, devroient eſtre pour nous, ſelon l'Evangile, autant de Predicateurs de la penitence, puiſqu'ils nous donnent lieu de faire la meſme reflexion que JESUS-CHRIST fit faire aux Juifs ſur le ſupplice de certains Galiléens, & ſur la mort de ceux qui furent accablez par la tour de Siloé. *Penſez-vous*, leur dit-il, *que ces gens fuſſent plus coupables que les autres hommes? Ils ne l'eſtoient nullement. Si vous ne faites donc penitence, vous perirez tous auſſi bien qu'eux.* Nous devrions ainſi nous dire à nous-meſmes, à la veüe de tant de gens qui gemiſſent ſous le poids de leur miſere. Eſt-ce que nous nous imaginons que nous ſommes moins coupables qu'eux? Quelle raiſon aurions-nous de le croire? Il n'y a donc point d'autre voye que la penitence qui nous puiſſe faire éviter les châtimens effroyables que la juſtice de Dieu reſerve aux pecheurs, & dont ces maux qu'il expoſe à nos yeux dez cette vie, ne ſont que de legers commencemens. Luc 13. 1. 5.

Dieu ne nous dit pas ſeulement par

les miſeres des hommes, que c'eſt ainſi que les orgueilleux meritent d'étre traittez : Que nous avons à craindre bien d'autres châtimens dans le temps de ſa rigueur, puiſqu'il punit déja ſi ſeverement les hommes dans le temps de ſa miſericorde ; mais il nous dit de plus que ce monde rempli de tant de maux ne merite pas d'étre aimé, que c'eſt un aveuglement prodigieux d'y eſtre attaché tout miſerable qu'il eſt, & de ne ſe ſervir pas de ces miſeres inévitables pour ſe procurer un bonheur eternel.

Que nous diſent tant de morts que nous voyons tous les jours, ſinon que nous devons nous preparer continuellement à cette fin ſi proche & ſi terrible, & qu'au lieu que nos ſens à force d'eſtre frappez de ces objets y deviennent inſenſibles par l'accoutumance, noſtre raiſon au contraire en doit eſtre d'autant plus touchée qu'ils ſont plus frequens, parce qu'elle eſt avertie par là, que la mort nous menace à tout moment, & que tout le monde y eſt ſurpris ?

Mais rien ne nous peut inſtruire davantage que les reflexions que nous

pouvons faire ſur les paſſions des hommes; ſur les nuages qu'elles produiſent dans leur eſprit, qui leur dérobent la veüe des veritez les plus claires & les plus ſenſibles; ſur les faux jours, par leſquels elles les ſeduiſent; en ne leur laiſſant voir qu'une partie de ce qui doit ſervir de fondement à leurs jugemens; ſur l'activité qu'elles leur donnent pour arriver à leur but; ſur les fatigues & les maux qu'elles leur font endurer; ſur la vanité de ce qu'elles leur font rechercher avec tant d'empreſſement; ſur les miſeres, les inquietudes qu'elles cauſent par avance, à ceux qui s'y abandonnent: ſur le déchirement & le deſeſpoir qu'elles produiſent, ou lorſque leur objet leur échappe, ou lorſque le cœur eſt partagé par divers deſirs contraires.

Et c'eſt ce qui nous donne lieu de voir comme dans un tableau le ſaint aveuglement que le deſir d'eſtre à Dieu, devroit produire en nous pour toutes les raiſons humaines qui nous en pourroient détourner; l'ardeur avec laquelle nous devrions tendre à cette fin; l'activité que nous devrions avoir

pour embrasser tous les moyens qui nous y peuvent conduire, la patience avec laquelle on devroit soufrir tous les maux qui se rencontrent dans ce chemin, la solidité & la grandeur incomparable du bien auquel nous tendons.

Ce seroit une chose infinie que de marquer en particulier toutes les instructions que nous pouvons tirer du commerce des hommes, & de la consideration de leurs actions.

Il suffit de dire en general, qu'il n'y a point de livre qui en fournisse un si grand nombre, ny de si vives, & que les meilleurs livres mesmes ne consistent presque que dans les reflexions, que des gens éclairez ont faites sur la conduite des hommes, & que nous pourrions faire comme eux, si nous y estions appliquez; qu'elles ne se tirent pas seulement de l'exemple des personnes illustres, ny des actions éclatantes, mais des personnes les plus basses, & des actions ordinaires; qu'on peu apprendre à connoistre les hommes & à se connoistre par la conduitte de ses serviteurs, par les entretiens des paysans, des artisans, des hommes,

des femmes, & des eſprits les plus petits & les plus bornez.

Mais afin que ces reflexions nous ſoient vrayment utiles, & qu'elles nous ſervent à nous tenir dans la preſence de Dieu, il faut les regarder comme nous eſtant données de Dieu, qui eſt le Docteur de toute verité, comme dit ſaint Auguſtin, & qui nous la découvre par ſa lumiere, c'eſt à dire par luy-meſme & dans luy-même. Il faut le prier en meſme temps de nous les graver dans le cœur, de nous faire la grace de nous en ſervir pour noſtre conduitte, de nous éloigner des défauts qu'il nous fait remarquer, de nous affermir dans les veritez qu'il nous découvre, de nous les remettre dans l'eſprit & dans le cœur, lors qu'il ſe preſentera quelque occaſion de les pratiquer, & de ne pas permettre qu'elles ſoient étouffées ny obſcurcies par nos paſſions.

Il ne faudroit qu'eſtre fidelle à cette pratique, pour allier les offices de Marthe & de Marie, pour eſtre toûjours aux pieds de JESUS-CHRIST, en meſme temps que nous ſerions le plus occupez aux choſes exterieures,

& pour pouvoir dire veritablement que nous écoutons Dieu en meſme temps que nous écoutons les hommes, puiſque nous n'entendrions en quelque ſorte que la voix de Dieu dans celle des hommes, & que nous ne verrions que Dieu en eux.

Il eſt vray que ce que Dieu dit ainſi par les hommes, eſt ſouvent bien éloigné du ſens immediat de leurs paroles. Car par exemple, lorſqu'ils nous entretiennent de diſcours vains & inutiles, Dieu nous dit par ces diſcours meſmes, ce que David dit par ces paroles : *Les fables que les méchans me content ſont bien éloignées de la ſolidité de voſtre loy.* Mais cela n'empeſche pas que ces paroles des hommes ne ſoient le moyen dont Dieu ſe ſert pour nous faire entendre cette verité, & qu'elles ne nous ſervent ainſi à nous appliquer à Dieu, & à le prier, pourveu qu'en les entendant, nous ſoyons attentifs à la lumiere interieure, qui nous apprend à en juger ſelon la verité, & qui eſt la voix par laquelle il ſe fait entendre à nos eſprits.

Pſ 118.

CHAPITRE VII.

Cinquiéme moyen, qui eſt de conſulter la verité eternelle ſur chaque action de la journée.

MAis entre toutes les diverſes manieres de ſe tenir en la preſence de Dieu, il n'y en a point de plus neceſſaire que celle qui conſiſte à le conſulter ſans ceſſe ſur tout ce qui ſe preſente à noſtre eſprit, & principalement ſur nos actions, comme la regle eternelle & immuable par laquelle on en doit juger.

C'eſt en cela que ſaint Auguſtin fait conſiſter l'idée de ce Sage, dont il parle au troiſiéme livre de la Trinité, & dont il dit; *Que conſultant la loy de Dieu ſur toutes ſes actions, il n'en fait aucune qu'il ne voye dans cette verité devoir eſtre faite.* Cap. 3.

C'eſt en quoy ſaint Bernard met le premier degré de la contemplation, qui eſt ſans doute le plus neceſſaire & le moins ſujet aux illuſions. *Primus contemplationis gradus eſt ut inceſſan-* Bern. ſerm. 5. de Diverſ. n. 5.

ter consideremus, quid velit Dominus, quid placeat ei, quid acceptum sit coram ipso.

Et saint Basile dans ses grandes Regles, fait voir que c'est le principal moyen pour vivre Chrestiennement, pour conserver dans son esprit le souvenir de Dieu, & pour observer ce que dit David. *I'avois continuellement le Seigneur devant les yeux.*

Regul. fusius disp. interr. 5.

Mais pour comprendre l'utilité de ce moyen & la maniere de le pratiquer, il faut sçavoir qu'estant obligez par une infinité de titres, de ne rien faire qui ne tende à Dieu, de juger des choses comme Dieu en juge, d'en avoir les sentimens qu'il veut que nous en ayons, ce rapport de nos actions à Dieu, & cette conformité de nos jugemens & de nos sentimens à sa verité, ne consiste point dans des desirs steriles, ny dans des oblations sans effet, ny dans des directions imaginaires d'intention, mais à ne rien faire que parce que Dieu nous l'ordonne, & à regler effectivement nos jugemens & nos mouvemens sur sa verité & sur sa justice.

Mais comme cette juſtice & cette verité ne nous ſont pas toûjours connües ; que les caracteres qui en étoient gravez dans le cœur de l'homme, ont eſté confondus & à demy effacez par le peché, & qu'ainſi il nous euſt eſté difficile de les conſulter en beaucoup de rencontres ; Dieu qui ne peut diſpenſer les hommes de vivre ſelon ſa verité, qui eſt leur regle immuable & eſſentielle, a voulu pour leur faciliter le moyen de la ſuivre, faire écrire ſes loix dans les Ecritures, & principalement dans le nouveau Teſtament ; afin qu'en les y liſant il les puiſſent retracer dans leurs eſprits.

Ainſi conſulter Dieu ſur ſes actions, n'eſt autre choſe que conſulter les regles de l'Evangile, pour s'acquitter dans toutes les rencontres particulieres de ce que Dieu nous y demande. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait aucun temps, où il ſoit abſolument libre de vivre à ſa phantaiſie, & qui ne ſoit reglé par aucunes loix : & ſi un payen a bien dit en ſuivant la raiſon naturelle, *Qu'il y a toûjours quelque devoir à accomplir dans tou-*

Cicer. tes les parties de nostre vie. NULLA *pars vitæ vacare officio potest* ; on le peut dire avec bien plus de raison en suivant les principes de la Religion Chrestienne.

Lors mesme qu'on se porte à user des indulgences que Dieu permet, on ne s'y doit porter que parce que Dieu le permet, que parce que nous sommes foibles, & que nous n'avons pas la force d'aspirer à la hauteur des conseils Evangeliques. Et ainsi il faut toûjours consulter les loix de Dieu, afin qu'en quelque maniere que nous agissions, ce soit la verité & la charité qui soient nostre regle, & non pas nostre cupidité & nos caprices.

Il est vray qu'on est souvent obligé d'obeïr à des loix humaines & à des coutumes établies par la phantaisie des hommes, & à pratiquer ainsi diverses choses, qui estant indifferentes en elles-mesme, ne nous sont prescrites que par des preceptes positifs, qui n'ont pas une verité fixe & invariable : Mais l'obligation d'obeïr à ces loix ne nous vient point de ces loix mesmes. Elle vient d'une loy superieure, c'est-à-dire de la loy

eternelle qui nous aſſujettit aux loix humaines avec certaines conditions; de ſorte que lors qu'on les obſerve dans l'eſprit que l'on doit, on obeït effectivemenr à Dieu & à la juſtice eternelle, lors qu'il ſemble que l'on n'obeit qu'aux hommes.

Le principal exercice d'un Chrêtien, qui ſe diſpoſe à paſſer ſa journée chreſtiennement, eſt donc de prévoir autant qu'il peut toutes les actions qu'il y doit faire, de les regler par les maximes de l'Evangile, & de ne s'y porter que pour obſerver ces divines loix. Mais il ne ſuffit pas de les conſulter une fois le jour, il faut renouveller ce regard vers la loy de Dieu, au moins à toutes les actions qui dépendent de quelque nouvelle regle, à laquelle nous n'avons pas fait une reflexion expreſſe.

Ainſi nous ne devons former aucun deſſein nouveau, ny entrer dans aucune propoſition, ſans avoir conſulté la regle de nos devoirs, & ſans avoir demandé à Dieu la grace de connoître ce que nous devons faire en cette rencontre. Et cela ne ſe doit pas

seulement entendre des grands desseins, & des engagemens importans qui sont rares, mais de tous les petits engagemens qui se presentent, & de toutes les petites affaires où nous prenons part.

On ne devroit, par exemple, jamais faire de visites sans avoir consulté, si elles sont dans l'ordre de nos devoirs, & s'il y a quelque raison de charité ou de justice qui nous y engage. On ne devroit jamais faire de lecture, jamais écrire de lettres sans cette reflexion. On ne devroit rien donner, ny achetter, ny recevoir. On ne devroit mesme rien dire qu'en examinant en mesme temps si ce que nous disons est utile à quelque chose, & est conforme aux loix que Dieu nous a données pour nous regler dans nos paroles.

Mais il y a bien des choses à considerer dans cét examen pour ne s'y tromper pas, & pour pouvoir s'assûrer que nos actions sont conformes à leur regle.

Il ne faut pas seulement considerer comment il faut faire les choses, mais s'il les faut faire. Et pour exa-

miner ce point, il ne faut pas avoir égard ſeulement à la juſtice, & à la bonté des choſes en elles-meſmes, mais au devoir particulier qui nous y engage. Dieu ne demande pas toute ſorte de bien en tout temps, ny de toutes ſortes de perſonnes ; & il y a des gens qui ne doivent pas tant ſonger à remplir les devoirs de leur eſtat, qu'à ſortir de l'eſtat qui les oblige à ces devoirs.

Quoy qu'il ſemble que cét examen devant eſtre fait avec beaucoup de maturité, ne puiſſe pas avoir lieu dans le cours des occupations d'une journée, il n'eſt pas neanmoins ſi difficile que l'on pourroit croire.

Car ou celuy qui examine s'il doit ſe porter à quelque action par rapport à ſon eſtat, s'eſt aſſuré auparavant, autant qu'il luy a eſté poſſible par un examen ſerieux, s'il eſt dans l'employ & dans l'eſtat où Dieu le veut ; où il eſt convaincu qu'il n'y eſt pas, où il en doute raiſonnablement.

S'il eſt aſſuré qu'il y eſt, il luy eſt facile de juger dans la pluſpart des choſes, ſi l'action qui ſe preſente y eſt conforme. S'il eſt convaincu qu'il

n'y eſt pas, il doit ſe repentir à l'heure meſme de la temerité de ſon engagement, & ſe reſoudre à quitter cét eſtat s'il peut eſtre quitté, & examiner enſuitte ſi l'action dont il s'agit ſe doit faire par une perſonne mal entrée & mal engagée dans cét eſtat. Car il y en a que l'on ne doit jamais faire, & d'autres que l'on peut faire en attendant que l'on ait quitté ſon employ.

Un Preſtre par exemple, doit quitter l'adminiſtration des Sacremens, hors le cas d'une neceſſité abſoluë, dés le moment qu'il eſt convaincu qu'il eſt mal entré, & que le défaut de ſa vocation n'eſt pas reparé.

Au contraire un Religieux mal appellé, doit accomplir les devoirs de ſon eſtat, quelque défaut qu'il y ait dans ſon entrée. Et il en eſt de meſme des perſonnes mariées?

On doit juger à peu prés de la meſme ſorte de celuy qui douteroit, ſi ſa vocation eſt bonne, que de ceux qui ſont aſſurez qu'elle eſt mauvaiſe. Car il y a des choſes qu'il doit faire en attendant qu'il l'ait pu examiner, & d'autres qu'il doit remettre juſques

ques aprés cet examen ; & souvent ce discernement n'est pas difficile.

Il est donc vray, comme on a dit ailleurs, qu'en quelque estat que soit un homme, dans quelque malheureux engagement qu'il soit entré, dans quelque temps & quelque moment qu'il fasse reflexion sur luy-mesme, & qu'il reconnoisse son malheur, il y a toûjours une voye par laquelle il peut retourner à Dieu, qui commence à cet estat & à ce moment, & qui se termine au Ciel : c'est à dire qu'il y a une suitte de devoirs & d'actions que la Sagesse divine luy prescrit pour se tirer de cet estat. Et ce qu'il est obligé de faire si-tost qu'il l'a reconnuë, est de pratiquer le devoir qui est le plus proche de luy, & qui commence cette voye. Aprés qu'il y aura satisfait, il doit chercher la volonté de Dieu, touchant ce qu'il doit faire à l'heure suivante, & le pratiquer avec fidelité ; & en agissant ainsi il retournera infailliblement à Dieu. *Eff. de Mor. l. 1. tr. 2. 2. p. n. 37.*

Mais lorsque l'examen de la vocation à l'estat où l'on est, a esté fait avec le soin qu'il merite, il n'est pas

neceſſaire de le reiterer à tout moment. Et c'eſt pourquoy ceux qui ont une aſſurance raiſonnable d'eſtre dans la place où Dieu les veut, ne ſont plus obligez que d'examiner les choſes qui ſe preſentent, & auſquelles ils peuvent prendre part.

Ils en doivent juger, comme nous avons dit, en conſultant la Regle. Mais il ne ſuffit pas encore qu'ils voyent dans cette Regle qu'elles ſont bonnes en elles-meſme, ny meſme par rapport à leur eſtat. Il faut qu'ils y voyent de plus, qu'elles ſont bonnes par rapport à leur diſpoſition interieure, & à tous leurs autres devoirs.

Car il y a quantité de bonnes actions qui n'eſtant pas liées neceſſairement à nos devoirs, quoy qu'elles n'y ſoient pas contraires ne doivent pas eſtre entrepriſes, parce qu'elles ſurpaſſent les forces de noſtre vertu; qu'elles ont trop d'éclat, qu'elles nous expoſent trop, qu'elles nous engagent à une trop grande diſſipation.

Il y en a d'autres à l'égard deſquelles il faut attendre le temps de Dieu, qui n'eſt pas toûjours preſt, comme

JESUS-CHRIST nous l'enſeigne dans l'Evangile.

Et il y a meſme des actions de devoir, qui ceſſent de l'eſtre, parce qu'elles empeſchent de ſatisfaire à quelque devoir plus important. Et c'eſt ce qui cauſe ſouvent des doutes & des inquietudes aux plus grands Saints, qui ayant dans le cœur le deſir de ſuivre en toutes choſes la volonté de Dieu, ſont quelquefois empeſchez à diſcerner qu'elles actions ils doivent préferer aux autres.

Saint Auguſtin exprime cette peine dans une de ſes lettres à ſaint Paulin: *C'eſt*, dit-il, *un embarras où je me trouve ſouvent, & qui me cauſe des troubles, dans leſquels il eſt bien difficile de ne point faire de fautes On ne veut pas quelquefois quitter l'action qu'on s'eſtoit propoſé de faire. Cependant quoy qu'elle ne fuſt pas mauvaiſe en elle-meſme, elle commence ſouvent de le devenir parce qu'elle nous empeſche de ſatisfaire à une neceſſité plus grande & plus preſſante, qui ſe preſente, & qui nous devroit porter à quitter ce que nous faiſions. Qu'il eſt diffi-* *Epiſt. 65.*

cile de ne se tromper jamais dans ces occasions, & que l'on y éprouve bien la verité de ces paroles du Prophete : QUI EST-CE *qui comprend le nombre de ses fautes?* HÎC OMNINÒ *non falli difficile est. Hîc omninò vox prophetica prævalet ; Delicta quis intelligit ?*

La raison qu'il en apporte est que ce n'est pas ny par des voix du Ciel ny par des Prophetes, ny par des revelations & des extazes, mais par des évenemens & des rencontres que nous sommes avertis que la volonté de Dieu n'est pas conforme à nos desseins & à nos resolutions. *Nous avons par exemple*, dit-il, *quelquefois dessein de faire un voyage, & cependant il arrive une chose que nous jugeons, en consultant la verité ne devoir pas abandonner. Ou au contraire nous voudrions nous tenir en repos, lorsque la verité nous oblige de nous mettre en voyage contre nostre inclination.* Et comme ces rencontres sont frequentes, & qu'elles troublent ceux qui cherchent Dieu, saint Augustin prie saint Paulin de luy faire part de ses pensées sur ce su-

jet, & de luy dire de quelle ſorte il croit qu'on ſe doit conduire en de ſemblables occaſions.

Il marque encore la meſme peine & le meſme embarras, dans ſon livre de la maniere de catechiſer ceux qui ne ſont pas inſtruits, & il enſeigne en meſme-temps d'une maniere admirable la regle que nous devons ſuivre dans ces rencontres.

Nous devons, dit-il; *regler & ordonner par noſtre lumiere la ſuitte des actions que nous devons faire, & ſi nous pouvons obſerver cet ordre, nous devons nous en réjoüir, non parce que nous avons fait ce que nous voulions, mais parce que nous avons ſujet de croire que nous avons fait ce que Dieu vouloit. Mais s'il arrive quelque neceßité qui oblige de troubler cet ordre, ſoyons flexibles & plions plûtoſt que de rompre, en prenant pour noſtre ordre celuy que Dieu aura preferé. Car il eſt bien plus juſte de nous conformer à ſa volonté, que non pas de vouloir qu'il ſe conforme à la noſtre. Quand il s'agit de choiſir un ordre dans nos actions, n'eſt-il pas raiſon-*

nable que ce qui est plus excellent l'emporte sur ce qui l'est moins. Pourquoy nous plaindrons-nous donc que Dieu qui nous surpasse si fort en bonté & en excellence l'emporte sur nous? Et pourquoy voudrions-nous estre dereglez, pour conserver nostre regle.

Mais lorsque l'on n'est pas pressé de quelque necessité particuliere; ce nous doit estre une raison de préferer une occupation à une autre, de ce que nous nous la sommes prescrite en reglant nostre journée, parce qu'elle a cet avantage sur une autre, qu'en la préferant nous évitons la legereté, le desordre & le changement, & qu'ainsi nous avons sujet de croire que nous agissons d'une maniere plus conforme à la volonté de Dieu, dont toutes les œuvres sont ordonnées.

C'est ce qui a fait établir à saint Augustin, ce principe important qui est le fondement de tout l'ordre qui s'observe dans les Societez reglées, & mesme par tous ceux qui ne veulent pas vivre au hazard. *Le meilleur reglement est que toutes les occupations d'un jour soient distribuées*

De oper. Monach. c. 13.

dans un certain ordre, & aſſignées à certains temps, afin qu'elles ne troublent pas l'eſprit par leur confuſion & par leur deſordre. EA EST *optima gubernatio, ut omnia ſuis temporibus diſtributa ex ordine gerantur, ne animum humanum turbulentis implicationibus involuta perturbent.*

Mais il ne ſuffit pas de jetter la vûë ſur la loy de Dieu, pour regler le corps des actions, & pour decider ſi l'on doit s'y porter ou s'en éloigner; il faut auſſi la conſulter pour y apprendre avec quel eſprit elles doivent eſtre faites, quelles diſpoſitions elles demandent, afin de tâcher en les faiſant, d'entrer dans ces diſpoſitions.

Si on entretient, par exemple, une perſonne qui ait beſoin qu'on luy parle avec douceur, avec retenuë, & d'une maniere ſerieuſe & édifiante, qui ſoit delicate ſur les moindres railleries, qui ſe bleſſe des jugemens un peu libres, quoy que veritables & ſolides, il faut d'abord conſulter la regle de la charité qui nous preſcrit ces devoirs, prier Dieu par un ſimple

regard qu'il nous faſſe la grace de les obſerver.

Chaque occupation de la vie a ainſi ſes regles & ſes diſpoſitions. Elles doivent eſtre toutes animées d'un certain eſprit, & c'eſt la verité qui nous en inſtruit. Il la faut donc conſulter ſans ceſſe, & la regarder comme le modelle & l'original que nous devons copier & repreſenter par nos actions.

Mais comme nous ne ſommes pas uniquement appliquez à nous, & que nous ſommes auſſi ſpectateurs des actions des autres, & de ce qui leur arrive, ce que l'on ne peut faire ſans former divers jugemens, & ſans avoir differents mouvemens ſur leur ſujet, il ne faut pas moins les regler ſur la verité & ſur la juſtice, parce qu'ils ne ſont pas moins capables d'eſtre veritables ou faux, juſtes ou injuſtes, qu'ils purifient nôtre ame s'ils ſont équitables; qu'ils la ſoüillent, s'ils ne le ſont pas; & que paroiſſant ſouvent au dehors, ils ſont ordinairement la ſource du ſcandale ou de l'édification que nous cauſons,

Il faudroit donc s'accouſtumer generalement à juger de toutes choſes ſelon la verité, & à ne ſouffrir en ſoy que les mouvemens que la verité produit, à ne faire paroiſtre au dehors que des jugemens & des mouvemens reglez par la verité. Et pour cela il eſt neceſſaire de la connoiſtre, & autant qu'il ſe peut de ne la point perdre de vûë, afin d'éviter les illuſions que cauſent les choſes du monde, quand nous les regardons ſans rapport à cette regle.

Pratiquer parfaitemen- cette regle, c'eſt eſtre veritablement ſage, & ſaint Bernard n'en avoit point d'autre idée : Donnez-moy, dit-il, un homme qui aime Dieu de tout ſon cœur, & qui le préfere à toutes choſes ; qui s'aime ſoy-meſme & ſon prochain en tant qu'il aime Dieu, & ſes ennemis en tant qu'ils le peuvent aimer ; dont le cœur ſe porte vers les parens de ſa chair, avec une affection plus tendre, à cauſe de l'affection de la nature, envers ceux qui l'ont inſtruit ſelon l'eſprit, avec une affection plus abondante, à cauſe de l'excellence de la grace qu'il a re- *In Cant. ſer. 50. n. 8.*

» çûë par leur moyen ; qui embraſ-
» ſe ainſi avec un amour reglé par
» la verité tous les autres objets
» de la charité , qui mépriſe la terre ;
» qui ait les yeux tournez vers le Ciel ;
» qui n'uze de ce monde que comme
» n'en uzant point , & qui diſtingue
» par un certain gouſt interieur les ob-
» jets dont il faut joüir de ceux , dont
» il ne faut qu'uzer , qui ne s'applique
» aux choſes paſſageres que paſſagere-
» ment , qu'autant qu'il le faut , dans
» les vûës qu'il faut , & parce qu'il le
» faut ; mais qui ſoit attaché aux cho-
» ſes eternelles par un amour ſtable &
» eternel. Donnez-moy , dis-je , un
» homme dans ces diſpoſitions , & je
» ne feray point de difficulté de l'ap-
» peller Sage , puis qu'il gouſte cha-
» que choſe ſelon ce qu'elle eſt , & qu'il
» peut dire de luy-meſme avec verité ,
» & avec ſecurité , *que Dieu a ordonné*
» *en luy la charité.* Mais où trouve-
» rons-nous cet homme , & quand ſe-
» rons-nous dans cette diſpoſition ?
» C'eſt avec larmes que je vous le dis.
» Juſqu'à quand cet eſtat heureux ne ſe-
» ra-t-il connu de nous que par une le-
» gere odeur , qui nous vient comme de

loin, ſans que nous le puiſſions goû- «
ter effectivement ? Nous voyons de «
loin noſtre patrie, nous la ſalüons «
de loin, mais nous ne la poſſedons «
pas. O verité patrie des exilez, & la «
fin de leur exil, je vous voy, mais je «
ne ſçaurois entrer en vous eſtant tete- «
nu par ma chair, & je ne ſuis pas digne «
d'eſtre admis dans voſtre ſein, eſtant «
ſoüillé de pechez: O VERITAS, *exulum* «
patria, exilii finis ? Video te, ſed «
intrare non ſinor, carne retentus, ſed »
nec dignus admitti peccatis ſordens.

On voit avec quelle ardeur ſaint Bernard ſoûpiroit aprés cet eſtat. Et cette ardeur meſme avec laquelle il le deſiroit, nous doit faire juger qu'il faiſoit conſiſter ſa pieté à eſtre dans une vigilance continuelle, afin de ne ſouffrir en ſoy aucuns mouvemens, ny aucuns ſentimens qui ne fuſſent conformes à l'ordre de la charité qui nous eſt preſcrit par les loix de Dieu.

Il eſt vray qu'il eſt impoſſible pendant qu'on eſt encore ſur la terre, de n'avoir jamais que des penſées raiſonnables & des mouvemens juſtes, puiſque la concupiſcence qui vit toûjours en nous, eſtant excitée par les

objets, ne ceſſera jamais de produire de mauvais deſirs & de mauvaiſes penſées.

Mais ſi nous ne nous pouvons pas empeſcher de les ſentir, nous pouvons au moins les condamner & les deſavoüer ſi-toſt que nous les ſentons, & retenir ce tumulte au dedans de nous, ſans qu'il en éclate rien au dehors. C'eſt ce que la verité nous ordonne, quand nous ſommes agitez par des paſſions que nous condamnons. Et il ne faut pas craindre qu'il y ait de l'hypocriſie à ne faire paroiſtre ainſi à l'exterieur que paix & tranquillité, lors que nous ſommes interieurement dans l'agitation & dans le trouble. Car c'eſt la prudence Chreſtienne qui nous preſcrit cet artifice ; puis qu'il n'y a point de meilleur moyen, comme dit ſaint Auguſtin, d'apprendre à la concupiſcence à ne ſe plus ſoulever, que de luy montrer qu'elle ſe ſouleveroit inutilement & ſans fruit : *Diſcat non ſurgere : quia fruſtra ſurrexit.*

Aug. in pſ. 75. p. 338.

Il ne ſuffit pas d'eſtre attentif à la verité au commencement de chaque action, de chaque occupation, & de

chaque entreprise, mais dans la suitte mesme de celles qui ont quelque durée, il faut la regarder de temps en temps pour voir si nous ne nous en éloignons point. Car il n'est que trop ordinaire de s'engager d'abord dans certaines actions par un motif de plaire à Dieu, & de s'y attacher ensuitte sans rapport à Dieu, ou par le plaisir qui s'y rencontre, ou par les avantages humains que nous y trouvons. On commence par la charité, & on continuë souvent par la cupidité; tant le diable a d'adresse à substituer la creature en la place du Createur, sans mesme que nous nous appercevions de ce changement: ce qui ne se peut guerre éviter qu'en faisant souvent reflexion sur la maniere dont nous nous conduisons dans la suitte de nos actions.

Enfin, comme saint Gregoire le Grand le recommande souvent, s'il est necessaire de veiller ainsi sur ses actions avant que de les faire, & pendant qu'on les fait, il ne l'est pas moins aprés qu'elles sont faites, de faire un petit examen sur la maniere dont nous nous y sommes acquittez de ce que nous devions à Dieu; ce qui nous obli-

Vide Gr. mor. in Iob. l. 1. c. 8. & 17 c. 19. & l. 3. c. 10. & l. 11. c. 15.

ge á un aveu humble des fautes que nous y avons commiſes, & à des ſentimens de reconnoiſſance, ſi Dieu nous a fait la grace d'y ſurmonter quelque tentation. Et en conſacrant ainſi à Dieu par ces divers moyens le commencement, la ſuitte, & la fin de nos actions, toute noſtre vie qui n'eſt qu'un tiſſu de ces actions, luy ſera conſacrée.

Mais pour prevenir les ſcrupules qui pourroient naiſtre dans ceux qui ayant un grand deſir de ne rien faire qui ne fuſt reglé par la volonté de Dieu, porteroient trop loin ce qui eſt dit dans ce chapitre de l'examen que l'on doit faire de ſes actions avant que de les faire, il eſt bon d'ajouter ici un avis de ſaint François de Sales, qui en retranche l'excés. C'eſt qu'il ne faut pas s'amuſer à l'égard des petites actions, & qui ne ſont d'aucune importance, à vouloir diſcerner exactement ſi elles ſont plus conformes à la volonté de Dieu que d'autres, lorſque cela ne paroiſt pas manifeſtement.

L. 8. de l'amour de Dieu, c. 14

» Je vous avertis, dit-il à ſon Theotime, d'une tentation ennuyeuſe, qui » arrive maintefois aux ames qui ont un

grand desir de suivre en toutes choses « ce qui est le plus selon la volonté de « Dieu. Car l'ennemi en toutes occur- « rences les met en doute, si c'est la vo- « lonté de Dieu, qu'elles fassent une « chose plutost qu'une autre, comme par « exemple, si c'est la volonté de Dieu « qu'elles mangent avec l'ami, ou qu'el- « les n'y mangent pas; qu'elles prennent « des habits gris ou noirs, qu'elles jeus- « nent le Vendredy ou le Samedy, qu'el- « les aillent à la recreation, ou qu'elles « s'en abstiennent; en quoy elles con- « sument beaucoup de temps. Et tandis « qu'elles s'occupent & s'embarrassent à « vouloir discerner ce qui est de meilleur, « elles perdent inutilement le loisir de « faire plusieurs biens, desquels l'execu- « tion seroit plus à la gloire de Dieu, que « ne sçauroit estre le discernement du « bien & du mieux, auquel elles se sont « amusées. «

On n'a pas accoûtumé de pezer la « menuë monnoye, mais seulement les « pieces d'importance. Le trafic seroit « trop ennuyeux & mangeroit trop de « temps s'il falloit pezer les sols, les « liards, les deniers & les pites. Ainsi « ne doit-on pas pezer toutes sortes de «

» menuës actions, pour sçavoir si elles
» valent mieux que les autres. Il y a
» mesme bien souvent de la superstition
» à vouloir faire cet examen. Car à quel
» propos mettra-t'on en difficulté s'il est
» mieux d'oüir la Messe en une Eglise
» qu'en un autre, de filer que de cou-
» dre, de donner l'aumône à un homme
» qu'à une femme ?

Il suffit donc, lorsque ces sortes de doutes se presentent, de jetter legerement la vûë sur la Regle ; & lorsqu'elle ne nous donne aucune lumiere, il vaut mieux se déterminer que de s'amuser à déliberer inutilement.

Il est vray qu'à mesure que la lumiere de Dieu croist dans une ame, elle trouve des differences plus délicates entre les actions qui paroissent également bonnes aux personnes moins éclairées. Mais comme il est juste de suivre cette lumiere quand on l'a, il ne faut pas aussi quand on ne la pas se gesner à distinguer ce qui est le plus conforme à la volonté de Dieu dans ces petites actions.

CHAPITRE VIII.

Sixiéme moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt d'ouvrir les yeux aux tentations exterieures, auſquelles on eſt expoſé, & d'avoir ſans ceſſe recours à Dieu pour en eſtre preſervé.

LA vigilance que JESUS-CHRIST nous preſcrit dans l'Evangile, ne nous montre pas ſeulement Dieu comme noſtre regle; elle nous le montre auſſi comme noſtre unique refuge & noſtre unique protecteur dans les perils qui nous environnent; & elle nous fait voir en meſme-temps ces perils, c'eſt à dire les tentations qui nous attaquent, & qui nous mettent en danger de perdre la vie de l'ame.

Si elle nous découvre Dieu agiſſant dans toutes les creatures, & nous inſtruiſant par elles; elle nous découvre auſſi le demon, employant toutes ces creatures contre nous. Car il n'y en a pas une dont il ne ſe ſerve quelquefois pour nous corrompre, pour nous em-

poizonner, pour allumer nos passions, pour nous attacher au monde, & nous détacher de Dieu.

Les Philosophes vouloient qu'on se preparast aux accidens, parce qu'ils nous peuvent tous arriver, mais nous avons un motif beaucoup plus pressant pour nous préparer aux tentations qui est qu'elles arrivent certainement: *In hoc positi sumus.* Car nous avons un ennemi irreconciliable, & l'ordre de Dieu mesme est que les hommes soient éprouvez par la tentation : Ce qui fait dire au Sage qu'en entrant au service de Dieu, il faut demeurer ferme dans la justice & dans la crainte, & preparer son ame à la tentation.

Eccl. 12. v. 1.

Nous devons donc en nous preparant le matin aux actions de la journée, avoir dans l'esprit que nous y serons tentez, que le diable nous y attaquera en bien des manieres; ce qui nous devroit remplir de sentimens de crainte. Car qui ne craindroit en entrant dans une ville pestiferée où l'on pourroit estre frappé à tout moment d'un mal contagieux? Qui ne seroit saisi de frayeur en se mettant à une table où l'on ne pourroit se dispenser

de manger, & où l'on ſçauroit neanmoins que la pluſpart des viandes ſont empoizonnées ? Et enfin qui ne ſeroit épouvanté en marchant avec peu de lumiere dans un lieu plein de pieges & de precipices ? Qu'elles precautions ne croiroit-on pas devoir apporter pour ſe garentir de ces dangers ? Cependant c'eſt l'état où nous ſommes tous les jours en ouvrant les yeux aux objets du monde, & en entrant en commerce avec les hommes. Le diable ſe cache dans toutes les créatures ; il les arme toutes contre nous ; il tâche de nous inſpirer ſon poizon par tous nos ſens ; il nous lance de toutes parts mille traits enflammez, comme dit l'Apoſtre ; il nous dreſſe mille pieges, il nous ouvre mille precipices. Nous n'avons qu'un ſeul moyen d'éviter tous ces perils, qui eſt de recourir continuellement à Dieu pour obtenir ſon ſecours : Et cependant noſtre aveuglement eſt ſi extréme que c'eſt à quoy nous penſons le moins.

Si le Gouverneur d'une place importante ſçachant qu'elle eſt environnée d'ennemis qui ne ſongent qu'à le ſurprendre, & qu'il ne peut eſtre ſurpris

ſans perdre la vie, en laiſſoit neanmoins toutes les portes ouvertes & ne s'amuſoit qu'à ſe divertir, ne le prendroit-on pas avec raiſon pour inſenſé ? Mais combien le ſommes-nous davantage, puiſque ſçachant par la Foy que le diable rode à l'entour de nous pour entrer dans noſtre cœur, qu'il eſt plus fort que nous, & qu'il ne tâche qu'à nous perdre pour l'eternité, nous y penſons neanmoins ſi peu que cette penſée fait la moindre de nos peines & de nos inquietudes.

C'eſt une choſe étrange, dit un grand homme de Dieu, que le diable prie en quelque ſorte Dieu de luy abandonner les hommes ; *Expetivit ſatanas ut cribraret vos ſicut triticum*, & que les hommes ſongent à toute autre choſe qu'à prier Dieu de les garentir d'un ennemi ſi redoutable, & à veiller ſur les pieges qu'il leur dreſſe.

Cette negligence eſt d'autant plus pernicieuſe que le principal moyen, pour ne pas ſuccomber aux tentations eſt de les connoiſtre, de s'y preparer, & de recourir à Dieu. Il veut que nous les découvrions par la vigilance,

& que cette vigilance nous porte à la ptiere ? *Vigilate & orate.* Et comme nous ſommes toûjours attaquez par quelque endroit, & toûjours en danger de ſuccomber, il s'enſuit que noſtre vigilance & nos prieres doivent eſtre continuelles.

Il y en a de tant de ſorte, qu'il eſt impoſſible de les marquer toutes. Mais on peut dire generalement qu'il y en a où les hommes ſont expoſez en toutes ſortes d'états, & d'autres qui naiſſent de l'état particulier où chacun ſe trouve. Il y en a de rares, & d'autres qui ſont frequentes. Il y en a qui ſont favoriſées par nos inclinations, & d'autres auſquelles nous n'avons gueres de pente. Il y en a de viſibles & de groſſieres, & d'autres fines & cachées. Il y en a qui ont de grandes & de longues ſuittes, & d'autres qui en ont de moins importantes & de plus paſſageres.

Puiſqu'il faut reſiſter à toutes ces tentations, il eſt neceſſaire d'y eſtre attentif, mais afin de ſe ſervir de cette attention pour ſe tenir toûjours en la preſence de Dieu, il faut s'appliquer en particulier á celles qui ſe rencon-

trent dans nos exercices & dans le cours de nos actions.

Cette application nous en fera découvrir une infinité, qui échapent à ceux qui n'y penſent pas, & nous ſerons ſurpris du nombre de celles qui ſe rencontrent dans les occupations les plus innocentes. Nous trouverons, par exemple, que la converſation que l'on a avec les perſonnes meſme reglées, en eſt toute pleine. On y eſt tenté de s'y répandre trop ; de s'y attacher trop ; d'y oublier Dieu ; de ſortir hors de la poſſeſſion de ſon ame ; de dire inſenſiblement quelque choſe à ſon avantage pour attirer leurs loüanges. On y eſt tenté d'impatience, s'il arrive qu'on ne ſoit pas de leur avis ; d'aſcendant, ſi on croit avoir quelque avantage ſur eux ; de rudeſſe & d'aigreur, s'ils ont quelque choſe d'incommode ; de flatterie ſi on a quelque intereſt de leur plaire ; de curioſité, pour ſçavoir des choſes, ou qui nous ſont inutiles, ou qu'on ne veut pas que nous ſçachions ; de moquerie, s'ils nous paroiſſent ridicules par quelque endroit. On eſt tenté de dépit & de colere, ſi on nous dit quel-

que choſe qui bleſſe la délicateſſe de noſtre orgüeil ; de complaiſance, ſi l'on nous approuve ſans meſme que nous l'ayons procuré ; d'envie de trop parler, ſi ce qu'on entend dire forme dans noſtre eſprit diverſes penſées. On eſt tenté de mépriſer les autres, ſi l'on y reconnoiſt quelque deffaut, ou au contraire de les imiter dans leurs deffauts, ſi on ne les reconnoiſt pas. On eſt tenté d'entrer dans leurs paſſions ou dans leur voye, qui quoy que bonne, n'eſt peut-eſtre pas la noſtre. On eſt tenté de prendre part à quantité de jugemens mal fondez, qui ſont enſuitte des ſources de diſcours temeraires.

Toutes ces tentations, & pluſieurs autres que la lumiere de Dieu nous peut faire découvrir dans les entretiens des hommes, font voir que c'eſt une grande temerité d'entrer en converſation avec qui que ce ſoit, ſans avoir élevé ſon cœur à Dieu pour luy demander ſon ſecours, & qu'on ne peut trop ſouvent renouveller dans la ſuitte de l'entretien, ce regard vers Dieu & cette attention à reſiſter aux tentations qui s'y rencontrent.

Outre ces tentations qu'on peut appeller d'*action*, parce qu'elles consistent en des actions & des mouvemens de l'ame, il y en a d'autres qu'on peut nommer d'*omission*, qui consistent à obmettre & à negliger les occasions qui se presentent de pratiquer la vertu dans nos actions.

Car pour me servir du mesme exemple, s'il n'y a point de conversation, où l'on ne soit tenté de faire plusieurs actions mauvaises, il n'y en a point aussi où l'on n'en pust faire quantité de bonnes, dont l'omission est par consequent mauvaise.

On peut honorer Dieu en tous ceux que l'on voit, en la maniere qu'il y est. On y peut remarquer quelque chose qui nous serve à nous corriger de nos défauts. On peut pratiquer l'humilité, en s'humiliant à leur égard, & en se mettant au dessous d'eux par un sentiment sincere & veritable. On peut pratiquer le support en portant doucement les foiblesses que l'on y peut remarquer, la charité en les consolant, le zele en les redressant, la patience en les souffrant, la bonté en se rendant à leurs justes ou indifferens

desirs,

deſirs. On peut écouter Dieu en les écoutant avec reſpect. On peut profiter de leurs vertus en les imitant, de leurs défauts en s'en ſervant pour les éviter, & en priant pour eux.

C'eſt un grand malheur que de perdre tant d'occaſions de pratiquer la vertu, & de faire toutes choſes ſans reflexion, & en ſuivant la pente de la nature. Car c'eſt ſe priver des moyens que Dieu nous preſente pour nous enrichir, & on ne ſe doit pas étonner après cela ſi nous ſommes pauvres, puiſque paſſant par des lieux pleins de richeſſes, nous ne daignons pas les ramaſſer, ny ſi nous demeurons maigres & affamez, puis qu'eſtant dans l'abondance des viandes nous ne ſongeons pas à nous en nourrir.

On doit conſiderer ces deux ſortes de tentations dans tous les employs, exercices, occupations, ordinaires & extraordinaires qui rempliſſent noſtre vie, comme dans le manger, dans les lectures, dans les prieres, dans les viſites, dans les actions particulieres à noſtre vocation. Et quoy que ſouvent nous n'y penſions

que d'une maniere confuse, neanmoins cette attention suffira pour nous faire éviter les plus grossieres & les plus dangereuses.

Mais dans cette vûë generale que nous devons avoir des tentations qui se peuvent rencontrer dans toutes nos occupations, il faut que l'experience que nous avons de nostre foiblesse & des fautes dans lesquelles nous avons accoûtumé de tomber, nous applique principalement à celles qui nous sont plus ordinaires, & que nous nous sommes proposez particulierement de combattre. Et ainsi en commençant ces actions nous devons renouveller la resolution que nous avons faite d'y resister, & les prieres que nous devons souvent avoir faites à Dieu, pour obtenir la grace de les vaincre, & par ce moyen toute nostre vie deviendra un combat continuel contre nos vices, une priere continuelle, & une execution fidelle des saints desirs que Dieu nous aura inspirez pour nostre perfection.

L'une des plus grandes utilitez de cette pratique d'envisager dans les

choſes où nous ſommes obligez de prendre part, les tentations qui les accompagnent, c'eſt qu'elle nous donne moyen de juger plus ſainement de tout, & d'avoir ſur toutes choſes des ſentimens plus conformes à la verité & à la foy

Car la plus grande ſource des erreurs où nous tombons dans nos jugemens, eſt que nous ne regardons d'ordinaire les objets, que parce qu'ils ont de ſenſible, & par le rapport qu'ils ont à noſtre concupiſcence, qui eſtant tres-prompte & tres-vive dans ſes actions, nous y fait d'abord découvrir tout ce qui la flatte ou l'incommode. Cependant ce n'eſt point par là qu'il en faut juger; mais par le rapport qu'ils ont à noſtre ſalut ou à celuy des autres; c'eſt à dire par les obſtacles ou les facilitez qu'ils y apportent, n'y ayant rien de bon que ce qui y ſert, ny rien de mauvais que ce qui y nuit. On ne ſçauroit donc bien juger des choſes ſans penetrer les tentations qu'elles produiſent, & l'uſage que le diable en fait pour nous perdre, puiſque c'eſt par ces

tentations qu'elles servent d'obstacles au salut.

Il ne faudroit que pratiquer fidellement cette regle, pour desarmer en quelque sorte le diable, puisqu'il ne trompe d'ordinaire ceux qui ont quel que soin de leur conscience qu'en leur montrant les biens de cette vie, parce qu'ils ont d'attirant, & en leur cachant ce qu'ils ont de dangereux.

Qui pourroit par exemple desirer les grandes fortunes, les grands employs, les grandes dignitez, s'il les regardoit par ce côté-là, & s'il ne consideroit ceux qui s'y sont élevez que comme chargez d'un fardeau insupportable, comme obligez de marcher dans un chemin étroit, & tout environné de precipices, & comme estant dans la miserable necessité de perir pour l'eternité, ou de se fair de beaucoup plus grandes violences que les autres hommes.

Ainsi cette vûë nous découvriroit un monde tout nouveau, où tout seroit renversé, où les heureux nous paroistroient malheureux, & les malheureux heureux, les petits grands, & les

grands petits. Ce qui nous afflige dans le monde exterieur nous conſoleroit dans celuy cy, avec cette difference que les afflictions & les conſolations qui naiſtroient de la conſideration de ce nouveau monde, ſeroient bien plus réelles & bien plus ſolides que celles qui ſont produites par les objets qu'on ne regarde que par le dehors, qui eſt-ce que nous appellons icy le monde exterieur.

Rien ſans doute ne nous pourroit eſtre plus utile que cette conſideration de toutes les choſes du monde, par rapport au bonheur ou au malheur eternel, pourveu que nous n'en demeuraſſions pas là, mais que nous nous en ſerviſſions pour nous élever à Dieu par les divers mouvemens que cette vûë doit produire, tantoſt en le priant de ſecourir ceux que nous regarderions comme expoſez à ces tentations; tantoſt en le beniſſant de nous en avoir délivrez; tantoſt en conſiderant la pente que nous y avons, & en demandant à Dieu qu'il ne nous y abandonne pas; tantoſt en conſiderant combien les hommes le trompent dans leurs jugemens faute de pe-

netrer le fond des choſes, & en nous écriant avec le Prophete : *Filij hominum uſque quo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem & queritis mendacium.* Et par ces divers moyens nous trouverions dans tous les objets que nous appercevons par les ſens, ou que les diſcours des hommes preſentent à noſtre eſprit, dequoy nous tenir en la preſence de Dieu & nous entretenir dans une priere continuelle.

CHAPITRE IX.

Settiéme moyen de ſe tenir en la preſence de Dieu, qui eſt de veiller ſur les tentations interieures.

MAis ſi la vigilance Chreſtienne nous doit appliqurr comme nous l'avons montré, à découvrir les tentations que les objets du dehors nous peuvent cauſer, elle doit encore nous rendre plus attentifs à celles qui naiſſent du dedans de nous, c'eſt à dire, aux mouvemens de noſtre concupiſcence, qui corrompent noſtre eſ-

prit, qui infectent noſtre cœur, qui attirent ſouvent le conſentement de noſtre volonté, & qui ſe répandent enſuitte au dehors par nos paroles & par nos actions.

Il eſt beſoin d'une vigilance continuelle, ſoit pour empeſcher ces mauvais effets, en corrigeant nos penſées, en arreſtant nos deſirs, & en leur refuſant le miniſtere des membres de noſtre corps, comme l'Apoſtre nous l'ordonne; ſoit pour les condamner quand ils ſont arrivez. Car le défaut de vigilance cauſe l'un & l'autre de ces deux maux. Il laiſſe agir la concupiſcence, & il nous cache ce qu'elle fait; parce qu'une ame qui ne veille pas ſur ſoy ſe perd ſouvent de vûë, elle agit d'une maniere toute animale, elle ſe laiſſe emporter aux objets, & elle en eſt dominée.

Poſſeder ſon ame & ſon cœur, eſt proprement la vertu contraire à cet aſſujettiſſement de l'ame aux objets, auſquels elle s'applique. Et pour comprendre en quoy elle conſiſte, il ne faut que conſiderer ce que c'eſt que l'on appelle ſe poſſeder par rapport au monde.

On dit qu'un homme se possed lorsqu'il se voir agir, lorsqu'il ne luy échape rien sans qu'il s'en apperçoive, lorsqu'il a tous les égards qu'il doit avoir, lorsqu'il est maistre de ses mouvemens, & qu'il les regle par la fin qu'il se propose.

Ainsi se posseder selon Dieu, c'est se voir agir, estre témoin de ses mouvemens & interieurs & exterieurs, & les regler par la vûë de Dieu. Et au contraire ne se pas posseder, c'est ou ne se voir point agir, ou ne pouvoir retenir ses mouvemens.

C'est une chose étrange combien le desir de s'avancer, & la crainte de se nuire, rend les gens du monde appliquez à tout; combien ils sont circonspects dans toutes leurs actions & dans toutes leurs paroles, jusques à quel point ils contraignent & repriment leurs humeurs. Mais comme la charité est souvent moins agissante dans les gens de bien, que la cupidité dans des gens du siecle, on les voit souvent sortir de leur assiette, pour suivre aveuglement de petites passions; & agir sans reflexion, par humeur, & par la seule impression des objets.

C'eſt ce défaut que la vigilance Chreſtienne doit corriger en forçant noſtre eſprit de s'appliquer à ce qu'il fait, en luy mettant devant les yeux les égards qu'il doit avoir, en reprimant ſes ſaillies, en tâchant de maintenir noſtre ame dans la meſme ſituation, en retranchant toutes les inégalitez de nos humeurs, & en nous portant au moins à gemir de toutes celles qui nous échapent.

Et c'eſt ce qu'elle ne ſçauroit faire ſi elle n'empeſche l'eſprit de s'abandonner, & de ſe livrer entierement aux objets qui ſe preſentent, & ſi elle ne partage ſon attention, en ſorte qu'elle en donne une partie à l'action, & qu'elle ſe ſerve de l'autre pour conſiderer ce qui ſe paſſe en elle: comme ſi elle avoit deux eſprits, l'un qui agit & l'autre qui fuſt témoin & juge de ſes actions.

On ne peut nier que cette reſerve d'une partie de noſtre attention, ou plutoſt cette double attention, l'une ſur les objets de nos penſées, de nos mouvemens, & de nos actions; l'autre ſur nos penſées, ſur nos mouvemens, & ſur nos actions meſme, ne

soit incommode & fatiguante, & que le penchant de l'ame ne fut d'agir sans tant de reflexions, en se donnant entierement à ce qui luy plaist, & en n'évitant que les fautes si grossieres qu'elles nous frappent & nous avertissent par elles-mesme.

Mais la peine que nous y trouvons ne vient que de ce que nous sommes peu touchez de ce qui regarde Dieu. Car nous n'y en avons point quand nous sommes remuez un peu fortement, & tous les égards qu'on doit avoir se presentent alors d'eux-mesmes à l'esprit. Si l'on entretenoit, par exemple, quelqu'un dans un endroit où l'on sçauroit qu'on fust écouté par quelque personne considerable, on ne pourroit s'empescher de regler ses paroles sur ce qui luy pourroit plaire, & d'avoir autant d'attention aux jugemens qu'elle feroit de ce qu'on diroit, qu'à ceux de la personne qu'on entretiendroit. Il ne faudroit donc qu'estre vivement penetré de la presence de Dieu, pour n'avoir point de peine à cette double attention, & il est bien juste que nous souffrions cette peine puisqu'elle est un effet de nostre peu de vertu.

Mais ſi la vûë de la preſence de Dieu nous porte naturellement à la vigilance ſur nous-meſmes, & nous en facilite la pratique ; la vigilance ſur nous-meſme nous porte auſſi à nous tenir en la preſence de Dieu. Car en nous découvrant ce qui ſe paſſe dans nous, les paſſions qui s'y élevent, les mauvais germes que noſtre corruption y pouſſe ſans ceſſe, elle nous porte à recourir ſans ceſſe à Dieu, & à luy expoſer nos playes, à gemir devant luy de nos miſeres. Ainſi cette ſorte de vigilance eſt encore un excellent moyen de ſe tenir toûjours devant Dieu dans une priere continuelle, puiſque la priere conſiſte principalement, ſelon ſaint Paul, dans un gemiſſement ſecret que l'ame penetrée de ſa miſere pouſſe à Dieu, pour luy en demander la délivrance.

CHAPITRE X.

Moyens particuliers de se tenir en la presence de Dieu, par l'exercice de certaines vertus qui se peuvent joindre à la pluspart de nos actions.

COmme l'esprit de l'homme est si foible en cette vie, qu'il a besoin de quelque diversité dans ses exercices, & dans les objets ausquels il s'applique, il est bon de proposer divers moyens de se tenir attentif à Dieu, afin de remedier au dégoust & à la lassitude que l'uniformité des mesmes pensées pourroit causer. J'ajoûteray donc encore à celles que j'ay déja expliquées, d'autres pratiques particulieres qui se peuvent joindre à toutes les actions, & nous tenir ainsi toûjours en la presence de Dieu. La pieté nous en peut faire inventer de diverses sortes, & je ne propose celles-cy que comme des modelles de celles qu'on se peut prescrire selon ses differens besoins.

L'on peut par exemple pour pratiquer l'humilité, joindre à toutes ſes actions la reconnoiſſance de noſtre indignité, fondée ſur noſtre double neant, dont l'un nous convient par la nature, & l'autre par la condition de pecheurs. Car ce double neant faiſant que nous ne meritons rien, nous donne ſujet en tout temps, en tous lieux, & en toutes occaſions de confeſſer à Dieu que nous ſommes indignes de tout.

Nous pouvons donc reconnoiſtre avec verité & avec juſtice que nous ne ſommes pas dignes de ſes graces, ny interieures, ny exterieures; que nous ne ſommes pas dignes du ſecours des creatures, ny de l'honneur qu'on nous rend, ny de l'amitié des gens de bien, que nous ne ſommes pas dignes que perſonne s'applique à nous, & nous traitte autrement qu'avec mépris, avec dédain, & avec outrage, que nous ne ſommes pas dignes enfin de voir la lumiere ny de vivre, qu'on nous peut ôter tout cela ſans que nous ayons ſujet de pretendre que Dieu nous faſſe injuſtice.

Ainſi nous pouvons joindre cette confeſſion à tout ce qui nous arrive, & re-

nouveller cent fois le jour devant Dieu l'aveu de noſtre indignité.

Mais il faut que cette proteſtation ſoit ſincere, & que nous ne prétendions pas aprés l'avoir faite, nous plaindre de ceux qui nous traiteroient comme nous avoüons que nous meritons de l'eſtre. Si nous ne ſommes donc pas dignes qu'on ait de la reconnoiſſance pour nous, comme la verité nous le doit faire avoüer, ne nous plaignons point qu'on n'en ait pas. Si nous ne ſommes pas dignes d'eſtre eſtimez, ne croyons pas qu'on nous faſſe tort de ne nous pas eſtimer.

Nous pouvons trouver lieu de meſme dans toutes choſes de pratiquer l'action de grace, ſuivant ce precepte de l'Apoſtre; *In omnibus gratias agentes.* Car il n'y a point de temps où nous ne recevions quelque grace & quelque bien-fait de Dieu, ou par luy-meſme, ou par les creatures; & de quelque ſorte que nous en recevions, il eſt toûjours juſte de l'en remercier.

Cette action de grace n'a pas lieu ſeulement dans ce que les hommes appellent des biens, mais auſſi dans ce qu'ils appellent des maux, parce que

ces maux tels qu'ils ſoient ſont toûjours beaucoup moindres que ceux que nous meritons ; & qu'ainſi ils tiennent plus de la douceur de la miſericorde de Dieu, que de la rigueur de ſa juſtice ; & de plus ſi nous en ſçavons faire un bon uſuge, ils nous donneroient moyen d'éviter de grands maux & de meriter de grands biens. De ſorte que comme c'eſt noſtre faute ſi nous n'en uzons pas bien, ils ne peuvent paſſer en tant qu'ils viennent de Dieu, que comme un argent qu'il nous donne pour payer nos dettes ; comme une ſemence qu'il nous accorde pour faire porter à noſtre ame des fruits de juſtice ; comme des materiaux dont il nous fait preſent, pour nous bâtir une maiſon eternelle.

Si nous voulons de meſme nous entretenir dans le deſir de la vie du Ciel, & dans le gemiſſement que noſtre exil nous devroit cauſer, il n'y a rien qui ne puſt exciter & renouveller ces mouvemens. Car les biens & les maux de cette vie, les vertus & les vices y ſont également propres. Les biens de la terre nous font concevoir la grandeur de ceux du Ciel, en nous faiſant

conclure que si ce que Dieu donne aux méchans mesmes est si agreable, ce qu'il reserve aux justes doit l'estre plus sans comparaison. Et les maux de la terre nous portent encore plus directement à soûpirer aprés cette vie, où nous joüirons d'une paix parfaite dans l'exemption de toutes sortes de maux. Les vertus de cette vie n'estant que comme des gouttes qui découlent de la justice eternelle, nous doivent faire desirer de nous desalterer dans la source mesme de cette justice : Et enfin les pechez que nous commettons sans cesse, nous doivent faire haïr la vie presente plus que toutes choses, puis que nous ne serons délivrez que dans le Ciel de la corruption qui les produit.

Qu'est-ce, qui n'est point capable dans la vie de renouveller en nous l'idée de l'eternité, puisque nous n'y voyons rien qui ne passe, & qui ne s'écoule, & que cet écoulement continuel des choses du monde nous les doit rendre toutes mépriſables, & nous porter à n'attacher nostre cœur qu'à ce qui est immuable, subsistant & eternel. *Avertere animum à temporalibus & eum mundanum convertere ad æterna.*

L'on peut mesme dire qu'en quelque disposition interieure que Dieu nous mette, pourveu qu'elle soit un peu vive, elle trouve moyen de se répandre par tout. Ainsi saint Bernard s'excitoit sans cesse par ces paroles : *Bernarde, ad quid venisti* ; Et il y trouvoit une source de ferveur & de zele qui l'animoit dans toutes ses actions.

D'autres trouvent de mesme dans certains versets de l'Ecriture, des motifs de s'exciter sans cesse à l'amour de Dieu ; & chacun devroit avoir soin d'en choisir ainsi quelques-uns qui continssent comme un abregé de ses prieres, & des dispositions où il tendroit.

C'est ce que l'on appelle des aspirations ou des Oraisons jaculatoires dans les livres de devotion, & la pratique en est d'autant plus estimable qu'il paroist par saint Augustin & par Cassien, que c'estoit une des principales devotions de ces Solitaires d'Egypte, qui ont servi de modelle à tous les autres. *On rapporte*, dit ce saint Docteur, *que les Solitaires d'Egypte font des prieres tres-frequentes, mais tres-courtes ; & qu'ils se hastent en* Epist. ad Probant.

quelque sorte de les lancer vers le Ciel, depeur que cette attention vive & fervente si necessaire dans la priere, ne vienne à se ralentir par une durée plus longue.

CHAPITRE XI.

Autre moyen de se tenir en la presence de Dieu, qui est de se representer l'humanité de JESUS-CHRIST

J'Ay reservé à dessein pour le dernier de ces moyens particuliers de se tenir en la presence de Dieu, celuy qui est le plus conseillé par ceux qui ont traitté de la vie spirituelle, qui est de tâcher d'avoir toûjours JESUS-CHRIST present dans son esprit, en se le representant selon son humanité dans quelqu'un de ses mysteres; c'est à dire ou comme enfans, ou comme conversant avec les hommes, ou dans quelque circonstance de sa passion, ou enfin assis à la droite de son Pere, qui est l'estat où l'Apostre nous exhorte particulierement de l'adorer.

On ne peut pas en general douter de l'utilité de cette pratique, puis que l'humanité de JESUS-CHRIST eſt la vraye voye pour approcher de Dieu. Auſſi voit-on que l'Egliſe fait ce qu'elle peut dans tout le cours de l'année, pour nous remettre continuellement JESUS-CHRIST devant les yeux, dans tous les myſteres de ſa vie voyagere & glorieuſe. Saint Paul témoigne en particulier qu'il avoit tâché d'imprimer dans l'eſprit des Galates une ſi vive idée de JESUS-CHRIST ſouffrant pour nous, qu'il ne craint pas de dire que JESUS-CHRIST avoit eſté crucifié à leurs yeux : *Ante quorum oculos Ieſus Chriſtus præſcriptus eſt, in vobis crucifixus.* Il paroiſt auſſi que c'eſtoit la devotion des premiers Chreſtiens ; ce qui fait dire à ſaint Clement dans l'éloge qu'il fait des Corinthiens, *que les ſouffrances de Dieu eſtoient devant leurs yeux.* *Gal. 3. 1.* *Epiſt. ad Cor.*

C'eſt en particulier par ce moyen qo'on peut pratiquer ce que ſaint Auguſtin preſcrit aux Chreſtiens moins éclairez. *Mes freres*, dit-il, *voicy le conſeil que je vous donne. Si vous* *Aug. in Ioan. tr. 2.*

voulez vivre chrestiennement attachez-vous à JESUS-CHRIST, *selon ce qu'il a pris pour nostre salut, afin que vous parveniez à ce qu'il est par sa nature divine.* Et c'est ce qu'il renferme dans cette maxime, *que les esprits qui ne sont pas encore capables de concevoir la divinité doivent s'attacher à la Croix, à la Passion & à la Resurrection de* JESUS-CHRIST, *& s'en servir comme d'un navire qui les conduise à ce qu'ils ne sçauroient encore voir.*

Mais cette vûë de l'humanité de JESUS-CHRIST n'est pas seulement necessaire aux petits, elle est aussi tres-utile aux grands. *La Croix de* J. C. comme dit ce saint Docteur, *est non seulement le lait des enfans, mais aussi la viande solide de ceux qui sont avancez:* CHRISTUS *crucifixus & lac sugentibus & cibus proficientibus.* Ainsi il n'y a personne à qui il ne soit tres-utile d'avoir souvent dans l'esprit l'humanité de JESUS-CHRIST. Et c'est pourquoy saint Bernard conseille de prononcer sans cesse le nom de JESUS, pour renouveller dans son esprit l'idée de JESUS-

In Ioan tr. 98.

In Cãt.

CHRIST Dieu & homme. Je ne sçaurois, dit-il, gouster aucun écrit si je n'y trouve le nom de JESUS. Je ne sçaurois souffrir les discours si je n'y entends parler de JESUS. JESUS est du miel dans nostre bouche ; il est une musique agreable à nos oreilles ; il est il est une source de joye dans nostre cœur ; il est une medecine pour toutes nos maladies. Si quelqu'un se trouve triste que le nom de JESUS luy vienne dans l'esprit, & qu'il passe de son esprit dans sa bouche. Rien n'est plus propre que ce nom à reprimer l'impetuosité de la colere, & à dissiper l'enflure de l'orgueil, à guerir les playes de l'envie, à arrester toute la dissolution de l'intemperance, à éteindre les flammes de la concupiscence, à temperer la soif de l'avarice, à éloigner de nous toutes les passions honteuses. Voilà mon ame, l'excellent remede que vous avez en reserve dans le vase de ce nom sacré ; remede si salutaire qu'il n'y a point de maladie qui n'y cede. « serm. 25. n. 6. & 7.

C'est l'utilité que saint Bernard trouvoit à penser sans cesse à J. C. Car ce ne seroit rien de prononcer le nom de

Jesus sans penser à luy. Mais il n'est pas nessaire pour cela d'en avoir toûjours l'image peinte dans nostre imagination, ce qui est impossible à ceux qui n'en ont point, & dangereux à ceux qui l'ont trop vive. Ce que ce Saint nous recommande donc, est d'avoir JESUS CHRIST present à nôtre pensée. Or l'on peut penser à JESUS-CHRIST sans se l'imaginer. L'imagination n'est qu'un secours pour la pensée. Que s'il se trouvoit qu'elle y fust un obstacle en appliquant trop l'esprit, ou il en faudroit moderer l'usage, ou mesme le bannir entierement, y ayant de certaines personnes à qui la representation trop vive des mysteres de JESUS-CHRIST conçus par l'imagination, peut estre un sujet d'illusion & de tentation, & à qui par consequent on doit conseiller de ne les concevoir que par la foy, comme saint François de Sales le remarque dans une de ses Lettres. *Liv. 2. lett. 22.*

Enfin comme le monde nous attire continuellement à luy par tous les objets qu'il nous presente, & que le diable a milles adresses pour nous y attacher & nous en remplir, la pieté nous

doit rendre ingenieux à trouver des moyens de nous attacher à Dieu. Et c'eſt de ces ſortes d'inventions ſaintes, dont il eſt dit dans l'Ecriture, que les juſtes en vivent & s'en nourriſſent. *Dicite juſto quoniam benè, quoniam fructum adinventionum ſuarum comedet.*

CHAPITRE XII.

Qu'un des grands moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu, eſt de ménager pour la priere tous les intervalles des actions.

COmme les corps ne ſe joignent preſque jamais ſi parfaitement qu'il n'y ait toûjours entr'eux quelques petits intervalles remplis d'air qui les ſeparent, on ne ſçauroit auſſi faire un tiſſu ſi continu de ſes actions, qu'il n'y reſte quelques petits vuides, & ces vuides qui ſont quelquesfois neceſſaires pour le delaſſement de l'eſprit, pourroient eſtre utilement remplis de quelques prieres qui n'obligeaſſent pas à vne grande contention, qui terminaſſent ſaintement les actions

précedentes, & préparaſſent ſaintement à celles qui ſuivent.

Mais les hommes ont ſi peu de ſoin de leur avancement ſpirituel, qu'il n'y a rien d'ordinaire de plus mal employé que ce temps qui le pourroit eſtre le mieux. Car ces vuides ne ſont remplis ſouvent que de vaines penſées & de reflexions inutiles; & c'eſt par là principalement que le demon jette ſon venin dans l'ame, y trouvant moins d'entrée pendant qu'elle eſt occupée.

Chacun devroit donc s'accoûtumer à ménager pour Dieu tous ces petits temps; à élever par exemple ſon eſprit à Dieu, lors que ſon ſommeil eſt interrompu durant la nuit, lors qu'il s'éveille le matin, lors qu'il s'habille, lors qu'il va d'un lieu à un autre. On trouveroit par ce moyen des temps conſiderables pour prier, & l'on n'auroit plus tant de ſujet de ſe plaindre qu'on eſt accablé d'occupations, & que l'on ne trouve point de temps à donner à Dieu & à ſoy-meſme.

Je ſçay bien que la nature qui cherche ſon ſoulagement en tout, ſe trouveroit

veroit chargée ſi on la vouloit aſſujettir à une nouvelle attention dans ces intervalles, & qu'elle aime beaucoup mieux ſe livrer aux penſées qui viennent d'elle-meſme, & qui la ſaiſiſſent plûtoſt qu'elle ne s'y applique. Mais ſi cette pratique eſt fatigante au cõmencement, elle le deviendroit beaucoup moins dans la ſuitte ; & il y a meſme beaucoup de prieres qui laſſent moins l'eſprit, que certaines penſées auſquelles on s'abandonne dans ces vuides. Aprés tout on ne ſçauroit ſe fatiguer à rien de plus utile qu'à fermer l'entrée de ſon cœur au diable, á purifier ſes actions, & à nourir & ſoûtenir ſon ame dans le beſoin continuel qu'elle a de reparer ſes forces ſpirituelles qui s'affoibliſſent auſſi bien que celles du corps par la continuité des actions.

C'eſt par ces moyens & par tous les autres que j'ay décrits en ce traitté, qu'on peut pratiquer l'avis que ſainr Paul nous donne de prier toûjours. *Sine intermißione orate.* Et par la pratique de cet avis on ſe prépare d'une maniere excellente aux prieres particulieres que l'on fait en

certains temps, parce qu'on s'y trouve tout disposé quand ce temps est venu, & l'on a déja par avance la principale fin de ces prieres, puis qu'on ne choisit ces temps pour prier d'une maniere plus expresse, qu'afin que l'onction qu'on y reçoit se répande dans toutes nos actions, & fasse de la suitte de nostre vie une priere continuelle.

CHAPITRE XIII.

Que la pratique de la vigilance Chrêtienne enferme celle du recüeillement.

CEux qui prescrivent des regles pour la conduite des ames qui aspirent à une vie plus parfaite que le commun des Chrêtiens, ne leur recommandent rien davantage que ce qu'ils appellent recüeillement,, & ils en font avec raison le fondement de cette perfection Chrétienne à laquelle ils pretendent les porter, parce qu'il est impossible qu'un esprit dissipé & évaporé puisse jamais

faire de progrez dans la vertu

Mais ce ne ſeroit pas un petit défaut ny une illuſion peu conſiderable de ne croire cette vertu neceſſaire qu'à certaines ames plus élevées & plus parfaites, & de s'imaginer qu'elle n'eſt pas pour le commun des Chreſtiens. Car ſi la vigilance eſt une vertu generale, & ſi c'eſt à tous les Chreſtiens que JESUS-CHRIST dit : *Veillez & priez de peur que vous ne ſuccombiez à la tentation* ; c'eſt auſſi à tous les Chreſtiens qu'il ordonne d'eſtre recüeillis & de n'eſtre pas diſſipez, puis que la pratique de la vigilance enferme celle du recüeillement, & qu'il eſt impoſſible de veiller ſans eſtre recüeilli.

C'eſt ce qu'il eſt aiſé de comprendre en conſiderant ce qu'on entend par recüeillement. Il y en a un interieur, & un autre exterieur. L'exterieur conſiſte à retenir de ſes ſens, à garder le ſilence & la ſolitude autant qu'on peut, à éviter le tumulte, & la multiplicité des affaires, & principalement de celles qui nous diſſipent & qui nous tirent le plus hors de nous. L'interieur conſiſte à ne s'entretenir point de penſées vaines &

inutiles; à se tenir attentif à Dieu; à demeurer devant luy dans une espece d'adoration continuelle; à s'occuper de bonnes pensées & principalement de celles qui nous servent de regles pour faire toutes nos actions dans la vûë de Dieu.

Il est clair d'abord que tout ce que nous avons dit jusques icy n'est autre chose que la pratique du recüeillement interieur. Car on ne peut estre plus utilement recüeilli qu'en adorant Dieu interieurement en tous lieux, & dans toutes les creatures, en écoutant ce qu'il nous dit, en consultant sans cesse ses volontez, en le regardant sans cesse comme nostre unique protecteur, & nostre unique refuge dans toutes les tentations qui nous attaquent, en veillant sur tous nos mouvemens tant interieurs qu'exterieurs. Mais il est clair aussi que ce recüeillement interieur nous porte de luy-même à l'exterieur. Car si nous consultons la loy de Dieu sur la maniere dont nous devons user de nos sens, nous retrancherons d'abord tout usage des sens qui ne tend qu'au plaisir & qui n'a point de necessité.

Cn n'est point un conseil de perfection. C'est la loy eternelle & immuable de Dieu, qui oblige l'homme n'aimer que Dieu, à ne vouloir joüir que de luy, à ne se servir des creatures qu'avec la moderation de celuy qui en uze ; & non avec la passion de celuy qui en joüit ? *Vtentis modestia non amantis affectu.* Il ne faut donc point croire qu'il soit permis à qui que ce soit de lâcher la bride à ses sens, quelques innocens qu'en soient les objets. Car il suffit que les plaisirs ne soient pas necessaires pour s'en abstenir : & cette moderation necessaire à tout le monde ne regarde pas seulement le boire & le manger, mais aussi tous les autres objets des sens. Il faut toûjours quelque autre raison que celle de la recherche de sa propre satisfaction pour en excuser l'usage. Et ainsi quiconque a soin d'avoir toûjours la loy de Dieu devant les yeux, & de la suivre dans ses actions se croit obligé de garder une extréme retenuë dans la maniere dont il uze de ses sens.

Tous les Chrestiens sont obligez de prier, & ceux qui vivent dans le

monde y ſont en quelque ſorte plus obligez que les autres, parce qu'ayant à combattre des tentations plus fortes, eſtant expoſce à de plus grand perils, ils ont beſoin d'un plus grand ſecours de Dieu. Ils ſont donc auſſi obligez d'éviter ce qui peut empeſcher l'efficace de leurs prieres, puis que c'eſt par ces prieres qu'il doivent obtenir ce ſecours. Et comme il n'y a rien de plus oppoſé à l'eſprit de priere que l'épanchement de l'ame par les ſens; & que c'eſt la ſource ordinaire de ces diſtractions qui des-honorent nos prieres, & qui font qu'elles ne ſont capables que d'irriter Dieu, le meſme devoir qui les oblige à prier, les oblige auſſi de preſerver leur ame de cette diſſipation,

Ce que je viens de dire de l'évaporation de l'ame par les ſens, ſe peut appliquer à la diſſipation qui naiſt des paroles. Tout le monde eſt obligé de l'éviter, puiſque ce n'eſt pas ſeulement aux parfaits à qui il eſt dit, qu'ils rendront compte au jour du jugement des paroles inutiles, mais generalement à tous les hommes. Quiconque a donc cette loy de Dieu de-

vant les yeux, se reduit autant qu'il peut au silence. Il évite les conversations inutiles. Il est persuadé, comme dit l'Apostre ; qu'il ne doit parler que devant Dieu & en JESUS-CHRIST. Et par l'attention qu'il a sur toutes ses paroles & sur toutes ses actions, il en retranche tout ce qui ne tend point à Dieu, & qui ne vient point de son esprit.

Or en retranchant & les divertissemens & les entretiens inutiles, on se reduit par une suite naturelle à une espece de solitude, puis qu'on n'en sort guere que par le desir de s'entretenir avec les hommes, ou pour se repaistre des spectacles, & des autres objets des sens.

Enfin ce sont encore des devoirs communs de se renfermer dans son employ, de ne se charger pas d'affaires trop dissipantes sans necessité, de n'entreprende que ce qu'on peut faire avec esprit de priere, de faire toutes ses actions par des vûës de Dieu, & non par des intentions humaines & animales. Car c'est à tous les hommes que s'adresse l'avis du Sage, qu'il ne faut point s'embarras-

ſer dans une multitude d'actions. *Fili ne in multis ſint actus tui.* C'eſt à tous les hommes qu'il eſt défendu de ſe charger d'un fardeau qui ſoit au deſſus de leurs forces. Et enfin c'eſt à tous les hommes qu'il eſt commandé de faire tout en l'honneur de JESUS-CHRIST, & d'aimer Dieu de tout leur cœur, ce qui les oblige de ne rien faire que pour luy & par le mouvement de ſon amour.

Il eſt vray que ce recüeillement ſe doit pratiquer differemment ſelon les differentes conditions, parce qu'il ne conſiſte pas à éviter toutes les paroles, toutes les affaires ; toutes les compagnies, tous les objets des ſens, mais à ſe tenir à l'égard de toutes ces choſes dans les bornes de la neceſſité, & de la proportionner à ſes forces interieures.

Mais ce ſeroit auſſi une erreur que de croire qu'on ne puſt eſtre recüeilli ſans un entier ſilence, une entiere retraitte, une ſeparation actuelle de tous les objets des ſens, & de toutes les affaires. Ainſi il eſt viſible qu'en veillant ſur ſoy en la maniere que nous avons dit, on pratique le

recüeillement autant qu'il eſt neceſſaire pour ſatisfaire aux devoirs du Chriſtianiſme, & pour arriver meſme à la plus éminente perfection.

CHAPITRE XIV.

Que la vigilance Chreſtienne nous porte à l'exercice de toutes les vertus, & qu'elle eſt ainſi une excellente préparation à la priere.

LA vertu Chreſtienne conſiſtant à pratiquer ſes devoirs, à ſurmonter les tentations qui nous en détournent, & à faire l'un & l'autre par la vûë de Dieu, & par l'amour de la juſtice, il eſt clair que ce qui nous met devant les yeux cette juſtice, ce qui nous découvre ces tentations, ce qui nous fait veiller ſur les mouvemens de noſtre cœur, qui ſont la ſource & de nos bonnes actions & de nos chûtes ſelon l'Evangile, ce qui nous montre enfin d'où nous pouvons obtenir le ſecours qui nous eſt neceſſaire, pour nous ſoûtenir dans l'exercice de toutes les vertus

Chreſtiennes, nous engage comme neceſſairement à les pratiquer.

C'eſt ce qui ſe comprendra encore mieux, ſi l'on conſidere que ceux qui ont un veritable deſir d'eſtre à Dieu parfaitement, ne ſont d'ordinaire détournez de la pratique des vertus que parce qu'ils n'y penſent pas, & qu'ils ne ſont pas appliquez à en diſcerner les occaſions. Car ayant toûjours la ſource d'une mauvaiſe vigilance qui leur ouvre les yeux à la recherche de leurs plaiſirs, & de leurs intereſts, qui eſt la concupiſcence, ils ne ſçauroient empeſcher que ce mauvais principe ne les entraiſne que par une autre vigilance, qui les tienne en garde contre toutes ces recherches de l'amour propre. Ainſi quiconque ne veille point à ſe mortifier, ne ſe mortifie point, Car il ne manque jamais d'appercevoir les occaſions où ſes ſens & ſon eſprit peuvent trouver du plaiſir, & il n'apperçoit jamais les occaſions de les mortifier. C'eſt á quoy la nature ne nous fait jamais penſer. De ſorte que l'on peut ſuppoſer comme une verité certaine qu'une vie diſſipée eſt une vie ſans mortification, & dans

laquelle il ſe méle par conſequent une infinité de recherches ſecrettes de la ſatisfaction des ſens, des aizes du corps, & de ce qui peut contenter la vanité.

Ce que j'ay dit de la mortification, ce peut dire de toutes les autres vertus. On ne les pratique point, quand on ne veille point. Et la concupiſcence au contraire, dont le temps eſt toûjours preſt, ne manque point d'agir quand on ne ſonge pas à la réprimer. Ainſi faute d'attention & de vigilance l'on perd mille occaſions d'exercer les vertus Chreſtiennes, lors meſme que l'on en a le deſir.

C'eſt encore par là que la vigilance eſt une excellente diſpoſition à la priere; car toutes les vertus y préparent, & toutes les fautes y ſervent d'obſtacles. L'union que nous avons avec les autres hommes, le deſir de leur ſalut comme du noſtre, la tolerance de leurs défauts, l'oubli ou meſme l'agréement de ce qu'ils pourroient avoir fait qui nous déplairoit, la charité pour l'Egliſe & pour tous ſes membres, le zele pour la gloire de Dieu, le deſir & l'attente des biens eternels, toutes les autres

vertus de meſme, qui bien qu'elles ſoient dans le cœur, ſont employées à regler le dehors, comme la circonſpection dans les paroles, le reglement des regards, la modeſtie dans la contenance, la mortification de tous les ſens; toutes ces vertus, dis-je, preparent à la priere & la rendent plus fervente. Au contraire, ſelon ſaint Ambroiſe, les pechez appezantiſſent l'ame, & nous tiennent éloignez de Dieu en nous empeſchant de nous élever à luy. *Peccato graveſcit oratio & longè fit à Deo.*

Amb in pſ. 128. De Div. ſer. 17.

Saint Bernard attribuë en particulier ce mauvais effet aux pechez de la langue, & aux diſcours inutiles. *Il n'y a point*, dit-il, *d'inſtrument plus propre à vuider le cœur que la langue; & je croy qu'en cela la conſcience de pluſieurs d'entre vous rend témoignage à ce que je dis. Car qui de vous eſt ſi parfait qu'il n'ait ſenti aprés de longs entretiens, ſon eſprit vuide, ſes meditations ſans devotion, les affections de ſon cœur arides & ſeches, & ſon oraiſon ſans onction, à cauſe des paroles qu'il avoit ou dites ou entenduës.*

Non ſeulement la pratique des vertus nous diſpoſe à la priere, mais elle eſt meſme une priere & une loüange de Dieu, ſelon ſaint Auguſtin. Comment, dit ce ſaint Docteur, un homme peut-il avoir la force de loüer Dieu tout le long du jour? Je m'en vas vous en apprendre le ſecret. Que tout ce que vous ferez ſoit bien fait & vous loüerez Dieu. *Quidquid egeris benè age, & laudaſti Deum.*

CHAPITRE XV.

Reponſe à une difficulté ſur ces divers moyens de ſe tenir en la preſence de Dieu.

JE ne doute point que ceux qui liront ce que nous avons écrit dans ce traitté, n'ayent eſté ſouvent frappez de cette penſée, qu'il eſt bien difficile & meſme impoſſible de faire toutes ces reflexions parmi la foule des occupations dont la pluſpart du monde eſt accablé, & que ſi on auroit peine à appliquer ſon eſprit à tant de vûës

differentes en demeurant solitaire dans sa maison, & en tâchant de se recüeillir autant qu'il seroit possible, il est encore bien plus mal aisé de le faire dans la dissipation qui est presque inséparable de la vie du monde, & dans l'application que nous sommes obligez d'avoir pour les affaires qui nous y occupent.

Et en effet, on ne sçauroit pas nier que ces pratiques ne causent quelque contrainte, sur tout au commencement, puisqu'il faut empescher l'esprit de se laisser aller à sa pente naturelle, le rappeller souvent d'un égarement qui luy est agréable, l'appliquer à des objets pour lesquels il n'a pas de goust sensible, & interrompre souvent celuy qu'il trouve dans ceux qui luy sont plus familiers. Mais la difficulté en paroistra neanmoins beaucoup moindre, si l'on comprend bien à quoy elle se reduit.

Car il ne faut pas s'imaginer que l'on pretende qu'à chaque action on doive faire ces reflexions d'une maniere distincte, claire, & étenduë. On pretend seulement qu'il faut se les ren-

dre familieres par des conſiderations expreſſes, dans ces temps que ſaint Bernard conſeille de mettre à part tous les jours pour *la conſideration*, afin qu'on puiſſe les rappeller le long du jour en les regardant d'une vûë confuſe, mais qui ſuffit neanmoins pour regler nos actions, & pour nous tenir en la preſence de Dieu.

Ce ne ſont donc pas tant des penſées expreſſes que l'on conſeille que de ces reſtes de penſées, dont David dit. *Reliquiæ cogitationum diem feſtum agent tibi.* Et c'eſt ce qui ne nous eſt nullement penible dans toutes les choſes qui font une impreſſion vive ſur noſtre cœur. Car elles ſe preſentent d'elles-meſmes à nos eſprits au milieu de nos occupations; elles ſe font voir malgré que nous en ayons; & nous avons beaucoup plus de peine à nous en ſeparer qu'à nous y appliquer.

Quand un Peintre a bien appris les regles de ſon art, & qu'il les a fortement imprimées dans ſon imagination, il n'a qu'à y jetter un regard d'un inſtant, pour ſe conduire dans ſes ouvra-

ges. Il n'eſt pas beſoin qu'il repaſſe par cette ſuitte de preceptes par où il a paſſé en les apprenant, ny qu'il faſſe de longs raiſonnemens dans ſon eſprit. Il voit tout d'un coup ſa regle, & il la ſuit ſans meſme qu'il développe & démêle ce qu'il voit. L'eſprit a une maniere d'agir en luy-meſme beaucoup plus promte que celle qu'il fait paroiſtre aux autres quand il leur parle: & ſouvent cette longue ſuite de paroles n'eſt que l'expreſſion de ce qu'il a conçû tout d'un coup & en un inſtant.

Il en eſt de meſme de tous les autres Arts que l'on exerce & que l'on met en pratique. Les preceptes qu'on en a appris avec ſoin & avec étude conduiſent enſuitte nos actions, & deviennent ſi preſent par l'exercice, qu'on ne diſcerne preſque plus la vûë qu'on en a, & qu'elle n'empeſche plus l'eſprit de s'apliquer à tout autre choſe. Il en ſeroit de meſme à l'égard de ces conſiderations qui nous doivent ſervir de regle dans nos actions, ſi nous faiſions noſtre Art, noſtre métier, noſtre profeſſion de vivre Chreſtiennement,

& ſi nous eſtions bien perſuadez que nous n'avons rien à faire qu'à ſuivre Dieu, & à regler noſtre vie, parce qu'il nous a fait connoiſtre de ſes volontez dans ſon Evangile.

Mais comme pour ſuivre facilement les regles d'un Art, il faut les avoir appriſes avec ſoin & avec travail; pour ſuivre de meſme les veritez de Dieu avec quelque facilité dans la conduite de ſa vie, il faut les avoir appriſes avec une application penible, ſans ſe rebuter des difficultez que l'on y rencontre.

Et c'eſt ce qui nous devroit faire rougir en ce point de noſtre délicateſſe. On voudroit que la choſe du monde la plus importante, ou plutoſt l'unique choſe importante qui ſoit au monde ne nous coûtaſt rien. On voudroit trouver Dieu ſans le chercher; connoiſtre toutes les veritez ſans ſe donner la peine de les apprendre, & eſtre maiſtre de ſoy-meſme & de ſes penſées, ſans avoir eu beſoin pour cela de ſe faire aucune violence.

Ce n'eſt pas là la conduite ordinaire de Dieu ſur les hommes. Il ne ſe laiſ-

ſe trouver qu'à ceux qui le cherchent avec travail ; il ne nous remet en l'eſprit dans les occaſions que les veritez donc nous aurons eu ſoin de nous remplir ; & ſon deſſein en cela eſt de ſe cacher à noſtre égard, de nous ôter l'idée d'une conduite ſurnaturelle, & de nous tenir par là dans une voye baſſe, conforme à la foibleſſe de noſtre vertu.

Ainſi pour pratiquer avec fruit tous ces moyens de nous tenir en la preſence de Dieu que nous avons propoſez, il faut les mediter ſouvent par des conſiderations expreſſes, & ſe les rendre tellement preſens que nous n'ayons plus qu'à y jetter des regards de temps en temps, pour les renouveller tout d'un coup dans noſtre eſprit.

Il ne faut pas meſme pretendre que Dieu nous doive faire ſi-toſt la grace d'y réüſſir, & nous devons nous eſtimer trop heureux qu'il nous faſſe celle d'y travailler toute noſtre vie, ſans nous décourager des fautes que nous y ferons, ny de noſtre peu d'avancement. Pourveu que lorſque Dieu nous retirera de ce monde, il nous trouve

encore appliquez à la recherche de ſa juſtice, nous devons eſperer qu'il achevera le reſte en l'autre. Or c'eſt la chercher, que de chercher à avoir toûjours Dieu preſent dans ſes actions, & de tâcher de marcher devant ſes yeux, puiſque c'eſt pratiquer ce que le Prophete nous recommande par ces paroles. *Quærite Dominum & confirmemini; quærite faciem ejus ſemper.*

Il n'eſt pas inutile neanmoins d'avertir, que quand on recommande icy de faire quelque effort pour ſe tenir en la preſence de Dieu, & pour s'appliquer le long de la journée aux divers moyens que nous avons donnez de pratiquer cet exercice, on n'a pas pretendu conſeiller une application violente. Il ſuffit de tourner doucement ſon eſprit du côté de Dieu, par les diverſes manieres que nous avons propoſées, ſans vouloir découvrir à chaque regard que ce qui ſe découvrira d'abord, ſi ce n'eſt dans les occaſions où nous ſerons en doute de ce que nous devons faire, auquel cas il eſt bon de s'arreſter davantage, afin de

n'agir pas legerement & au hazard. Mais hors de là, un simple regard & une simple élevation à Dieu suffisent, non seulement pour regler nos actions, mais souvent aussi pour nous obtenir de nouvelles lumieres, & pour découvrir dans les objets qui se presenteront, de nouvelles veritez ausquelles on n'avoit point encore pensé.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavlensis

La Biblio
Université
Échéa
Celui qui rapp
près la dernièr
dessous devra p
de cinq cents,
ur chaque jour

The Library
versity of Ot
Date due
ilure to return
e the last date
here will be a fi
nd an extra cha
r each additiona